



TO THE MEMORY OF  
LIEUT.-COL. JOHN SHAW BILLINGS  
M.D., D.C.L., LL.D.

FIRST DIRECTOR OF  
THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY  
WHO BY HIS FORESIGHT ENERGY AND  
ADMINISTRATIVE ABILITY  
MADE EFFECTIVE  
ITS FAR-REACHING INFLUENCE

"HE IS NOT DEAD WHO GIVETH LIFE TO KNOWLEDGE"

JOHN SHAW BILLINGS MEMORIAL FUND  
FOUNDED BY ANNA PALMER DRAPER

T. Y. S. & Co.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

1110  
B1111

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

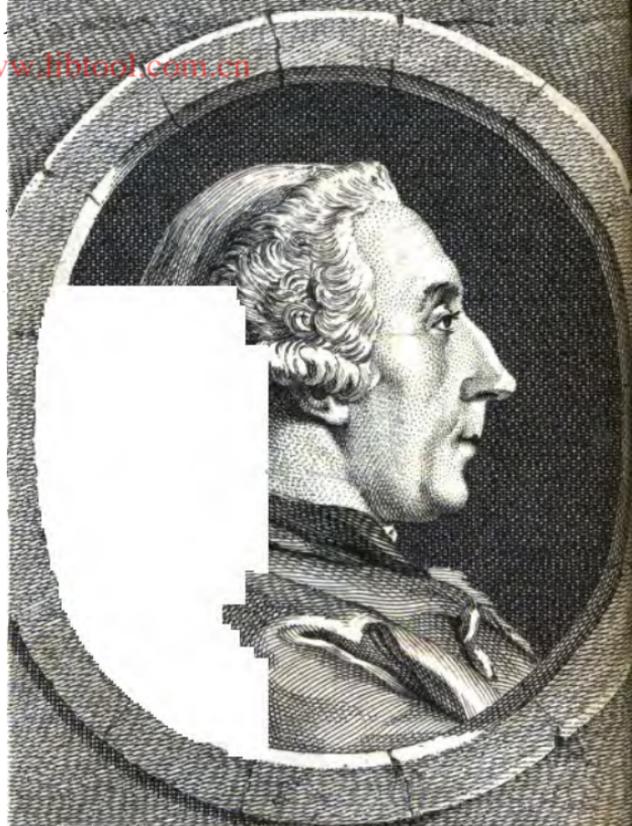
[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY  
ASTOR, LENOX  
TILDEN FOUNDATION

[www.ibiblio.com.cn](http://www.ibiblio.com.cn)



LOUIS DE BOISSY  
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

*Delincentur a C. N. Cochin Sculp.*

ŒUVRES  
DE THÉÂTRE

DE

M. DE BOISSY,  
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE;  
NOUVELLE ÉDITION

*Corrigée & augmentée.*

TOME PREMIER.



A PARIS;

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,  
au-dessous de la Fontaine Saint-Benoit,  
au Temple du Goût.

---

M. DCC. LXVI.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY  
**610550 A**  
ASTOR, LENOX AND  
TILDEN FOUNDATIONS  
R 1932 L

NOV 21 1932



A MONSEIGNEUR

LE COMTE

DE

SAINT-FLORENTIN,

MARQUIS DE LA VRILLIERE

& de Château-neuf sur Loire, Baron d'Er-  
vy, d'Yevres-le-Châtel, & autres lieux ;  
Commandeur des Ordres du Roi, Ministre  
& Secrétaire d'Etat, & des Commande-  
mens & Finances de Sa Majesté.



*J'OSE te dédier mes Œuvres dramatiques;*

*Et ta bonté me l'a permis.*

*Tu crains les lieux communs des froids  
panégyriques :*

*J'ai la même frayeur ; rassure tes esprits.*

*Un encens trivial est toujours méprisable :*

*L'Art d'un Auteur consiste à l'éviter ;*

*Et le plus court éloge est le plus agréable*

*Aux Grands qui, comme toi, savent le mériter.*

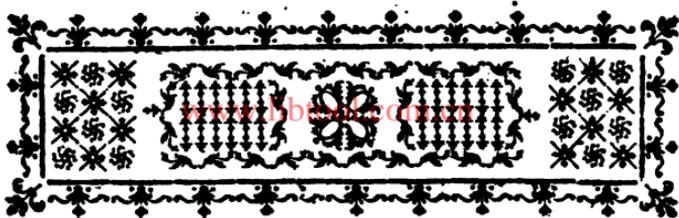
a ij

Wolterman 29 June 1929 9 1766

## E P I T R E.

*Dans le rang éclatant où l'on te voit paroître ;  
Tu fais voir ce qu'on n'a point vû ;  
Un Ministre digne de l'être ,  
Et par droit de naissance , & par droit de vertu ;  
Aimé de ses égaux , estimé de son Maître ;  
A qui l'orgueil est inconnu ;  
Ayant , comme la Cour , la Ville pour amie ,  
Et comblé de faveurs , sans exciter l'envie.  
Je me borne à ces traits ; tu dois les avouer :  
Ia vérité les justifie ;  
Et ton nom , cher à tous , suffit pour te louer.*





## PRÉFACE

*Pour les œuvres de M. de BOISSY.*



UNE allégorie ingénieusement imaginée, & heureusement soutenue par un remplissage brillant qui peint les mœurs du jour, & qui saisit les ridicules nouveaux, voilà le genre de Comédie dont M. de Boissy peut être regardé comme l'inventeur. Ses œuvres dramatiques se trouvoient depuis long-temps dispersées; & il n'étoit pas facile de rassembler ces enfans d'un même pere. Quoiqu'ils ne fussent pas égaux en mérite, on vouloit cependant les avoir tous, pour examiner la ressemblance de leurs traits ou la différence de leur génie. On entreprend de les réunir dans cette édition, & cette collection nombreuse manquoit à notre littérature.

Le premier né de la Muse dramatique de M. de Boissy, est l'*Amant de sa femme*;

17  
P R É F A C E.

ou la Rivale d'elle-même, dont le sujet avoit été traité anciennement & avec succès, par le Comédien Dorimon. Cette pièce n'est donc, pour ainsi dire, qu'un enfant adoptif, que M. de la Font avoit déjà fait reparoître pour son acte intitulé, *la Femme*, dans l'opera des fêtes de *Thalie*. Malgré quelques scènes de remplissage qui se trouvent dans cette première Comédie de M. de Boissy, on s'apperçut que ce Poète ingénieux pouvoit devenir un jour un des brillans soutiens de notre théâtre. Un mari voit danser sa femme à un bal sans la reconnoître, en devient éperdûment amoureux, déclare sa passion, s'apperçoit enfin de son erreur, & promet d'être fidèle à l'avenir: voilà le fond de cette pièce.

Dans l'ingénieux prologue qui précède la Comédie de l'*Impertinent*, on voit avec plaisir un Auteur qui ne peut garder l'anonyme, & qui se découvre malgré lui-même. Ces deux fous de Poètes, l'un comique, l'autre tragique, forment une scène variée & plaisante. Le principal Acteur dans la Comédie, part pour Dieppe, termine son voyage à la première poste, revient à Paris, veut se présenter en bottes & tout crotté dans une compagnie de fem-

P R É F A C E. vij

mies, refuse de lire un papier d'où dépend le gain ou la perte d'un procès, s'emporte contre un Tailleur qui ne lui a pas fait un habit en trois jours, donne un soufflet à son valet qui ne parle pas, faute d'avoir eu le temps d'ouvrir la bouche, accable sa maîtresse de reproches injustes, sans vouloir écouter sa justification, brusque son futur beau-père dans le temps qu'il a le plus d'intérêt de le ménager, & retarde enfin la conclusion de son mariage par des brusqueries & des vivacités inexcusables : tous ces traits fournissent des scènes plaisantes, mais auroient pu se réduire en une pièce d'un Acte.

La Comédie du *Babillard* en avoit trois, lorsque M. de Boissy la composa ; mais l'Auteur sentit que parmi les caractères que l'on expose sur la Scène, il y en a qui ne doivent pas l'occuper si long-temps. Il refondit sa pièce en un seul Acte ; ce qui lui donne une précision qui n'est pas un des moindres mérites de ce drame. Le caractère du *Babillard* y est exprimé dans toute sa force, & avec une vivacité extrêmement agréable au théâtre. On y trouve le vrai ton, la vraie gaieté de la bonne Comédie.

La Tragédie d'*Alceste* fit connoître à M. de Boissy ~~combien~~ ~~il~~ est difficile d'obtenir à la fois les faveurs de Thalie & celles de Melpomene, Dans le sujet d'Euripide, M. de Boissy introduit un grand Prêtre scélérat, qui se donne pour tel, & qui fait horreur sans exciter les grands mouvemens tragiques. Cette Tragédie pêche du côté de l'intérêt; mais on y trouve des détails qui ne sont pas sans mérite. Quinault est celui de nos Poëtes qui, dans ce sujet intéressant, a le plus approché de la perfection de l'Auteur grec.

M. de Boissy revint à Thalie, & se consola avec elle des rigueurs de Melpomene. Sa petite pièce du *François à Londres* eut le succès le plus flatteur. Le but de cette agréable Comédie est de montrer que la France & l'Angleterre peuvent produire également des gens sensés & des personnages ridicules. Quoique les François soient les plus maltraités dans cette pièce, ils ont été les premiers à rire des défauts qu'on leur impute. Les Anglois se sont plaints qu'on avoit outré leur caractère: il seroit à souhaiter que tous les Auteurs dramatiques observassent aussi exactement que M. de Boissy, les règles

de l'équité & de la bienséance, lorsqu'ils entreprennent de ridiculiser les mœurs d'une nation.

Un Magistrat sage & raisonnable devient impertinent, grossier, querelleur, spadassin pour plaire à une femme d'un caractère aussi bizarre que détestable.. Un Mousquetaire vif & impétueux s'occupe sérieusement à jouer le rôle d'un homme grave & sensé, pour s'insinuer dans les bonnes grâces d'une espèce de Prude qui moralise à perte de vue. Voilà les objets que présente la pièce intitulée, *l'Impertinent malgré lui*. On y voit aussi une fille de condition qui prend plaisir à tourner sa mere en ridicule, réduit deux amis à se couper la gorge, & viole toutes les bienséances de son état & de son sexe. Tout l'esprit & tout l'enjouement que l'Auteur a répandus dans cette Comédie, n'ont pu faire disparaître ces défauts.

Le *Badinage* est une espèce de Parodie de l'Opera d'*Hippolite & Aricie*, dont M. de Boissy a fait une critique sévère, quoique juste à certains égards. Il y a de très-jolis morceaux dans cette petite pièce, parmi plusieurs traits justement condamnés. Le Public éclairé rendit justice aux talens de M. Rameau, & au travail de l'abbé Pellegrin.

x

## P R É F A C E.

La Comédie des *deux Nièces* contient quelques scènes agréables. Celle du Chevalier, faisant à Lucile une déclaration enveloppée sous le voile d'une fable, est ingénieuse. On a surtout applaudi à la manière dont s'y prend Lucile pour écrire à son amant ; mais on est surpris de voir deux femmes qu'on veut marier selon leur goût, & qui travaillent elles-mêmes à reculer leur bonheur. Les rôles du Commandeur & de Lucile sont naturels, & tiennent de la bonne Comédie. Il y a beaucoup d'esprit dans cette pièce, plus agréable à la lecture qu'à la représentation. Elle est pleine de portraits, dont plusieurs sont bien faits.

Sur l'exposition du *pouvoir de la Sympathie*, on s'attend à trouver dans le reste de la pièce des scènes de sentiment. Le sujet étoit heureux, & paroïssoit devoir fournir des séductions intéressantes ; mais M. de Boissy étoit fait pour égayer plutôt que pour attendrir les spectateurs.

On ne fait pas pourquoi le grand Rousseau ne trouvoit point de sel dans les *Dehors trompeurs*, qui pétillent d'esprit. On avoit lieu d'attendre plus d'indulgence de la part d'un Poëte qui avoit lui-même si

mal réussi au théâtre; il y a sans doute des défauts dans cette pièce; mais ce ne sont assurément pas ceux que Rousseau lui reproche. Les Censeurs judicieux ont blâmé l'impolitesse du Baron à l'égard de sa maîtresse, son peu de pénétration au sujet des confidences que lui fait le Marquis, l'indécence du long séjour de Lucile chez son amant. Tous ces défauts n'empêcheront pas que cette Comédie ne se soutienne avec succès. Les portraits y sont plus vivans, plus coloriés, mieux encadrés que dans les autres drames du même Auteur. Mais comme il falloit à ce drame, pour réussir, des Spectateurs françois, il n'est pas étonnant que Rousseau, qui étoit en quelque sorte étranger à sa patrie, & pour qui le charme de la représentation & le plaisir de l'application étoient perdus, n'ait pu goûter cette Comédie.

Au plus brillant ouvrage de M. de Boissy a succédé une de ses plus médiocres productions, l'*Embarras du choix*. Une fille aussi raisonnable que Lucile doit-elle être embarrassée dans le choix des deux partis qu'on lui propose? L'un est un petit-maître, l'autre un sot campagnard. Lequel obtiendra la préférence? ni l'un ni l'autre. Lucile se

déclare en faveur d'un homme de mérite qui n'étoit point au nombre des soupirans, & qui ne s'étoit jamais douté qu'on pensât à lui. Il y a dans cette pièce, comme dans plusieurs autres du même Auteur, certains caractères dont l'espece humaine ne fournit point de modèles.

On trouve des scènes ingénieuses, des situations singulieres dans la *fête d'Auseuil* ou la *fausse Méprise*. Elles sont occasionnées par des déguisemens d'hommes en femmes & de femmes en hommes, qui donnent à cette pièce l'air d'une fable romanesque, où l'on apperçoit toute l'imposture de l'Art.

On ne peut guères se prêter à la fiction qui sert de fondement à l'*Eoux par supercherie*. Un Milord prêt à se marier, & peu curieux d'épouser la femme qu'on lui destine, substitue à sa place un Marquis françois, qui, sans que la partie intéressée s'en apperçoive, joue le rôle du Milord jusqu'à la consommation du mariage inclusivement. Il n'est pas étonnant que le valet du Marquis prenne son maître pour un fou, lorsque celui-ci lui raconte sérieusement son aventure. Ce manque de vraisemblance est presque le seul défaut de cette Comédie, dont les détails sont si agréables,

si ingénieux, si brillans, si comiques; Une histoire du temps a fourni à l'Auteur l'idée de cette pièce.

Dans le *Sage étourdi*, Léandre préfère la tante à la nièce; parce qu'il aime l'une plus que l'autre; il n'y a là ni sagesse ni étourderie; il est tout simple de s'attacher à ce qui plaît davantage. On est pourtant surpris de voir la froide Éliante accepter la main d'un jeune homme aussi vif que Léandre, & la fémillante Lucinde se déclarer pour un indolent tel que Dorante. On auroit pu intituler ce drame les *Mariages mal assortis*. Il y a de la finesse dans plusieurs scènes, & des vers heureusement semés de côté & d'autre.

Le *Médecin par occasion* présente des traits de bon comique. Il y a peu de pièces où l'Auteur ait répandu autant de gaieté que dans cette satire des Médecins, la plus piquante qui ait été faite contre eux depuis Molière. Le Baron possédé du démon de la rime, ressemble un peu au Baliveau de la *Métromanie*. C'est d'ailleurs un original fort plaisant; le Valet Champagne n'est pas moins agréable. La scène, quoique peu naturelle, de Monval caché derrière son portrait, fait aussi beaucoup de plaisir; mais on trouve dans

cette pièce quelques scènes hors de la nature, & un dénouement sans vraisemblance

La *Folie du jour* est une ingénieuse bagatelle. La folie dont il est ici question, est celle de jouer la Comédie sur des théâtres particuliers. On reconnoît bien dans cette pièce le caractère d'esprit de l'Auteur, qui est de jouer sur le mot, & d'épuiser toutes les applications qu'on peut en faire.

M. de Boissy a travaillé pour les deux théâtres, François & Italien; sur l'un & l'autre ses succès ont surpassé ses disgrâces. On vient de parler de toutes les pièces qui ont été jouées à la Comédie Française; en voici d'autres qui appartiennent aux Italiens.

Quelques aventures qui faisoient du bruit à Paris, ont fourni l'idée du *Triomphe de l'Intérêt*, petite pièce aussi ingénieuse que satyrique. La scène de Phédre & d'Hippolite, dont tout le monde sentit alors la malignité, ne seroit pas entendue aujourd'hui de la plupart des Spectateurs. Ces aventures sont celles du Juif Dulis & de la Pélissier, de la vieille Duchos & du jeune Duchemin, que cette Actrice avoit épousé. On pouvoit plutôt appeller cette pièce le *Triomphe du vice*, car le vice y triomphe de-

P R É F A C E. xv

puis le commencement jusqu'à la fin. L'honneur y succombe & devient la victime de l'intérêt; mais cette Comédie est écrite avec feu, & pétille d'esprit.

Si ce même esprit caractérisoit le bon comique, le *Je ne sçais quoi* présenteroit une longue suite de bonnes scènes. Vénus, Apollon, un Géometre, un Suisse, un Petit-maître, le Public féminin, un Acteur de la Comédie, un Musicien, une Danseuse viennent consulter le *Je ne sçais quoi* dans sa grotte: il refuse de les suivre, ne les trouvant pas dignes de posséder ses charmes. L'Actrice Sylvia est la seule qui le détermine à partir; & pour finir la pièce, on le fait entrer dans le régiment de la calotte.

La petite Comédie intitulée la *Critique*, consiste dans un assemblage de dialogues ingénieusement écrits: on y trouve aussi quelques pointes dont on sçait que l'Auteur n'étoit pas ennemi. Les Acteurs sont Apollon, Thalie, la Critique, un Auteur satyrique, un homme singulier, la Médisance, le Vaudeville, Arlequin, la Contredanse, le Tambourin, le Menuet: toujours des êtres moraux personnifiés & force portraits. Les scènes de l'homme singulier & de la Médi-

sance sont ingénieuses, & cette pièce est fort gaie. Elle est précédé d'un Prologue intitulé, l'*Auteur superstitieux*. Ce Prologue est lui-même une espèce de petite Comédie composée de huit scènes. Un rêve épouvantable vient allarmer Clitandre: il voit sa maitresse entre deux cornes de taureau; son Procureur buvant avec sa partie adverse; la salle de spectacle changée en une vaste solitude. Quel augure pour un superstitieux qui dans le même jour doit le marier; attend la décision d'un procès, & fait représenter une pièce nouvelle! On lui annonce la perte de son procès, ce qui le confirme dans ses idées superstitieuses: mais sa maitresse lui mande que son père consent à leur union; il a moins de foi à ses songes. Il ne reste plus que sa pièce; & sans doute il fut bien guéri de ses folies; car elle eut beaucoup de succès.

*La vie est un songe* est une traduction ou une imitation d'une pièce italienne, dont le titre est *La vita è un sogno*, & qui étoit elle-même une version de Calderon. Elle porte, dans l'original espagnol, le titre de *La vida es sueño*. & a été traduite en françois par M. Geulette. Les bouffonneries d'Arlequin déparent l'ouvrage de M. de Boissy,

Boissy, qui d'ailleurs attache & intéresse : le fond en est riche & neuf.

*Les Etrennes ou la Bagatelle* font une critique des nouveautés dramatiques du temps, c'est à-dire, des Opera d'*Isis*, d'*Omphale*, de la Tragédie de *Gustave*, de la Comédie du *Complaisant*, &c. M. de Boissy n'étoit guère en état alors de donner d'autres étrennes à ses confrères.

On trouve d'excellens traits dans la surprise de la haine, quoique le sujet en soit peu théâtral. D'ailleurs les défauts de Lisidor & de Lucile ne sont point assez considérables pour occasionner entrè ces deux amans une aversion réciproque ; ils pouvoient se quitter sans se haïr. L'opposition des caractères n'est pas suffisante pour exciter dans les cœurs de deux personnes aimables, un sentiment si cruel. A ce petit défaut près, il y a beaucoup de mérite d'avoir fait cette pièce. Le sujet fournit des scènes amusantes. Le trait de Lucile qui donne de l'argent à Arlequin, pour lui avoir dit les défauts de son maître, est bien imaginé. Les deux Comédies de la *Surprise de l'amour* de M. de Marivaux, ont fait faire à M. de Boissy la *Surprise de la haine*.

Il y a dans l'*Apologie du siècle*, ou *Momus*

corrigé, une scène entre un Misanthrope & Momus, pleine de force de la part du premier, & d'une fine ironie de la part du second. Dans tout le reste de la pièce, ce sont toujours des Dialogues assaisonnés de beaucoup d'esprit.

Dans les *Billets doux*, comme dans le *Sage étourdi*, une tante déjà sur le retour, épouse un jeune homme; & la nièce, à peine nubile, choisit un mari quinquagénaire. Ces mariages se font par goût réciproquement. L'intrigue de cette Comédie ne fatigue point l'esprit. Chaque amant & chaque maîtresse se disent & se répondent verbalement & par écrit, *je vous aime* : voilà toute la pièce.

Un mari & une femme qui s'adorent secrètement; une coquette qui se flatte d'avoir subjugué un homme qui ne l'aime point; une jeune personne qui se prend de belle passion pour un vieil Adonis; un petit-maître fastidieux, détesté du beau sexe, & qui s'en croit l'idole; un Arlequin qui feint d'être muet, pour avoir occasion de faire les yeux doux à une soubrette: tels sont les personnages des *Amours anonymes*. C'est encore une de ces pièces romanesques dont les situations ne peuvent guère exister.

Le Comte de Neuilly, qui fut mal reçu aux

P R É F A C E.

xix

Italiens, réussit aux François sous le titre du *Duc de Surrey*. Les Italiens crièrent au vol, & penserent intenter un procès aux Comédiens François & à M. de Boissy. Celui-ci, pour les appaiser, offrit de leur abandonner la rétribution du *Duc de Surrey*, ou de leur faire une autre pièce. Ils ne voulurent ni de l'une ni de l'autre & se vangèrent par une Parodie piquante, intitulée le *Prince de Suréné*. Le sujet du *Comte de Neuilly* est un roman peu vraisemblable. Un Marquis se trouve d'abord le frère de Léonore, & l'aime d'un amour incestueux. Ensuite Léonore n'est plus sa sœur, elle est la fille du Comte de Suffex, ami du Comte de Neuilly, qui lui-même en est amoureux. Le succès que cette pièce a eu au théâtre François ne s'est point soutenu; elle est cependant intéressante & heureusement versifiée. L'amour du Marquis & de Léonore est traité avec beaucoup d'art.

Deux amans déguisés en soubrettes, entrent au service d'une jeune veuve, & s'empresent de gagner ses bonnes grâces. Voilà tout le fond de la Comédie, intitulée *La \*\*\*\** ou *La quatre étoiles*: elle est précédée d'un Prologue qui prévient les Spectateurs de la singularité de ce titre, & leur laisse

le soin de l'intituler comme ils le jugeront à propos. Quoiqu'il ne fût pas difficile de lui donner un nom convenable, il ne s'est trouvé jusqu'à présent aucun parrein, & elle reste toujours anonyme. Cette pièce prise en total, n'est pas admirable; mais il y a des scènes d'un bon comique, & des incidens agréables.

Le *Rival favorable* est un des meilleurs ouvrages de M. de Boissy. L'intrigue est neuve & bien développée. Le rôle de Marton est plaisant, la versification en est soutenue, c'est ce qu'on peut appeler une vraie Comédie; ce qu'on ne peut pas toujours dire des pièces de théâtre de M. de Boissy.

Ce qu'il y a de vraisemblable dans *les Talens à la mode*, c'est le rôle de Géronte. Isabelle, Lucinde, Mélanie, sont trois folles dont l'extravagance est plus singulière que comique. On ne voit pas assez quel est le but de Léandre en cherchant à plaire à ces trois sœurs. Il est l'amant de toutes les trois à la fois, & il possède tous les talens qu'elles ont chacune en particulier, c'est-à-dire, l'art des vers, de la musique & de la danse, ce qui produit des scènes ingénieuses. Pour le décider dans son choix, il a recours à un ballet. La danseuse Méla-

nie obtient la préférence. Géronte, le père des trois sœurs, & partisan de l'ancienne musique, doit avoir beaucoup amusé dans le temps que cette pièce parut.

On a du plaisir dans le *Mari garçon*, à voir un mari qui passe pour le frère de la femme, & qui est forcé de recevoir pour elle la lettre d'un rival. Mais il est étonnant qu'après six mois de mariage, un homme puisse dire:

Je suis mari garçon, & garçon à la lettre.

Il est vrai que la Comtesse prend toutes sortes de mesures pour frustrer son époux des droits de l'hymen: elle se voit malheureusement obligée de tenir une conduite si extraordinaire; sa fortune en dépend. Les fausses confidences que le Marquis & Lyfandre font à Cidalife, occasionnent des scènes heureuses. On désireroit que le Médecin M. de la Joye eut moins de prétentions à la bonne plaisanterie, & fût en effet plus plaisant.

*Paméla en France*, ou *la Vertu mieux éprouvée*, est une Parodie du Roman de *Paméla*, dont M. de Voltaire a beaucoup emprunté dans *Nanine*. M. de la Chaussée fit aussi dans le même temps une Comédie de *Paméla* qui n'eut qu'une représentation;

on eût un peu plus d'indulgence pour celle de M. de Boissy.

Un Baron ridicule qui se flatte de se faire aimer de Lucile en lui donnant comme de lui des vers qu'il prend de côté & d'autre. Lucile découvre les sources où il a puisé, & le punit en le démasquant, & en épousant le Marquis. Voilà le sujet de la Comédie du *Plagiaire*, dans lequel il y a des scènes que M. de Boissy paroît avoir imitées de ses autres ouvrages.

Le *Retour de la paix* est une de ces Comédies qui n'ont de mérite que dans le moment pour lequel elles sont faites. On y voit la Joie & la Décence personnifiées.

Le dénouement du *Prix du silence* est fondé sur une gageure de la Marquise & de Lisidor, à qui des deux parlera le premier; la Marquise rompt la première le silence, & donne sa main à Lisidor comme le prix de sa raciturnité.

M. de Boissy eut encore une fois la satisfaction de se voir couronné par les mains de Thalie, dans trente-deux représentations consécutives de la *Frivolité*. Il faut convenir que la pièce méritoit par elle-même d'être applaudie. C'est un Vaudeville très-bien rendu, & qui doit une partie de

son succès aux fameux débats qu'excitoient alors la musique française & la musique italienne.

Les ouvrages de M. de Boiffy donnés au Théâtre françois, sont au nombre de seize ; on en compte dix neuf qui ont été joués aux Italiens ; le tout ensemble forme trente-cinq pièces dramatiques. Il en avoit fait quelques autres, telles que l'Indépendant, Comédie en cinq actes aux François, qu'il refondit depuis dans le *Sage étourdi* ; & la *Comète* aux Italiens. Le jeu de cartes appelé la *Comète*, étoit alors fort à la mode, & c'étoit - là le sujet de cette pièce. L'Auteur n'a pas jugé ces deux Comédies dignes d'entrer dans la collection générale de ses Œuvres, ni même d'être jamais imprimées. M. de Boiffy est encore auteur de quelques Opera-comiques qui ne se trouvent point dans son théâtre.

On ne peut sans injustice ou sans humeur refuser à cet Auteur dramatique un esprit brillant, une imagination vive, une versification légère, un coloris gracieux, un talent rare pour le dialogue, & une connoissance parfaite des ridicules du siècle ; mais on ne trouve pas toujours dans ses Comédies un plan bien imaginé, ni une

intrigue bien conduite. Il sçavoit composer une scène, mais rarement une pièce entière, semblable à cet Artiste d'Horace, qui rendoit parfaitement avec le ciseau toutes les parties isolées du corps humain, & ne sçavoit pas faire une statue. Tous ses drames ne doivent cependant pas être compris dans cette critique générale. Quelques pièces que nous avons de lui, prouvent qu'il connoissoit & observoit quelquefois les règles du théâtre. Ses caractères ont communément peu de naturel & de vérité, parce qu'il ne les peignoit que d'après son imagination, & qu'elle ne lui présentoit pas toujours des êtres réels. On seroit presque tenté de croire qu'il ne se sentoit pas assez de force pour traiter certains sujets importans & dignes de la censure théâtrale; car ses moralités ne roulent ordinairement que sur les ridicules des abbés, des gens de robe, des financiers, des petits-mâtres, des Gascons, &c. Pour remplir le vide d'un acte ou d'une scène, il avoit recours à des portraits qui plaisent à la vérité par le ton & la vivacité des couleurs, mais dont l'assemblage ne peut jamais former un grand tableau. Son esprit lui eût fourni les moyens de remplir plus glorieusement sa carrière,

s'il se fût donné la peine d'étudier les hommes, & d'approfondir des principes de son Art. Il auroit fortifié ses talens naturels, & en étendant les bornes de son génie, il ne se seroit pas vu réduit à la foible ressource du portrait & de la nouvelle du jour, qui font la base de presque toutes les œuvres dramatiques. Mais quelques efforts que l'on ait fait pour rabaisser ce genre, il n'en a été ni moins goûté ni moins suivi, quand on a eu l'art de le bien traiter, ainsi que l'a fait M. de Boissy. Bien des personnes aiment son genre allégorique, qui mérite mieux en effet le nom de pièces, que la plupart de ces Comédies d'un acte, dont le fond d'une intrigue triviale, forme le nœud grossier, ou qui roulent sur le pivot d'un caractère usé, ou à peine ébauché, s'il n'est pas rebattu, & dont un mariage prévu dès la première scène, fait toujours le dénouement uniforme.

Nous avons de M. de Boissy d'autres écrits qui ne sont point dans le genre dramatique. Il débuta dans le monde par une satire, moitié en prose & moitié en vers, intitulée *l'Elève de Terpsicore*, ou *le Nourrisson de la Satyre*, en deux petits volumes

in-12. Il y dit beaucoup de mal de tous les écrivains célèbres de ce temps. Il feint que Terpsicore lui conseille de faire des satyres, & il en fait une. On pardonne ce malheureux coup d'essai à M. de Boissy; il étoit jeune alors, & il en a depuis témoigné publiquement ses regrets. Il pense de même d'un autre ouvrage publié sous le titre des *Filles-Femmes & des Femmes-Filles, suivies des Quinze minutes, ou le Temps bien employé*. On trouve dans ce dernier écrit quelques portraits qui sont peints avec autant de force que de vérité.

M. de Boissy fut aussi chargé pendant quelque temps, de la *Gazette de France*. Il fit voir qu'avec beaucoup d'esprit, on ne réussit pas toujours dans le genre d'écrire qui semble en exiger le moins.

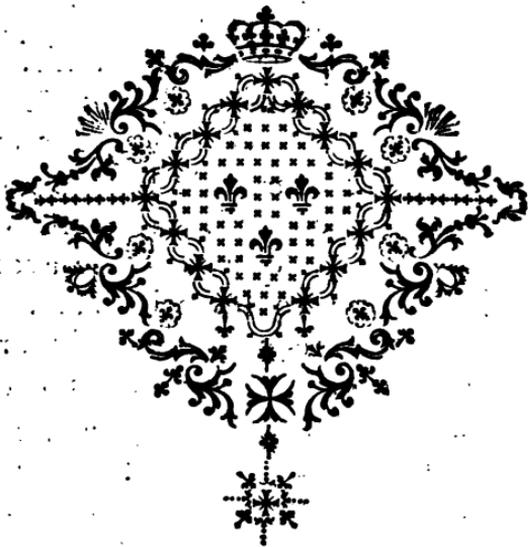
Pendant les dernières années de sa vie, il se livra entièrement à la composition du *Mercury de France*. On convient généralement que cet ouvrage périodique, qui est devenu comme le patrimoine de plusieurs gens de lettres, a considérablement fructifié entre ses mains. Un écrit dont chaque ligne semble être consacrée à la louange, devoit faire le supplice d'un homme naturellement porté à la critique.

P R É F A C E. xxvij

mais il étoit juste qu'il expiât par quatre ou cinq vans d'éloges, les fatyres de plus de trente années.

M. de Boissy étoit né à Vic en Carladéz, dans l'Auvergne, le 26 Novembre 1694, de Pierre Boissy, Conseiller du Roi, Juge Prévôt du Carladéz, & de Marie-Félice de Comblat, issue d'une famille distinguée de cette Province. Il n'avoit guere plus de vingt ans lorsqu'il vint à Paris; & il n'eut pendant long-temps que le produit de ses ouvrages pour s'y entretenir. Il s'y maria plusieurs années après; & il ne commença à jouir de quelque aisance, que lorsqu'il fut chargé de la composition du Mercure. L'Académie Française oublia les traits de fatyre que ce Poète avoit autrefois lancés contre les principaux de ses membres, & le reçut d'une voix presque unanime dans ce premier Corps littéraire de la Nation. M. de Boissy ne jouit pas long-temps de cet honneur; car il mourut peu de temps après, le 19 Avril 1758. Il fut remplacé par M. de Sainte Palaye; & M. l'abbé Alary qui étoit alors Directeur, dit en parlant de M. de Boissy, que les pièces dont il avoit enrichi les différens Théâtres, n'avoient imposé en rien à l'A-

cadémie sur le mérite de cet Auteur ; qu'esprit sage & modéré , il préféra le mérite de plaire à celui d'étonner ; qu'il fut plus flatté de l'estime que de l'admiration ; qu'il aimait mieux se faire rechercher par la douceur de son commerce , que de briller par des éclairs frappans par leur vivacité.



---

# TABLE GÉNÉRALE

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

Des trentè-cinq Pièces de Théâtre de M.  
DE BOISSY, comprises dans les  
Volumes de son Théâtre.

## DU THEATRE FRANÇOIS.

- Tome I. { L'Amant de sa femme, *ou* la Rivale d'elle-même, Comédie en un acte, en prose.  
L'Impatient, Comédie en cinq actes, en vers.  
Le Babillard, Comédie en un acte, en prose.  
Admete & Alceste, Tragédie en cinq actes, en vers.
- Tome II. { <sup>u</sup> François à Londres, Comédie en un acte, en prose.  
L'Impertinent malgré lui, Comédie en cinq actes, en vers.  
Le Badinage, Comédie en un acte, en vers.  
Les deux Nièces, Comédie en cinq actes, en vers.
- Tome III. { Le Pouvoir de la Sympathie, Comédie en trois actes en vers.  
Les Dehors trompeurs, *ou* l'Homme du Jour, Comédie en cinq actes, en vers.  
L'Embarras du Choix, Comédie en cinq actes, actes, en vers.  
L'Epoux par supercherie, Comédie en deux actes, en vers.
- Tome IV. { La Fête d'Auteuil, *ou* la Fausse Méprise, Comédie en trois actes, en vers.  
Le Sage Etourdi, Com. en trois actes, en vers.  
Le Médecin par occasion, Comédie en cinq actes, en vers.  
La Folie du Jour, Comédie en un acte, en vers.

## DU THEATRE ITALIEN.

- Tome V.** { Le Triomphe de l'intérêt, Comédie en un acte, en vers.  
Le Je ne sçais quoi, Comédie en un acte, en vers.  
La Critique, avec le Prologue de l'Auteur superstitieux, Comédie en un acte, en vers.  
La Vie est un songe, Comédie Héroïque en trois actes, en vers.
- Tome VI.** { Les Etrennes, ou la Bagatelle, avec les Prédic-  
tions nouvelles, Comédie en un acte, en  
vers.  
La Surprise de la Haine, Comédie en un acte,  
en vers.  
L'Apologie du Siècle, ou Mornus corrigé, avec  
des augmentations à la Reprise de 1737,  
Comédie en un acte, en vers.  
Les Billets doux, Comédie en un acte, en vers.
- Tome VII.** { Les Amours anonymes, Comédie en trois actes,  
en vers.  
Le Comte de Neully, Comédie Héroïque,  
en cinq actes, en vers.  
La \*\*\*\*, Comédie anonyme en trois actes, en  
vers.
- Tome VIII.** { Le Rival favorable, Comédie en trois actes, en  
vers.  
Les Talens à la mode, Comédie en trois actes,  
en vers.  
Le Mari Garçon, Com. en trois actes, en vers.
- Tome IX.** { Pamela en France, ou la Vertu mieux éprouvée,  
Comédie en trois actes, en vers.  
Le Plagiaire, Comédie en trois actes, en vers,  
avec la Musique.  
Le Retour de la paix, Comédie en un acte, en  
vers.  
Le Prix du Silence, Comédie en trois actes, en  
vers.  
La Frivolité, Comédie en un acte, en vers, avec  
la Musique.

*Fin de la Table générale.*

---

---

## A P P R O B A T I O N .

J' A i lu par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, les *Œuvres de M. de Boissy*, & je crois que l'on peut en permettre la réimpression. A Paris, ce

1757.  
CREBILLON.

---

---

### PRIVILÈGE DU ROI.

**L** OUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; S A L U T. Notre amé NICOLAS-BONAVENTURE DUCHESNE, Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer, réimprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titres : *Œuvres de M. de Boissy*, *Œuvres de M. de Marivaux*, *Œuvres de M. Piron*, *Iphigénie en Tauride*, & autres Ouvrages de M. de la Touche ; *Œuvres de Mrs Pesselier* ; *Lagrange*, *Avisse*, *Guyot de Merville* ; *Théâtre édifiant de M. Duché*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A ces CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois qu'il bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titres ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression & réimpression d'icels Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier, & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée sur-

www.humanities.com

étée pour modèle sous le contrescel des Présentes : que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril 1724 : qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression ou réimpression desdits Ouvrages seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON , & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun , dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON , Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposéant ou ses ayans-cause pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin de'dits Ouvrages, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secrétaires, soit jointe comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande & Lettres à ce contraires: **CAR T L EST NOTRE PLAIST.** DONNÉ à Paris, le vingt huitième jour du mois de Décembre, l'an de Grâce mil sept cent cinquante sept, & de notre Regne le quarante-troisième. Par le Roi en son Conseil,

LEBEGUE.

*Registré sur le Registre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 269, fol. 246, conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 30 Décembre 1757.*

**P. G. LE MERCIER, Syndic.**

**L'AMANT**

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

L'AMANT  
DE SA FEMME,

O U

LA RIVALE

D'ELLE-MESME

COMÉDIE

De M. DE BOISSY, de l'Académie Française

*Représentée pour la première fois par les Comédiens  
Français, au mois de Septembre 1721*

Tome I

A

---

---

# ACTEURS.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

PHILINTE.

DORANTE.

LÉANDRE, Amant d'Angelique.

ALIDOR, vieux Financier.

DORIMENE, Femme de Philinte.

ANGELIQUE, Sœur de Philinte.

LISSETTE, Suivante.

LAFLEUR, Valet de Philinte.

UN MAISTRE DE MUSIQUE.

UN NOTAIRE.

*La Scene est à Paris, chez Philinte.*



L'AMANT  
DE SA FEMME,  
O U  
LA RIVALE  
D'ELLE-MESME;  
COMEDIE.

---

SCÈNE PREMIÈRE.  
PHILINTE, LA FLEUR.  
PHILINTE.



A Fleur!  
LA FLEUR.  
Monsieur?  
PHILINTE.

Voilà qui est fait. Je suis revenu de la bagatelle.

A ij

4 LA RIVALE D'ELLE-MESME.

& je suis las de mener une vie coquette & libertine.  
Je prétends m'en ranger.

LA FLEUR.

Qui vous inspire un si bon dessein ?

PHILINTE.

L'amour.

LA FLEUR.

Voilà un amour bien sage !

PHILINTE.

Ouf, l'amour me rend raisonnable ; & un seul  
objet me fixe pour toujours.

LA FLEUR.

Je vous entends , Monsieur ; votre cœur se ré-  
chauffe pour Madame votre Épouse.

PHILINTE.

Le sot ! J'estime ma femme comme je le dois ;  
mais je garde mon amour pour une autre.

LA FLEUR.

Je vous demande pardon ; j'avois oublié qu'un  
homme de qualité ne doit pas aimer sa femme.

( bas. )

Le voilà furieusement revenu de la bagatelle !

PHILINTE.

Je ne suis plus occupé que de la charmante Vé-  
nitienne que je vis hier au Bal ; tout le reste m'est in-  
différent. Avoue qu'elle en faisoit le plus grand or-  
nement, & qu'elle effaçoit toutes les autres.

COMÉDIE. 3  
LA FLEUR.

Il est vrai, Monsieur : mais que dites-vous de la Chauve-fouris qui la suivoit ?

PHILINTE.

A quel propos ta Chauve-fouris ? Serois-tu aussi devenu amoureux ?

LA FLEUR.

Puisqu'il faut vous en faire l'aveu , je vous dirai, Monsieur , que je n'ai pas moins de goût pour la Suivante , que vous en avez pour la Maîtresse.

PHILINTE.

Ce maraud affecte toujours d'être mon singe. Que dis-je ? Il enchérit. Si je bois , il s'enivre ; si je coquette , il devient le Papillon du quartier ; & si j'aime , il soupire plus haut que moi.

LA FLEUR.

Les grands hommes se rencontrent.

PHILINTE.

Qu'elle étoit belle dans son déguisement !

LA FLEUR.

Qu'elle étoit appétissante sous le masque !

PHILINTE.

Quand je me retrace son aimable idée , je me sens pénétrer d'une douce langueur , ou transporter d'une tendre joie.

LA FLEUR.

Quand je songe que ma Chauve-fouris me faisoit

6 LA RIVALE D'ELLE-MESME,

les doux yeux, je sens en moi-même je ne sçai  
quoi dont je suis tout ragailardi.

PHILINTE.

Mais lorsque je fais réflexion que je n'ai pû la  
connoître, & que je ne sçai, plus où la retrouver,  
la tristesse s'empare de mon ame ; je suis au déses-  
poir.

LA FLEUR.

Mais lorsqu'il me revient dans l'esprit qu'elle  
n'a jamais voulu me dire son nom, ni me montrer  
son minois fripon, & que je ne puis sçavoir ce  
qu'elle est devenue, je tombe dans l'abattement ;  
toute ma joie s'évanouit.

PHILINTE.

Je dois ce soir courir le Bal pour elle ; peut-être  
que l'Amour, sensible à ma peine, y conduira ses  
pas, & l'obligera à se découvrir,

LA FLEUR.

Que sçait-on si je n'aurai pas le même bonheur ?

PHILINTE.

Va voir si mon habit de Bal sera fait pour ce  
soir, & reviens me le dire au plutôt.

LA FLEUR, *en s'en allant.*

Je m'en donne aussi un des plus galans ; & je pré-  
tends me mettre en Cupidon.

## SCÈNE II.

PHILINTE, DORANTE.

DORANTE.

**B**on jour , mon cher. Qu'avez-vous ? Vous me paroissez rêveur. Étiez-vous hiet au Bal ?

PHILINTE.

Oui , j'y étois.

DORANTE.

Comment avez-vous trouvé la Vénitienne qui dansoit avec tant de grace ?

PHILINTE, *en soupirant.*

Adorable.

DORANTE.

Vous soupirez , & vous rougissez. L'aimeriez-vous ?

PHILINTE.

Il est inutile de feindre ; vous êtes connoisseur ; je l'adore : & ce qu'il y a d'affligeant pour moi , j'ignore qui elle est , & je n'espère plus la revoir.

DORANTE.

Je vous surprendrois bien agréablement , si je vous disois qu'elle est de ma connoissance.

PHILINTE.

De votre connoissance !

§ LA RIVALE D'ELLE-MESME,

D O R A N T E.

Oui, de ma connoissance.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

P H I L I N T E.

Ma joie & ma surprise sont si grandes , que je ne sçauois parler.

D O R A N T E.

Je connois même les sentimens où elle est pour vous ; & je puis vous asûrer que vous n'en êtes point hai,

P H I L I N T E.

Ah ! mon cher Dorante , apprenez-moi au plus tôt son nom & sa demeure : je vous devrai la vie,

D O R A N T E.

Je ne sçauois ; elle m'a défendu de parler.

P H I L I N T E.

Et pourquoi me dire que vous la connoissez , & m'asûrer que je n'en suis point hai ? Etes-vous de concert avec la cruelle pour me désespérer ?

D O R A N T E.

Il est inutile de s'emporter. Tout ce que je puis faire pour le présent , c'est de m'engager à rendre à la personne même une lettre de votre part , si vous voulez lui écrire , & à vous en apporter une réponse dont vous ferez content.

P H I L I N T E.

Que je vous embrasse , mon cher ami, A la pareille.

COMÉDIE. 9

DORANTE.

Mais si votre femme vous soupçonnoit, & qu'elle allât vous surprendre ? Prenez-y garde.

PHILINTE.

Je ne crains rien de ce côté-là ; il y a plus d'un mois que je la trompe, sans qu'elle s'en aperçoive.

DORANTE.

Croyez-moi, les femmes sont dissimulées, & cachent souvent leur défiance sous un air d'ingénuité.

PHILINTE.

Ma foi, mon cher, voulez-vous que je vous parle franchement ? Elle en croira tout ce qu'il lui plaira ; six mois de mariage ont épuisé tout le goût que j'avois pour elle. Je me suis contraint jusqu'ici, & j'ai vécu plutôt en amant qu'en mari ; mais je ne sçaurois finir l'année ; aussi-bien ce n'est plus la mode d'aimer sa femme ; & je serois berné des honnêtes gens, s'ils sçavoient la maniere bourgeois dont je vis avec la mienne.

DORANTE.

On voit bien que vous fréquentez le Chevalier, & qu'il vous inspire les sentimens du beau monde.

PHILINTE.

Il est vrai que je lui ai cette obligation, & qu'il m'a fait rougir de l'attachement Gaulois que j'avois pour Dorimene.

20 LA RIVALE D'ELLE-MESME,

D O R A N T E.

Vous prenez le bon parti ; on doit être esclave de la mode, quelque déraisonnable qu'elle soit. Aimer sa femme, quoique belle, c'est du dernier bourgeois. Mais ne craignez-vous pas de pousser à bout sa vertu ? Elle pourroit bien vous imiter par vengeance.

P H I L I N T E.

Je tiens encore cette maxime du Chevalier, que l'homme du monde, comme le sage, se met au-dessus des accidens qui ne dépendent pas de lui.

D O R A N T E.

Fort bien ; cependant je ne vous conseille pas de vous dire son ami, si vous voulez l'être de la Dame en question. Comme il fait profession de médire du beau sexe, ce seroit lui faire mal votre cour : & le plus sûr moyen de vous mettre bien avec elle, c'est de vous brouiller avec lui.

P H I L I N T E.

Vous faites bien de m'avertir ; nous avons fait la partie de courir cette nuit le Bal ensemble ; je vais écrire à cette aimable inconnue ; puis j'irai dégager la parole que j'ai donnée au Chevalier. Venez prendre ma lettre.

D O R A N T E.

Je vous suis. J'apperçois Lisette ; disons-lui un mot en passant.

## SCÈNE III.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

**L**isette, notre affaire va le mieux du monde; Philinte a donné dans le panneau, & sans le sçavoir; il est plus épris de sa femme qu'il ne l'a jamais été. A l'heure même où je te parle, il lui écrit une lettre que je me suis chargé de lui rendre; je n'ai pas le tems de t'en dire d'avantage. Adieu, je te recommande toujours mes intérêts auprès de Dorimene.

LISETTE.

Comptez sur moi; j'y ferai mon possible.

(seule.)

A présent je voudrois sçavoir de la Fleur s'il est dans l'erreur comme son Maître, & s'il m'a reconnue sous l'habit de Chauve-souris. Le voici, il s'entretient tout seul: écoutons un peu les sottises qu'il se dit à lui-même.



SCENE. IV.

LISETTE, LA FLEUR.

LA FLEUR, *sans appercevoir Lisette.*

**M**onsieur Philinte & moi, nous allons avoir nos habits de Bal dans une heure au plus tard ; ils feront du bruit l'un & l'autre. Ah ! Chauve-souris de mon ame, si jè puis vous racrocher aujourd'hui, vous ne résisterez point aux charmes de mon habillement. Par modestie, je ne dis rien de ceux de ma personne.

LISETTE, *sans se montrer.*

Il en-tient ; je n'en puis plus douter.

LA FLEUR.

Autrefois Lisette m'étoit chere : mais ce n'est rien auprès de ce que je sens pour ma Chauve-souris. Le feu, l'ardeur, la flamme qui me brûle..... tout cela fait que j'extravague, & que je ne sçais ce que je dis.

LISETTE.

Le voilà qui joue d'après son Maître, & qui perd la tramontane. Comme il a bonne opinion de lui, feignons d'être sensible à l'infidélité qu'il croit me faire, pour me donner la Comédie entiere.

(à la Fleur.)

Tu en aimes donc une autre, perfide que tu es ? Tu ne sçaurois le nier ; j'ai tout entendu, & je sçais la trahison que tu m'as faite au Bal. Autrefois Lisette t'étoit chere : mais ce n'est rien auprès de ce que tu sens pour ta Chauve-fouris : réponds, traître, réponds.

L A F L E U R.

Que diable veux-tu que je te réponde ? Je ne te croyois pas si près ; mais il me paroît que tu t'avisas un peu tard d'être jalouse ; il y a long-tems que tu me vois eoquetter d'un oeil assez indifférent.

L I S E T T E.

Tandis qu'il y a eu de la galanterie dans ton procédé, je me suis tue, persuadée que j'avois seule ton cœur ; mais à présent que tu en aimes sérieusement une autre, & que je l'apprends de toi-même, la rage & la douleur m'emportent : je ne suis plus la maîtresse de mes sentimens.

L A F L E U R, à part.

La pauvre fille est si passionnée pour moi, que j'en ai pitié : tâchons de la consoler par quelque mot de douceur. (haut.) Ne t'afflige point, ma chere Lisette ; j'ai encore, par-ci, par-là, des idées de tendresse pour toi, & je voudrois, de tout mon cœur, t'aimer autant que tu le mérites.

24 LA RIVALE D'ELLE-MESME;

L I S E T T E.

Ah! c'est trop me contraindre: il est tems que j'éclate... ~~oui, que j'éclate~~ de rire. Ah, ah, ah.

L A F L E U R.

Je crois que tu te moques de moi.

L I S E T T E.

Tu n'en dois pas douter. Ah! ah! Le grand sot de me croire amoureuse d'une figure comme la sienne!

L A F L E U R.

Qui ne s'y feroit trompé comme moi? Ah! que vous jouez bien, Mesdames les friponnes, & que nous sommes de mauvais Comédiens auprès de vous!

L I S E T T E.

Pour te prouver que je ne suis plus ta maîtresse, je veux bien être ta confidente & te servir dans tes nouvelles amours. Crois-moi, ne refuse pas l'offre que je te fais; je le puis mieux que toute autre.

L A F L E U R.

Fort bien; continue ton badinage.

L I S E T T E.

Non, je ne badine plus; si tu souhaites, je préviendrai la Chauve-souris en ta faveur.

L A F L E U R.

La connois-tu?

L I S E T T E.

C'est la meilleure de mes amies , & je puis compter sur elle comme sur moi-même.

L A F L E U R.

S'il étoit vrai, je te prierois , ma chere Lisette , de me dire son nom , ou de me procurer le plaisir de l'entretenir un moment ce soir.

L I S E T T E.

Je t'accorde ce dernier point , & je te promets qu'avant que le jour finisse , tu la reverras. Peut-être se découvrira-t-elle , pourvu que tu me fasses un aveu sincere de ce que je veux sçavoir de toi.

L A F L E U R.

Parle , & sois sûre de ma sincérité.

L I S E T T E.

Crois-tu que Monsieur Philinte aime toujours sa femme ?

L A F L E U R.

Puisque tu m'as prié d'être sincere , je t'avoueraï ingénument que Monsieur Philinte aime sa femme d'un amour si pur & si respectueux , qu'il est résolu de faire lit à part au premier jour.

L I S E T T E.

Et la raison ?

L A F L E U R.

La raison ? qu'on lui a représenté qu'il ne conve-

76 LA RIVALE D'ELLE-MESME;

noit pas à un homme comme lui de vivre de la sorte, & qu'il seroit déshonoré à la Cour, si l'on apprenoit qu'il couche toutes les nuits avec sa femme.

L I S E T T E.

A la vérité, cela est scandaleux; mais quel est l'honnête homme qui le conseille si bien?

L A F L E U R.

Ne vois-tu pas ici tous les jours un certain Chevalier qui ne salue personne, qui brusque dédaigneusement tout le monde, & qui ne dit jamais du bien que de lui-même?

L I S E T T E.

Qui? ce petit-maître outré, qui fait vanité d'étaler des sentimens libertins & des opinions dangereuses, qui passe pour le fléau de notre sexe, qui décrie sur-tout l'amitié conjugale, & qui tourne en ridicule les maris qui sont attachés à leurs femmes, & les femmes qui sont fidelles à leurs maris?

L A F L E U R.

C'est lui-même.

L I S E T T E.

Je lui prépare une piece digne de Lisette; il ne s'en rira point. Mais revenons à ton Maître; son cœur est-il vacant, ou n'est-il indifféremment occupé que du premier objet qu'il rencontre?

L A

## LA FLEUR.

Je te dirai à l'oreille, qu'il a perdu, comme moi, sa liberté au bal, & qu'il est éperdument amoureux de la Maîtresse de ma Chauve-souris. Il brûle aussi pour elle sans la connoître, & ne l'a jamais vue qu'en habit de Vénitienne.

## L I S E T T E.

Cela suffit, je suis contente de toi; tu m'as tenu ta parole, & je te tiendrai la mienne. A ce soir.

## LA FLEUR.

Dois-je bien me fier à toi? Tu as je ne sçais quel charme qui séduit les gens à qui tu parles, on n'y peut résister: tu aura beau me tromper encore une fois, je serai pris une troisième. Je vois venir Madame Dorimène. Adieu. Il est tems que j'aille rendre réponse à mon Maître.

## L I S E T T E.

Il est dans mes filets.



## SCENE V.

DORIMENE, LISETTE.

LISETTE.

**J**E vous l'avois bien dit, Madame, que votre Mari vous trompoit; mais il s'est pris lui-même: & notre partie de bal a eu tout le succès que nous en pouvions attendre. Il soupire pour sa femme, lorsqu'il croit soupirer pour une autre; & ce qu'il y a de plus réjouissant, j'ai fait la conquête de Laffeur sous l'habit de Chauve-fouris, dans le tems que vous avez fait celle de Monsieur Philinte, sous l'habit de Vénitienne.

DORIMENE.

Peut-être qu'il m'a reconnue, & que l'amour qu'il a fait paroître n'étoit qu'une feinte. Dorante, que nous avons mis de la partie, doit m'en éclaircir au plutôt; je l'attends.

LISETTE.

Je viens de lui parler; il m'a dit que votre Epoux avoit mordu à l'hameçon, & qu'il brûloit du desir d'apprendre qui vous êtes; jusques-là même, que vous en devez recevoir une tendre

déclaration par écrit. Laffeur, à qui j'ai tiré les vers du nez, m'a assuré à peu près la même chose.

DORIMENE.

Après tout, Lisette, c'est moi qu'il aime.

LISETTE.

Mais, vertu de ma vie ! s'il vous aime, c'est parce qu'il ne vous connoît pas ; & , vous aimer ainsi, n'est-ce pas vous être infidèle ?

DORIMENE.

Il est vrai ; je voudrois le haïr, mais je ne puis.

LISETTE.

Vous ne sçauriez haïr votre Mari ? vous vous moquez ; il n'y a rien de si naturel à une femme.

DORIMENE.

Oui ; à une femme du bel air, à une coquette de profession, qui pense qu'il est aujourd'hui aussi honteux de dire qu'on aime son mari, qu'il l'étoit autrefois d'avouer qu'on avoit un galant. Mais il n'en est pas ainsi d'une femme raisonnable, que le devoir regle & que l'honneur conduit.

LISETTE.

Quelque vertu que vous ayez, êtes-vous obligée d'aimer si scrupuleusement un mari qui méprise vos charmes au bout de six mois, & qui, loin de tenir

20 LA RIVALE D'ELLE-MESME,

le serment que vous aviez fait l'un & l'autre de vivre comme deux tourterelles, est dans le dessein d'avoir au plutôt un appartement séparé du vôtre, & de ne vous voir que le plus rarement qu'il pourra?

D O R I M E N E.

Ah! ce n'est point lui qui a formé ce dessein; je le connois, il a le cœur trop bien fait; c'est ce fripon de Chevalier, qui l'empoisonne de ses conseils; & qui, malheureusement, est autorisé par l'usage du monde, cet usage dangereux, qui séduit les plus honnêtes gens.

L I S E T T E.

Mais, Madame, cet usage fait aussi pour vous.

D O R I M E N E.

Tout mon ressentiment se tourne contre le Chevalier.

L I S E T T E.

Consolez-vous, vous allez être vengée; j'ai tout disposé pour cela.

D O R I M E N E.

Et quelle est cette vengeance?

L I S E T T E.

J'ai soulevé secrètement toutes les femmes du quartier contre lui; je leur ai fait entendre qu'il

étoit notre ennemi déclaré, qu'il nous déchiroit continuellement par des médifances outrées, & qu'il témoignoit publiquement le mépris qu'il avoit pour nous. En un mot, je l'ai peint à leurs yeux avec des couleurs si noires, & elles sont toutes si irritées, qu'il verra beau jeu la première fois qu'il viendra ici. Mais ! que veut Angelique, les larmes aux yeux ?

## S C E N E V I .

DORIMENE, ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

**A**H ! ma bonne sœur, j'ai recours à vous.

DORIMENE.

Qu'est-ce, qu'avez-vous, Angelique ?

ANGELIQUE.

On vient de me dire que mon petit frere vouloit me donner à ce vieux Financier qui vint hier ici. J'ai bien de l'aversion pour le couvent, mais je l'aimerois encore mieux que ce barbon-là. Je mourrois s'il m'épousoit.

DORIMENE.

Remettez-vous, belle Angelique ; je sçais le moyen de l'empêcher.

ANGELIQUE.

Ah ! vous me rendez contente. Je vous dirois bien autre chose , aussi bien cela me pese sur le cœur ; mais Lisette l'iroit redire.

LISETTE.

Ne craignez rien , je suis discrète.

ANGELIQUE.

Jurez-moi que vous n'en parlerez pas.

LISETTE.

Foi d'honnête fille , je vous le promets.

ANGELIQUE.

Je ne me fie pas trop à tous ces sermens-là ; mais je meurs d'envie de parler , je ne puis plus garder le secret.

DORIMENE.

Et quel est ce grand secret ?

ANGELIQUE.

J'ai fait une conquête.

DORIMENE.

Déjà ?

ANGELIQUE.

Oui.

DORIMENE.

Et de qui ?

ANGELIQUE.

De Léandre.

COMÉDIE.

23

DORIMENE.

Et comment le sçavez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Il me l'a dit lui-même , & il m'a juré qu'il m'aimoit de tout son cœur , & qu'il seroit charmé d'être mon mari.

DORIMENE.

Et vous lui avez répondu ?

ANGÉLIQUE.

Je lui ai répondu que je l'aimois bien aussi , & que je ne serois pas fâchée d'être sa femme.

DORIMENE.

Cela n'est pas bien ; une jeune fille doit cacher de pareils sentimens.

ANGÉLIQUE.

Voyez-vous , ma petite sœur ? cela échappe malgré qu'on en ait.

LISETTE.

Mademoiselle Angelique , vous êtes bien avancée pour votre âge , & je crois que votre poupée n'est pas ce qui vous occupe le plus.

ANGÉLIQUE.

Parler de poupée à une grande fille comme moi ; qui aura bien-tôt treize ans , cela est impertinent. Me croyez-vous une Agnès ?

B iv

24 LA RIVALE D'ELLE-MESME,

D O R I M E N E.

Allez, Lisette est une folle qui veut rire. Puisque Léandre vous plaît, & qu'il vous aime, je porterai votre frere à faire ce mariage.

ANGELIQUE, *en s'en allant.*

Que j'aurai d'obligation à ma bonne sœur !

---

S C E N E V I I.

D O R I M E N E , L I S E T T E.

L I S E T T E.

**V** Oilà une petite fille qui promet beaucoup,

D O R I M E N E.

Il ne tiendra pas à moi qu'elle ne soit mariée au plutôt.

L I S E T T E.

Je ne m'y connois pas , ou , dans quelques années d'ici , elle ne fera pas d'humeur à souffrir que son mari la trompe impunément.

D O R I M E N E.

Tant - pis , Lisette , tant - pis : de mon côté , je formerai sa jeunesse au bien , autant qu'il me sera possible , & je sçaurai la détourner du mauvais air du monde.

## COMÉDIE.

25

L I S E T T E.

Quand vous devriez vous fâcher , je ne puis m'empêcher de vous dire , qu'avec les sentimens que vous avez , vous mériteriez d'épouser un provincial. Telle que vous me voyez , j'ai là-dessus le cœur noble & bien placé ; & si Monsieur Philinte avoit affaire à moi , ce seroit en suivant son exemple que j'en aurois raison , & j'aurois un amant.

D O R I M E N E.

Ce n'est point à une femme comme moi qu'il faut tenir de pareils discours , & tant de liberté commence à me déplaire.

L I S E T T E.

Il n'y a que votre seul intérêt , Madame , qui m'oblige à parler ainsi ; & quand j'ai dit que j'aurois un amant , j'entends par-là un ami de préférence à qui je donnerois simplement quelques marques d'estime pour jeter une pointe de jalousie dans le cœur de mon mari. Ce seroit-là peut-être le plus sûr moyen de reveiller sa tendresse endormie , par la confiance où le met le trop d'amour que vous avez pour lui.

D O R I M E N E.

Il n'est rien que je ne fisse pour rendre Philinte à mon ardeur ; mais ce moyen est trop dangereux.

26 LA RIVALE D'ELLE-MESME;

Où trouver un homme assez discret pour ne point abuser de cette préférence, & pour ne point se donner un air d'amant favorisé?

L I S E T T E.

Entre tous les honnêtes gens que votre mérite attire ici tous les jours malgré vous, & dont vous êtes obligée d'entendre les déclarations amoureuses en dépit de votre vertu, il peut s'en trouver quelqu'un qui ait la discrétion que vous souhaitez. Ferriez-vous choix de Clitandre ?

D O R I M E N E.

Non, je ne m'y exposerai jamais.

L I S E T T E.

Valere vous conviendrait-il ?

D O R I M E N E.

Non, te dis-je, je ne sçaurois m'y résoudre.

L I S E T T E.

Damon ?

D O R I M E N E.

Tes efforts sont inutiles.

L I S E T T E.

Acaste ?

DORIMENE.

Je te l'ai déjà dit ; je crains trop les fuites, & mon devoir m'est trop cher.

L I S E T T E.

Et Dorante, qui a l'air si sage ? là, le cœur ne vous dit-il rien pour lui ?

D O R I M E N E.

Oh ! pour cela non ; mais le voici.

---

## SCÈNE VIII.

DORANTE, DORIMENE, LISETTE.

D O R I M E N E.

**E**H bien ! Dorante, que vous a dit mon mari ? je suis impatiente d'apprendre s'il m'a reconnue au bal, dans quels sentimens il est pour sa femme, & ce qu'il pense de la Vénitienne.

D O R A N T E.

Philinte ne vous a point reconnue, Madame, il n'eut jamais pour vous des sentimens plus tendres ni plus indifférens en même tems : il est aussi enchanté des charmes de la belle Vénitienne, qu'il

28 LA RIVALE D'ELLE-MESME,

est peu touché du mérite de sa femme, & vous n'eûtes jamais de plus cruelle rivale que vous-même.

D O R I M E N E.

Comment avez-vous pu si bien découvrir ce qu'il avoit dans l'ame ?

D O R A N T E.

J'ai mis d'abord la conversation sur le bal, & je lui ai demandé s'il y avoit vu la belle Vénitienne qui avoit si bien dansé. Alors il m'a avoué que son cœur étoit pris pour elle, & qu'il mouroit d'envie de sçavoir qui elle étoit ; je lui ai répondu qu'elle étoit de ma connoissance, mais que j'avois promis le secret, & que tout ce que je pouvois faire, étoit de m'engager à lui donner une lettre à elle-même de sa part, & à lui en apporter une réponse favorable. A ces mots il a été si transporté qu'il m'a embrassé de joye, & qu'il a écrit cette lettre qu'il m'a donnée, en me conjurant de hâter la réponse dont je l'avois flatté.

D O R I M E N E.

Une lettre de mon mari ?

D O R A N T E.

Oui, de lui-même. Quel emploi pour un homme qui vous aime tendrement, mais qui craint de

vous le dire! encore, si vous deviez m'en tenir quelque compte, je m'en consolerois.

DORIMÈNE.

Je suis très-sensible à votre maniere obligeante; mais, pour répondre à votre amour, je ne le dois ni ne le puis; c'est même trop que de l'écouter sans colere. De quoi s'it cette folle?

LISETTE.

Je ris de ce qui se passe entre vous, & je ne pense pas qu'avant Monsieur, on se soit avisé de ménager une intrigue galante entre le mari & la femme dont on est amoureux, & d'être le porteur des billets doux que l'un écrit à l'autre. Cela est nouveau & tout-à-fait réjouissant; je ne sçaurois y songer sans rire.

DORIMÈNE.

Voyons la lettre.

( Elle lit. )

*Dorante ne me trompe-t-il pas, belle inconnue que j'adore? puis-je me flatter que vous recevrez ma lettre, que vous la lirez & que vous daignerez y répondre? je ne sçaurois plus vivre sans vous connoître. Montrez-vous avec tous vos appas, je vous en conjure.*

LISETTE.

Avois-je menti, Madame?

30 LA RIVALE D'ELLE-MESMÉ,

DORIMENE, *continue.*

*Vous ne sçauriez me donner de bonnes raisons qui vous obligent à vous cacher ainsi. On m'a dit que ma femme vous faisoit peur, & que vous appréhendez qu'elle ne fût plus belle que vous. En vérité, est-il question de rivalité entre vous deux, & me croyez-vous sot jusqu'au point d'aimer ma propre femme? Depuis que je vous ai vue au bal, je ne sçaurois la regarder, je la trouve insupportable; si vous souhaitez je la verrai si rarement, & de façon que vous n'en ferez point jalouse. Mais, afin de vous donner une marque plus éclatante de ma passion, je quitte mon humeur coquette pour m'attacher à vous, & je vous sacrifie une demie-douzaine de Maîtresses que j'avois faites pour remplir le vuide du tems.*

PHILINTE.

DORIMENE.

Une demie-douzaine de Maîtresses! le perfide!

LISETTE, *bas.*

Et vous n'oseriez avoir un galant.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que je suis sincere; il vous en écrit plus lui-même que je ne vous en ai dit; vous connoissez l'écriture.

DORIMENE.

Hélas ! je ne la connois que trop :

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

LISETTE.

Le crime est avéré ; vous tenez sa condamnation écrite & signée de sa main. Vous voyez dans sa personne un petit-Maître qui pense qu'il est du bel air de mépriser sa femme, & qui se tiendroit dégradé, si l'on croyoit qu'il eût de l'amour pour elle, qui fait gloire de son vice & qui rit de votre vertu.

( bas. )

Il est tems, Madame, de faire choix d'un ami ; vous n'avez plus d'autre ressource.

DORIMENE, *d'un air sévère.*

Taisez-vous, Lisette.

DORANTE.

Que Philinte est heureux, Madame ! quoiqu'il fasse, il ne sçauroit vous déplaire, & vous n'osez vous venger.

DORIMENE.

Quoique je sois femme, je ne suis point vindicative : quand je me découvrirai, peut-être qu'il rougira de sa conduite, qu'il reviendra vers moi, & qu'un juste repentir appellera sa tendresse.

32 LA RIVALE D'ELLE-MESME ;

L I S E T T E.

Il vous adore à présent sous l'idée d'une autre ; mais la reconnoissance faite , il vous voudra du mal du piège que vous lui avez tendu ; & honteux d'y avoir donné , il vous haïra comme la peste.

D O R I M E N E.

Quoiqu'il en soit , j'en veux voir la fin ; ainsi n'en parlons plus.

L I S E T T E , *à part.*

Quelle femme ! dans tout Paris on ne trouveroit pas sa pareille.

D O R A N T E.

Cela étant , Madame , je me charge du dénouement ; vous n'avez qu'à faire semblant d'aller souper chez la Comtessé votre amie , j'aurai soin du reste. Je suis fâché d'enlever cet honneur à Lisette ; mais l'intérêt de Léandre m'y oblige : comme il aime la jeune Angelique & qu'elle dépend de son frere , je suis bien aise de conduire l'intrigue à son avantage , & de mettre Philinte dans la nécessité de donner sa sœur à mon ami , préférablement à je ne sçai quel homme d'affaire qui la lui a demandée.

L I S E T T E.

J'imagine un moyen qui l'obligera à quitter prise. Vous connoissez le Maître de musique d'Angelique ,  
que ,

que, c'est une nouvelle espèce de fou qu'a produit l'Opéra; il croit être dans le monde tout ce qu'il vient de jouer sur le théâtre; il ne parle jamais que Roland & qu'Amadis; enfin il est si fort accoutumé à ne rien dire qu'en chantant, qu'il ne sçauroit donner le bon jour autrement. Tel que je viens de le dépeindre, je vais le mettre aux prises avec notre vieux Financier. Dieu sçait si ce dernier sera chansonné! il faudra qu'il déserte la maison, ou il aura la tête bonne.

D O R I M E N E.

Dorante, je vous laisse, & je vais me disposer à sortir; vous me trouverez chez la Comtesse.

D O R A N T E.

Je ne manquerai pas de m'y rendre.

## S C E N E I X.

D O R A N T E , L I S E T T E.

D O R A N T E.

**M**A foi, Lisette, je quitte la partie. Je vois que la vertu de ta Maîtresse est à l'épreuve de tous les mépris de son Mari, & que son cœur est monté à l'aimer toute sa vie. Il n'y a plus que l'intérêt de mon ami qui me fasse agir.

Tome I.

C

L I S E T T E.

Il n'a pas dépendu de moi que vous n'ayez eu un plus heureux succès, j'y ai employé toute mon adresse.

D O R A N T E.

Adieu, ma charmante Lisette. Voici Philinte qui vient, laissez nous.

L I S E T T E.

Monfieur, je fuis votre fervante.

## S C E N E X.

P H I L I N T E , D O R A N T E.

P H I L I N T E.

Q Uelles nouvelles, mon cher? Avez-vous rendu ma lettre? L'a-t-on lue? M'apportez-vous une réponse?

D O R A N T E.

Raffurez-vous. J'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre : votre lettre a été fidelement rendue, elle a été lue ; & fi l'on n'y a pas répondu. . . .

P H I L I N T E.

On n'y a pas répondu? Ah! Dorante, vous m'abusez. Vous ne connoiffez point la beauté qui me

charmé, vous ne lui avez point parlé. Je suis le plus malheureux des hommes ! Je ne dois plus espérer de la revoir ; encore moins d'en être aimé.

D O R A N T E.

Je ne vous abuse point : je la connois ; je lui ai parlé ; vous la reverrez , & vous en ferez aimé plus que vous ne croyez , & peut-être plus que vous ne voudrez.

P H I L I N T E.

Cela ne se peut pas. Vous vous trompez , vous dis-je. Je suis au désespoir. Ah ! quel tourment d'adorer ce qu'on ne connoît point , & qu'on ne sçauroit plus retrouver !

D O R A N T E.

Je vous trompe si peu , que je vous la nommerois , sans de bonnes raisons qui m'en empêchent , & que vous en demeureriez surpris vous même.

P H I L I N T E.

Encore une fois , vous me jouez.

D O R A N T E.

Soit. Mais qu'aurez-vous à me répondre , si je vous donne ma parole d'honneur qu'elle viendra ce soir souper chez vous , & qu'elle se fera connoître ?

PHILINTE.

Ah! ce bonheur passe mon attente.

DORANTE.

A une condition, toutefois..... Je ne sçais si vous voudrez y souscrire.

PHILINTE.

Parlez, il n'est rien que je ne fasse.

DORANTE.

La personne que vous aimez, entre comme moi dans les intérêts de Léandre; ainsi elle ne veut se découvrir à vous, qu'à condition que vous donnerez à notre ami la jeune Angelique dont il est amoureux.

PHILINTE.

Ah! je donnerois ma femme s'il le falloit.

DORANTE.

Oubliez-vous que vous avez la plus belle femme de Paris?

PHILINTE.

Est-elle comparable à mon inconnue?

DORANTE.

Elle a beaucoup de son air & de sa taille.

PHILINTE.

Vous vous môquez; c'est une naine en comparaison. Quand je me représente ma Vénitienne,

que je me rappelle sa grace à danser , ses yeux qui brilloient au travers du masque , & ses belles mains que j'ai eu le bonheur de baiser , je suis hors de moi-même , j'extravague de plaisir. Que fera - ce , bon Dieu ! quand je verrai tous ses appas à découvert , & que le masque ne me cachera plus son visage , qui est sans doute le plus beau du monde ? Allez , mon cher ; hâtez-vous de me faire voir tant de charmes.

D O R A N T E.

Si vous l'alliez trouver moins belle ?

P H I L I N T E.

Cela est impossible. Allez , vous dis-je.

D O R A N T E.

Sur-tout , que le Chevalier ne se trouve pas ici.

P H I L I N T E.

Ne craignez rien ; j'ai laissé un billet chez lui , il n'aura garde de venir. Mais , partez , je vous en conjure.

D O R A N T E.

Je vais la trouver de ce pas , & la conduire ici dès qu'il sera nuit. Mais souvenez-vous de la condition.

P H I L I N T E.

Allez. Dites-lui qu'elle peut faire dresser le contrat comme elle jugera à propos : elle est la maî-

trêsse absolue de mes volontés ; & je donnerai les mains à tout ce qu'elle aura fait.

D O R A N T E.

Vous ne risquez rien ; elle ménagera vos intérêts comme les siens propres. Adieu. Je pars.

P H I L I N T E.

Songez maintenant à nous débarrasser de ma femme. Mais la voici. Qu'elle me paroît enlaidie !

## S C E N E X I.

PHILINTE , DORIMENE , LISETTE.

P H I L I N T E.

**A**H, ah ! Madame, vous voilà disposée à sortir ?  
Cela me fait plaisir.

D O R I M E N E.

Oui, Monsieur, je vais souper chez la Comtesse.

P H I L I N T E.

Vous m'avez prévenu, & je voulois vous le dire. Vous êtes trop sédantaire ; il faut vous mettre à la mode, & ne plus vivre si bourgeoisement.

L I S E T T E.

C'est ce que je lui représente à tout moment. Il ne convient pas à une femme de sa qualité, de se

lever le jour , & de se coucher la nuit , comme  
une simple Marchande de la rue saint Denis.

P H I L I N T E.

Allez , Madame ; je vous ordonne de vous bien  
réjouir.

L I S E T T E.

Voilà ce qui s'appelle un bon Mari , & vous de-  
vez le croire , Madame.

D O R I M E N E :

Adieu , Monsieur ; vous méritez d'être obéi.

P H I L I N T E.

Heureusement la voilà partie ! Mais j'apperçois  
la Fleur tout essouffé,

S C E N E X I I.

P H I L I N T E , L A F L E U R.

L A F L E U R.

**A**H ! Monsieur , je viens d'être témoin d'un  
spectacle tragi-comique. Les femmes du quar-  
tier ont voulu assassiner Monsieur le Chevalier à  
votre porte.

P H I L I N T E.

Voilà une terrible aventure !

49 LA RIVALE D'ELLE-MESME.

L A F L E U R.

Comme il alloit entrer chez vous, il s'est vu tout-à-coup investi d'une troupe de femmes qui ont crié haro sur lui. On le saisit, on le désarme ; déjà plus d'une quenouille tirée avoit meurtri sa tête , & déjà plus d'une main furieuse monstroient les dépouilles sanglantes de ses cheveux arrachés. . . .

P H I L I N T E.

Alte là : point de description , je te prie.

L A F L E U R.

C'est pour-tant là , mon fort , Monsieur , & j'ai l'imagination fleurie : mais , puisque vous le voulez , je baisse d'un ton , & je vous dirai sans figure , que Monsieur le Chevalier eût été mis en pièces , si le carrosse d'un de ses amis , qui est arrivé là fort à propos , & qui a écarté la foule , ne l'eût tiré d'embarras.

P H I L I N T E.

Rien n'est plus à craindre qu'une populace irritée.

L A F L E U R.

Et sur-tout , une populace de femmes. Je vais être à l'avenir diablement circonspect sur leur compte. Quand j'aurois du mal à dire de ces friponnes-là , je le dirai si bas qu'on ne m'entendra pas. Mais , Monsieur , parlons d'autre chose : votre

COMÉDIE.

41

habit est tout prêt, & . . . .

PHILINTE.

Je n'en ai plus que faire ; ma charmante inconnue doit se rendre ici ce soir.

LA FLEUR.

Et la Chauve-souris, Monsieur ?

PHILINTE.

Fais venir Angelique.

---

SCENE XIII.

PHILINTE, *seul.*

**A**Lidor, ce vieux Financier me la demande ; on dit qu'il a de gros biens, mais mon amour veut que je l'accorde à Léandre. En lui donnant ma sœur, je vais revoir & connoître ma maîtresse : dois-je balancer un instant ? j'apperçois Angelique ; proposons-lui la chose : toute jeune qu'elle est, elle n'aura garde de reculer. Ses yeux disent assez qu'elle n'est point appelée au couvent ; d'ailleurs elle est dans un âge où l'on se déguise rien.



www.libtool.com.cn

SCENE XIV.  
PHILINTE, ANGELIQUE.

PHILINTE.

**A**pprochez-vous, Angelique.

ANGELIQUE.

Que vous plaît-il, mon frere?

PHILINTE.

Vous m'avez l'air de vous ennuyer hors du couvent?

ANGELIQUE.

Pardonnez-moi, mon petit frere, je ne sçaurois mieux être qu'auprès de vous.

PHILINTE.

Mais ne quitteriez-vous pas ce petit frere pour avoir un mari? vous riez. Qu'est-ce que cela signifie? Auriez-vous déjà du goût pour le mariage?

ANGELIQUE.

Ma cousine Henriette s'est bien mariée; j'ai pourtant trois mois plus qu'elle.

PHILINTE.

Je croyois qu'un homme vous faisoit peur?

ANGELIQUE.

Oh! je ne crains que les esprits.

PHILINTE.

La friponne ! cela étant je veux vous donner à Monsieur Alidor.

ANGELIQUE.

Non, non, celui-là me fait peur. Que ne me parlez-vous de Léandre ?

PHILINTE.

Vous l'aimez donc ?

ANGELIQUE.

Eh!.....

PHILINTE.

Que veut dire ce eh ?

ANGELIQUE.

Mon Dieu ! ne l'entendez-vous pas ? ce eh veut dire oui.

PHILINTE.

Comment, Mademoiselle, vous aimez un homme à votre âge, & vous osez le dire ?

ANGELIQUE.

Est-ce qu'il y a du mal à aimer ce qui paroît aimable ?

PHILINTE.

Sans doute, & cela est défendu aux jeunes filles comme vous.

ANGELIQUE.

Je ne l'aurois jamais cru ; cela est si doux, &c

l'on a tant de plaisir. Ah ! voici Léandre ; quand vous devriez me gronder, je ne puis m'empêcher d'être bien aisé.

---



---

## S C E N E X V.

PHILINTE, LÉANDRE, ANGELIQUE.

L É A N D R E.

**J**E viens sçavoir, Monsieur, s'il est vrai que vous consentiez à mon bonheur, & que vous accordiez Angelique à mon amour ?

P H I L I N T E.

Oui, Monsieur, je ferai honneur à ma parole, pourvu que votre ami tienne la sienne, vous pouvez compter là-dessus.

L É A N D R E.

S'il ne tient qu'à cela, je suis sûr d'être heureux ; Et vous, belle Angelique, y donnez-vous les mains ?

A N G E L I Q U E.

J'aime tant mon cher frere, que je suis prête à faire sa volonté.

L É A N D R E.

Après un tel aveu, je vais tout disposer pour un nœud si charmant.

Ah ! mon petit frere, que je vous baise.

---



---

SCÈNE XVI.

PHILINTE, ALIDOR, ANGÉLIQUE,  
LA FLEUR.

LA FLEUR.

**V**oilà Monsieur Alidor que je vous présente.

PHILINTE, *à part.*

Peste soit de l'importun !

ANGÉLIQUE, *bas.*

Qu'il est vilain !

ALIDOR.

Dépêchez-vous, Monsieur, de me donner cette belle enfant, car la brigue est forte ; c'est à qui m'épousera.

LA FLEUR.

Le beau brun ! pour être couru des femmes.

ALIDOR.

Angélique a eu le bonheur de me plaire, & je lui jette le mouchoir.

PHILINTE.

Le faveur est grande ; mais je crains qu'elle n'ait de la répugnance à se marier.

A L I D O R.

Je n'en crois rien. N'est-il pas vrai, mon cœur, que vous seriez charmée d'être la femme d'un homme riche comme moi?

A N G E L I Q U E, *lui fait la révérence.*

Je suis votre servante, Monsieur; je ne suis pas intéressée.

L A F L E U R.

Voulez-vous que je vous parle franchement? Mademoiselle Angélique est trop jeune pour vous; tout le monde riroit d'un mariage si mal assorti: Un garçon sexagénaire n'est pas le fait d'une fille de douze ans.

A N G E L I Q U E.

Oh! j'en ai bien treize, s'il vous plaît.

A L I D O R.

Moi, garçon sexagénaire! tu en as menti; c'est tout si j'ai cinquante-huit ans.

L A F L E U R.

Ce n'étoit pas la peine de me donner un démenti.

A L I D O R.

Apprends, mon ami, qu'on ne compte point les années à qui est en état de compter des millions.

L A F L E U R.

Il est vrai qu'il n'y a point de barbon que la for-

tune n'ait la vertu de rajeunir, de magot qu'elle n'embellisse, ni de vilain qu'elle ne puisse annoblir.

A L I D O R.

Voilà un valet des plus impertinens, & vous devriez, Monsieur, l'obliger à se taire.

P H I L I N T E.

Tais-toi, la Fleur.

L A F L E U R.

Pardon, Monsieur, mais je ne puis m'empêcher de dire la vérité.

P H I L I N T E, *à part.*

Que le jour est long, & que ce maudit homme me fatigue ! quelqu'un ne pourra-t-il pas m'en défaire ? (*haut.*) N'entends-je pas chanter ?

A N G E L I Q U E.

C'est sans doute mon Maître de musique.

L A F L E U R.

C'est lui-même ; il est dans l'enthousiasme ; écoutons, il va nous réjouir.



SCENE XVII.

PHILINTE, ALIDOR, ANGELIQUE,  
LE MAITRE DE MUSIQUE,  
LA FLEUR.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

**D**Épit mortel, transport jaloux ;  
Je m'abandonne à vous.

Seuls confidants de mes peines secrètes.....

Vous rassemblez en vous, belle Déesse,

Tout ce qui fait briller les autres Dieux.

Ah ! j'attendrai long-tems, la nuit est loin encore.

PHILINTE.

Cela n'est que trop vrai, & je suis dans le cas.

ALIDOR.

Quels diables de pots-pourris ! il est fou.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Que de feux ! que d'éclairs ! quels éclats de tonnerre !

Sous mes pas chancelans je sens trembler la terre ;  
ses gouffres sont ouverts.

ALIDOR.

Il faudroit le lier ; sa folie dégénère en rage.

LE

## LE MAITRE DE MUSIQUE.

C'est Clitemnéstre. Fuis dans la nuit éternelle,  
Spectre horrible, ombre criminelle ;  
Crains encor ma juste fureur.

( Il prend Alidor au collet. )

A N G E L I Q U E , en riant.

Serrez fort.

A L I D O R.

Je ne suis point Clitemnéstre, de par tous les  
diabes ; & vous m'étouffez.

P H I L I N T È.

Ne craignez rien ; ne voyez-vous pas qu'il joue ?

A L I D O R.

Quel diantre de jeu d'étrangler les gens !

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Où suis-je ? Pardonnez à l'erreur qui m'enchantè ;  
Ma musique , Messieurs , est bien votre servante.

A L I D O R , au Maître de Musique.

Et je suis à présent votre valet. ( à Philinte. ) Quelle  
manie de parler toujours en chantant ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

S'exprimer en chantant n'est pas une manie ;

Tom. I.

D

50 LA RIVALE D'ELLE-MESME ;

C'est ainsi que chez nous parlent tous les héros ;  
Les Cadmus, les Atys, les Rolands, les Renauds ;  
Dont j'ai souvent l'honneur de me voir la copie.

A L I D O R.

Il continue à extravaguer.

P H I L I N T E.

C'est un privilège de la musique. Dès qu'on chante, on peut tout dire impunément ; l'air fait toujours passer les paroles.

L A F L E U R.

Sur ce pied-là, il y a bien des gens qui ne devroient jamais parler autrement.

A L I D O R.

Me conseillez-vous d'apprendre la musique ?

P H I L I N T E.

Oh ! oui, je vous le conseille très-fort ; & vous ne pourriez mieux vous adresser qu'à Monsieur.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Gardez-vous de me croire un vil Musicien,  
Petit Chantre ordinaire,  
De l'Opéra je suis Pensionnaire,  
Et me dis, à bon droit, Académicien.

COMÉDIE;

51

ALIDOR.

La chose étant ainsi, touchez-là ; vous aurez  
l'honneur de m'avoir pour Ecofier.

LA FLEUR.

Il est bien-tôt d'âge à l'être.

ALIDOR.

Dès demain nous commencerons. Dites-nous  
maintenant quelque chose, là . . . qui soit drôle &  
qui soit nouveau.

PHILINTE.

Sur-tout quelque chose qui soit court.

ANGELIQUE.

Mon cher Maître, je vous recommande les  
vieux amoureux.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Qu'un barbon excite à rire,  
Dans son amoureux délire,  
Qu'il est sot & qu'il est laid ;  
Quand il s'attendrit & soupire,  
Près d'un jeune & charmant objet !  
Les Graces lui font la moue,  
Les Ris badins sur sa joue

D ij

52 LA RIVALE D'ELLE-MESME ;

Appliquent plus d'un soufflet :  
Et l'Amour qui de lui se joue ,  
Le régale d'un camouflet.

LA FLEUR , à Alidor.

Que dites-vous de ce couplet? (*en chantant.*) Qu'un  
barbon.....

A L I D O R.

Je dis que tu es un fort & le couplet aussi.

P H I L I N T E.

Vous demandiez de la nouveauté , vous devez  
être satisfait.

A L I D O R.

L'air & les paroles , tout est impertinent ; & je  
me range du côté des anciens : on ne fait plus  
rien qui vaille.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Quoique d'âge assez mûr , vous parlez en jeune  
homme :

Mais nous vous formerons , ou le diable m'affomme :

LA FLEUR.

Il court risque de mourir sous le bâton.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Peut-être ce couplet vous plaira beaucoup mieux.

Qu'un homme de Finance  
Déplaît à tous les yeux,  
Lorsque son injuste opulence  
Lui fait oublier ses ayeux.

ALIDOR.

C'en est trop; ne souffrons pas qu'on nous joue plus long-tems; sortons.

LE MAITRE DE MUSIQUE, *en s'en allant.*

Doris étoit ma dernière amourette,  
Vous êtes mon premier amour;  
Que tout se ressente  
De la fureur que je sens.

PHILINTE.

Grace au ciel, je suis débarrassé de l'un & de l'autre. A la fin, le Musicien m'étoit à charge autant que le Financier. Dorante ne vient pas; je brûle d'impatience.

LA FLEUR.

Monfieur, le voici.



www.litopol.com.ua  
S C E N E X V I I I

PHILINTE, DORANTE, LÉANDRE,  
ANGELIQUE, LA FLEUR,  
UN NOTAIRE.

PHILINTE.

**H**É bien, Dorante, me tenez-vous parole ?

DORANTE.

Oui ; vous allez être content. J'ai amené le Notaire, & le contrat est tout dressé.

ANGELIQUE.

Le contrat est dressé ? que je suis aise ! je serai mariée !

PHILINTE.

Angelique, conduisez le Notaire dans l'autre appartement.

ANGELIQUE, à Léandre.

Vous ne me suivez pas ?

LÉANDRE.

Je ne vous quitte pas, ma belle Angelique.



## SCÈNE XIX.

PHILINTE, DORANE, LA FLEUR.

PHILINTE.

**P**arlez, nous voilà libre. M'amenez-vous la beauté que j'aime?

DORANTE.

Elle vous attend dans son carrosse ; allez lui donner la main.

PHILINTE.

J'y cours.

LA FLEUR.

Allons voir si ma Chauve-souris n'est point avec elle.



www.kitool.com  
SCENE XX.

DORANTE, *seul.*

**J'** Ai fait tout ce que je devois faire pour mon ami,  
& j'ai conduit la chose au point qu'il souhaitoit.  
Retirons-nous maintenant, je suis ici de trop ; de  
quelque façon que la Pièce se dénoue, n'en soyons  
point le spectateur, & ne risquons point d'y jouer  
un fort sot personnage. Voici Philinte & Doris-  
mène ; sortons,

(*Il s'en va.*)



## SCÈNE XXI.

PHILINTE, DORIMENE *déguisée en Vénitienne*, LA FLEUR, LISETTE *déguisée en Chauve-souris*.

PHILINTE, à *Dorimene*.

**M**Adame, puisque nous sommes seuls, souffrez que je me livre à toute la vivacité de mes transports : mon bonheur est si grand, que j'ai de la peine à le croire. Est-il bien vrai, ma charmante inconnue, que je vous revois, que vous avez pitié de mes maux, & que vous êtes venue ici dans le dessein de vous faire connoître ?

DORIMENE.

Vous n'en devez pas douter.

LA FLEUR, à *Lisette*.

Mon adorable Chauve-souris, puis-je me flatter que vous ayez suivi dans ce lieu votre Maîtresse avec la même bonne volonté pour votre esclave la Fleur ?

LISETTE.

Il n'y a rien de plus sûr.

P H I L I N T E.

Otez donc ce masque jaloux, qui cache à mes yeux plus de la moitié de vos charmes.

D O R I M E N E.

Que savez-vous s'il ne cache point de vrais défauts ? mes traits pourront bien vous déplaire.

L A F L E U R , à *Lisette*.

Vous voulez bien que je vous fasse la même prière ? ne vous laisserez-vous point attendrir par ce regard languissant ? ce soupir enflammé ne vous touchera-t-il pas ?

L I S E T T E.

J'attends que ma Maîtresse se découvre la première ; il ne seroit pas honnête de la prévenir.

P H I L I N T E , à *Dorimene*.

Vous appréhendez de me déplaire ? quelle injuste idée !

D O R I M E N E.

Croyez-moi, je suis du nombre de celles à qui le masque est favorable ; en ôtant le mien je perdrai toute ma beauté, & vous allez me haïr.

COMÉDIE.

59

LA FLEUR, à *Lisette*.

Montrez-moi votre ~~franc~~ minois, que mes yeux se rassasient du plaisir de le voir.

LISETTE.

Je vous avourai franchement que je suis effroyable,

PHILINTE, à *Dorimene*.

Ah ! vous ne pouvez être que charmante ; vos yeux m'en font de bons garans : découvrez-vous au plutôt ; faut-il vous en prier à genoux ?

LA FLEUR, à *Lisette*, en lui prenant le bras.

Vous ne le diriez pas, mon cœur, s'il étoit vrai, & voilà un échantillon qui fait juger trop favorablement de toute la Pièce. Laissez-moi voir seulement le bout de votre joli petit nez, par ces tendres genoux que je tiens embrassés.

DORIMENE, à *Philinte*.

Puisque vous le voulez je vais vous satisfaire ; mais auparavant il faut vous acquitter de ce que vous avez promis à Léandre, & signer le contrat que vous apporte le Notaire.

60 LA RIVALE D'ELLE-MESME,  
P H I L I N T E.

Je signe tout aveuglément.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn) L E N O T A I R E.

Le contrat est en bonne forme, & voilà qui est  
fait.

P H I L I N T E.

Donnez, donnez, Monsieur.

*(Le Notaire fort.)*



## SCÈNE DERNIÈRE.

PHILINTE, DORIMÈNE, LA FLEUR;  
LISETTE.

PHILINTE.

Que tardez-vous, Madame, à me rendre le plus heureux des hommes ?

LA FLEUR, à Lisette.

Allons, ma Reine.

DORIMÈNE, en se découvrant.

Je le vois bien, je ne puis plus m'en défendre ;  
il faut me découvrir malgré que j'en aye ; me reconnoissez-vous ?

LISETTE, étant aussi son masque.

Que dis-tu de ce visage ?

PHILINTE.

Que vois-je ? c'est ma femme !

LA FLEUR.

Ah ! c'est Lisette ! je suis pris pour dupe.

LISETTE.

Tu vois que je suis fille de parole.

62 LA RIVALE D'ELLE-MESMÈ,  
D O R I M E N E.

Je vous l'avois bien dit que le masque m'étoit  
avantageux, & que je n'avois qu'à l'ôter pour me  
faire hair.

P H I L I N T E.

J'avoue que jamais étonnement ne fut égal au  
mien ; mais mon trouble se dissipe , je fors d'erreur,  
& votre vertu triomphe. Oui , Madame , je vous  
pardonne le piège où j'ai donné , puisque c'est l'a-  
mour qui l'a tendu ; & quoique vous soyez ma  
femme, vous n'êtes pas moins digne de toute ma ten-  
dresse ; je reviens du préjugé où j'érois ; j'abhorre  
tous les mauvais conseils dont on m'avoit empoi-  
sonné ; je vais enfin réparer une infidélité de deux  
mois par un redoublement d'amour qui ne finira  
qu'avec ma vie , & pour vous prouver que mon  
retour est sincere , je confirme ce que je viens de  
signer , & je donne mon consentement au mariage  
de Léandre & d'Angelique , puisque vous l'ap-  
prouvez.

L A F L E U R,

Voilà qui est édifiant pour le tems où nous som-  
mes.

COMÉDIE.

63

L I S E T T E , à part.

Il n'y a que six mois qu'ils sont mariés; je les attends au bout de l'année.ool.com.cn

L A F L E U R.

L'exemple est contagieux, & me donne presque envie de t'épouser.

L I S E T T E.

Si tu me pressois bien fort, je pourrois bien en faire la folie.

L A F L E U R.

Peut-être ferions-nous mieux de garder le célibat.

L I S E T T E.

Tu as raison; prenons quelques jours pour y songer, c'est le parti le plus sage.

F I N.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)



**L'IMPATIENT.**

# L'IMPATIENT,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES,

De M. DE BOISSY, de l'Académie Française;

PRÉCÉDÉE D'UN PROLOGUE;

*Représentée pour la première fois par les Comédiens François, au mois de Janvier 1724.*

Troisième Édition, revue & corrigée.

---

**ACTEURS** du Prologue.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

**L'AUTEUR.**

**UN COMÉDIEN.**

**ARBATE**, Auteur Tragique.

**PHILINTE**, Auteur Comique.

*La Scène est au Foyer de la Comédie*



# L'IMPATIENT,

## COMÉDIE.

### PROLOGUE.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

L'AUTEUR, UN COMÉDIEN.

L'AUTEUR.



'Est moi qui dois jouer le plus pénible  
Rôle,

Et nature pâtit.

LE COMÉDIEN.

J'en crois votre parole:

Affronter un Public, l'état est violent :

Moi-même, tous les jours, je l'aborde en tremblant :

Mais il faut vous flatter d'une douce espérance.

L'AUTEUR.

Un Poète a toujours assez de confiance.

Mon amour propre seul fait souffrir ma raison;

E ij

J'ai de me découvrir grande démangeaison.

## LE COMÉDIEN.

Je sçai qu'avant le tems le desir de paroître

Excite vos pœils à se faire connoître.

Les Auteurs, en ce point, ressemblent aux Amans :

Un mot, un seul regard trahit leurs sentimens.

Jouer incognito ce fâcheux personnage,

Est pourtant, selon moi, le parti le plus sage,

Le plus utile, enfin le plus réjouissant ;

Heureux qui se dérobe au Critique perçant !

Vous pouvez dans le port laisser gronder l'orage.

L'ouvrage risque seul & s'expose au naufrage ;

S'il déplaît, on n'a point le sensible regret

De voir son nom en bute au barbare sifflet ;

Si par un sort heureux la Piece est applaudie,

Le Public à l'Auteur donne la Comédie.

Quel charme de goûter les piquantes douceurs

De s'entendre louer par ses propres censeurs ;

Et le voile levé, par ce jeu salutaire,

De lire dans le cœur d'un ami peu sincère !

La plus aigre censure & l'encens le plus doux,

Sans perdre de leur force, arrivent jusqu'à vous.

Evitant le poison qu'offre la flatterie,

Vous triomphez encor de la clabauderie ;

Et riant en secret du Public curieux,

Vous êtes invisible & présent à ses yeux.

L' A U T E U R.

Je goûce vos raisons ; mais quel martyre extrême

C O M É D I E. 69

De voir souvent un fat qui vous dit à vous-même :  
L'Auteur est fort prudent, l'Ouvrage est des plus  
plats;

Sur l'étiquete.....

LE COMÉDIEN.

On vient, ne vous découvrez pas.

L'AUTEUR.

Leur caustique maintien m'inspire de la crainte :  
Sont-ils connus de vous ?

LE COMÉDIEN.

C'est Arbate & Philinte,

Auteurs prompts à blâmer, critiques pointilleux,  
Clabaudes éternels & souvent dangereux.

---

S C E N E I I.

L'AUTEUR, LE COMÉDIEN,

ARBATE, PHILINTE.

ARBATE, à *Philinte.*

**C**onnoissez-vous l'Auteur de la nouvelle Pièce ?

PHILINTE.

Non; mais L'IMPATIENT, ce titre seul me blesse.

(*s'adressant à l'Auteur.*)

Je gage que Monsieur sera de mon avis.

L'AUTEUR.

Je n'en dis rien : l'Auteur est trop de mes amis.

(*bas au Comédien.*)

Vous le voyez.

L'IMPATIENT,  
LE COMÉDIEN, *à part.*

Je crains que son front ne décele,

Malgré tous ses efforts, sa contrainte cruelle.

PHILINTE.

Le caractère est vague, & s'il n'est détaillé,

Ce sera, sur ma foi, le Grondeur r'habillé,

Ou les Fâcheux qu'ensemble on aura sçu refondre.

LE COMÉDIEN.

Un homme du métier peut-il ainsi confondre?

L'AUTEUR, *d'un air embarrassé.*

Je m'en étonne fort. (*à part.*) Je l'avois bien prévu,

PHILINTE, *à l'Auteur,*

Un ami de l'Auteur ne doit pas être cru.

Mais vous, (*au Comédien.*) répondez-moi?

L'AUTEUR, *bas au Comédien.*

La fâcheuse rencontre;

Parlez pour moi.

LE COMÉDIEN, *bas.*

Feignez; votre trouble se montre,

PHILINTE, *au Comédien.*

Quelle est la différence?

LE COMÉDIEN.

On est impatient

Sur-tout dans la jeunesse où le sang est bouillant :

Le moindre obstacle alors nous trouble, nous agite,

Et courant au plaisir, l'attente nous irrite.

L'AUTEUR.

Il n'est rien de plus vrai.

COMÉDIE.  
LE COMÉDIEN.

71

Mais on devient grondeur,  
Quand les ans ont produit un fond de noire humeur ;  
On voudroit, avec soi voir vieillir tout le monde :  
L'ennui d'avoir vécu fait que toujours on gronde.  
On se voit à regret marcher vers son déclin,  
Et du plaisir d'autrui l'on se fait un chagrin.

L'AUTEUR.

Fort bien !

PHILINTE.

Et les fâcheux ? contentez-moi, de grace.

LE COMÉDIEN.

L'impatient agit, & lui seul s'embarrasse.  
De son extrême ardeur naît son retardement ;  
Et l'attente incertaine est son plus grand tourment ;  
Ou s'il arrive enfin qu'un fâcheux l'incommode,  
C'est nécessairement, & non par épisode.

L'AUTEUR.

Eh bien ? Monsieur, eh bien ? êtes-vous satisfait ?

PHILINTE.

La chose étant ainsi, ce sera l'*Inquiet*.

L'AUTEUR, au Comédien.

Ferme.

LE COMÉDIEN.

L'impatience est une promptitude,  
Qui n'a rien de commun avec l'inquiétude ;  
L'une est ardeur de sang, l'autre chagrin d'esprit.

L'IMPATIENT,  
L'AUTEUR.

Oh! parbleu, pour le coup, je n'aurois pas mieux dit.

[www.libtool.com](http://www.libtool.com) A R N A T E.

Il faut que l'Étourdi soit donc son caractère.

L'AUTEUR.

Tenez bon.

LE COMÉDIEN.

L'un de l'autre étrangement diffère.

Qu'est-ce qu'étourderie ? une éclipse d'esprit,  
Qui fait qu'à contre-temps, un homme parle, agit;  
Un délire éternel, voisin de la folie,  
Qui nous rend indiscrets, & fait qu'on nous méprise;  
Un incurable mal qui trouble la raison,  
Bannit le jugement, ôte l'attention;  
Un long égarement qui nous fait choir sans cesse.  
Qu'est-ce qu'impudence ? un bouillon de jeunesse,  
Des vives passions impétueux enfant,  
Dont le brusque transport nous entraîne souvent;  
Mais qui d'un bon esprit n'est pas moins le partage,  
Qui n'est que passager, & que tempère l'âge.  
Douce imperfection, excusable défaut,  
Dont on n'est, après tout, corrigé que trop tôt.  
Un homme impatient, peut être fort aimable;  
Un étourdi bientôt devient insupportable,  
Sans en être choqué : de-là vient qu'on s'entend  
Appeller tous les jours du nom d'Impatient,  
Quand celui d'étourdi se prend pour une injure :

COMÉDIE.

75

La différence frappe , & la preuve en est sûre.

L' A U T E U R.

Vous ne vous rendez pas à ce raisonnement ?

LE COMÉDIEN , à l'Auteur.

Mais vous vous trahissez par trop d'empressement.

P H I L I N T E.

Ce sont subtilités.

A R B A T E.

Distinctions frivoles.

L' A U T E U R.

L'ouvrage fera voir si ce sont des paroles.

A R B A T E.

Pour la Piece , un peu fort vous vous intéressez ;

En seriez-vous le Pere ?

L' A U T E U R.

Oh ! non.

P H I L I N T E.

Vous rougissez ?

LE COMÉDIEN , à l'Auteur.

Vous voilà pris , sortez.

P H I L I N T E.

C'est trop de modestie.

L' A U T E U R.

Pour ôter . . . tout soupçon , je quitte la partie.

( en sortant. )

Quels efforts ! j'ai souffert des tourmens infinis !



## SCÈNE III.

ARBATE, PHILINTE, LE COMÉDIEN.

PHILINTE, *en riant.***A**H! ah! vraiment l'Auteur est fort de ses amis.

ARBATE.

Il s'est fort plaisamment décelé de lui-même.

LE COMÉDIEN.

Qu'on découvre aisément un Poète qui s'aime!

PHILINTE.

Je juge par l'Auteur que l'Ouvrage est mauvais.

LE COMÉDIEN.

Monsieur, sans avoir vu, ne décidons jamais.

PHILINTE.

Mais vous, qui me parlez avec tant d'assurance,

Avez-vous des Auteurs assez de connoissance?

Avec Térence &amp; Plaute êtes-vous faulxé?

On voit assez que non, quand vous avez parlé.

LE COMÉDIEN.

Mieux que le Cabinet, la longue expérience

Du Théâtre, Monsieur, nous apprend la science.

Forme le peu de goût que nous pouvons avoir.

PHILINTE.

Une simple routine est tout votre sçavoir.

ARBATE.

La preuve incontestable est mon plus bel ouvrage,

Qui vient d'être proscriit par votre Aréopage.

Je ne puis rappeler ce honteux jugement ,  
 Sans indignation & sans frémissement.

PHILINTE.

Vous êtes mon Confreere, & sans doute en Comique?

ARBATE.

Vous me connoissez mal ; je travaille en Tragique,  
 LE COMÉDIEN.

Monfieur par ses discours nous le fait assez voir.

PHILINTE, regardant Arbate, & mettant son doigt  
 sur le front.

Ces Tragiques ont là je ne ſçai quoi de noir.

ARBATE, à Philinte.

Ecoutez ſeulement la fuite de Clélie,

Ce morceau vaut lui ſeul toute une Tragédie.

( d'un ton tragique. )

- » Aux yeux de l'ennemi faiſi d'étonnement ,
- » Elle prend un courſier , le monte fierement ,
- » Et d'un front aſſuré , le guidant vers le Tibre ,
- » S'élance dans les flots , s'écriant : je ſuis libre.
- » Tout ſemble ſeconder un ſi hardi deſſein ;
- » Le docile courſier obéit à ſa main.
- » Enchanté par un Dieu qui doit l'avoir conduite ,
- » Le Soldat ſur le bord applaudit à ſa fuite ,
- » Et l'onde , qui paroît pacifier ſon cours ,
- » La rend ſur l'autre rive & reſpecte ſes jours.

LE COMÉDIEN.

Ces Vers ſont aſſez beaux : mais de la Tragédie  
 Les Vers furent toujours la dernière partie.

## L'IMPATIENT,

ARBATE, à Philinte.

Vous demeurez tranquille, & vous n'admirez pas ?

PHILINTE.

Pardonnez-moi, Monsieur, mais j'admire tout bas.

LE COMÉDIEN.

En vain par le langage une oreille est séduite ;

Pour contenter l'esprit cherchons de la conduite ;

Et pour gagner le cœur trouvons de l'intérêt.

ARBATE.

Refuser un Poëme où tout frappe, où tout plaît !

PHILINTE, à Arbate.

Touchez là, j'ai reçu la même ignominie ;

Je m'étois surpassé par une Comédie,

Par un Ouvrage neuf où brilloient les portraits,

Où regnoit le plaisant, où pétilloient les traits :

Par cet échantillon jugez de son mérite ;

C'est un portrait frappé qui vaut bien votre fuite.

» Offrirai-je à vos yeux la femme sans égards,

» Qui signale ses jours par de nouveaux écarts,

» Qui donnant un champ libre à ses extravagances,

» Secoue effrontément le joug des bienséances ;

» Qui rit de la vertu, prend des airs cavaliers,

» Et se pique sur-tout d'avoir des créanciers ;

» Qui des jeunes Marquis affecte l'équipage,

» Et qui ne craint rien tant que de passer pour sage ;

» Qui sçait l'art d'inventer plus d'un nouveau serment,

» Et qui le sçait au jeu placer heureusement ;

» Qui rendant son mari confidant de sa gloire ;

- » Conte de ses excès elle-même l'histoire;
- » Et pour ne pas laisser son mérite imparfait,
- » Qui fait fort bravement le coup de pistolet.

LE COMÉDIEN.

Je ne puis m'empêcher de louer la peinture,  
Je la trouve brillante, elle est d'après nature;  
Mais, c'est là son défaut.

PHILINTE, à Arbate.

Quoi! vous ne riez pas,

Et vous êtes distrait?

ARBATE.

Monsieur, je ris tous bas.

LE COMÉDIEN.

Le Théâtre eut toujours la sagesse en partage.

PHILINTE.

Mais le monde qu'il peint, ce monde est-il si sage?

LE COMÉDIEN.

Il veut qu'on le ménage; un semblable tableau

Blesseroit trop sa vue, & demande un rideau.

Les traits sont trop hardis & les couleurs trop fortes.

PHILINTE.

Vous ne demandez plus que des figures mortes;

Vous exigez qu'on soit froidement compassé;

Et voilà ce qui rend le Théâtre glacé.

Il faut du neuf, morbleu! du neuf que l'on admire;

Soyons originaux, ou gardons-nous d'écrire;

Laissons l'exactitude aux vulgaires esprits,

Et que d'heureux écarts distinguent nos écrits.

L'IMPATIENT,  
LE COMÉDIEN.

Il est, je l'avouerai, d'heureuses hardiesses,  
Qui des regles souvent dfranchissent les Pieces :  
Mais toujours la raison doit régler nos accès.  
Hazardons sagement, surtout, dans nos essais ;  
Gardons fidelement l'exacte bienséance ;  
Et ne donnons jamais dans l'extrême licence :  
Si les cœurs sont impurs, les yeux sont délicats,  
Le vice nud déplaît, même aux plus scélérats.  
Heureux qui sçait unir dans une Piece aimable,  
L'utile & le plaissant, l'honnête & l'agréable !  
Un Ouvrage sans mœurs est un monstre odieux,  
Et le siecle est critique autant que vicieux.

P H I L I N T E.

Je sçai lire à travers son malin artifice :  
Le siecle veut par-là qu'on respecte son vice ;  
Jours où vivoit Moliere, & trop tôt disparus,  
O desirables tems, qu'êtes-vous devenus ?  
On pouvoit sans égards, sans crainte, sans scrupule,  
De toutes ses couleurs marquer le ridicule :  
Mais je l'attraperai ce siecle extravagant ;  
Je prétends à la Foire illustrer mon talent.

L E G O M É D I E N.

C'est le plus court chemin qui conduit à la gloire.

A R B A T E.

Selon moi, l'on devoit à cette même Foire,  
Renvoyer le Comique, & ce lieu destiné  
Au Tragique, seroit. . . . .

COMÉDIE.  
PHILINTE.

79

Bientôt abandonné,

C'est trop faire valoir vos foibles Tragédies,  
Qu'on devoit appeller du nom de rapsodies.  
Ces Pièces aujourd'hui ressemblent aux Româns ;  
Toujours les mêmes nœuds, les mêmes dénouemens ;  
Des songes, des fureurs, des combats, des vengeances,  
Des oracles enfin & des reconnoissances.  
Themes en deux façons, ouvrage d'écolier,  
Dont on est rebattu, qui ne peut qu'ennuyer.

ARBATE.

Allez gâter Renard & retourner Moliere !

LE COMÉDIEN.

Vous donnez au foyer la Comédie entiere,  
Et la foule, Messieurs, s'augmente autour de vous.

ARBATE, à Philinte, en s'en allant.

Allez, vous n'êtes pas digne de mon courroux !

PHILINTE.

Il est de son talent sottement idolâtre.

LE COMÉDIEN.

Venez, Messieurs, venez jouer en plein théâtre ;

Vous êtes bons Acteurs ; on vous admirera,

Et d'applaudissemens ce lieu retentira.

PHILINTE.

Allons bâiller, allons ; car la Piece est nouvelle.

LE COMÉDIEN.

Permettez que l'Auteur au Public en appelle.

C'est dommage, après tout, qu'ils prennent le travers ;

Ce sont deux foux d'esprit qui font fort bien des Vers.

*Fin du Prologue.*

610550 A

---

**ACTEURS DE LA COMÉDIE.**

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

**CLITANDRE**, Amant de Lucile.

**LUCILE**.

**GERON**, Pere de Lucile.

**DAMIS**, Rival de Clitandre.

**ARGANTE**, Pere de Clitandre.

**DORINE**, Suivante de Lucile.

**LÉPINE**, Valet de Clitandre.

Un Maître **CLERC**.

**LE TAILLEUR**.

**UN NOTAIRE**, muet.

**LA FLEUR**, Laquais de Damis.

*La Scene est à Rouen chez Geron.*

**L'IMPATIENT.**



# L'IMPATIENT,

## COMÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

---

SCENE PREMIERE.

LUCILE, DORINE.

DORINE.

Litandre a du mérite, il est aimé de vous;  
Mais je me garderois d'en faire mon  
Epoux.

LUCILE.

D'où vien ?

DORINE.

Il est Breton, & pétri de salpêtre ;

De son impatience il n'est jamais le maître.

Tome I.

F

LUCILE.

Il joint la politesse à cet emportement ,  
Et ses vivacités le rendent plus charmant.

DORINE.

Mais ces vivacités qui sont par vous chéries ;  
Madame , bien souvent deviennent brusquerie :  
Un Amant de l'humeur dont il sçait se montrer ,  
Peut en Mari brutal fort bien dégénérer.  
Comme j'ai maintenant l'honneur de le connoître ,  
Mon cœur ne craint rien tant que de l'avoir pour  
Maître ;

Et l'air dont je l'ai vu tourmenter ses valets ,  
M'a fait perdre le goût de le servir jamais.

LUCILE.

Toujours depuis un tems ta langue le déchire.

DORINE.

Notre intérêt commun m'oblige à contredire.  
Je voudrois un esprit plus doux , plus arrêté.

LUCILE.

Je ne l'aimerois pas s'il n'étoit emporté.  
Je ne sçaurois souffrir ces Amans flegmatiques ,  
Qui dans leur tiède amour sont toujours métho-  
diques ;  
Qui se plaignent par art , & froids dans leurs ardeurs ,  
Viennent vous affadir de banales douceurs ;  
De ces faux soupirans je hai le formulaire ,

COMÉDIE.

3

Et tout leur verbiage a droit de me déplaire.  
Un homme bien épris persuade autrement.  
Le plus foible transport, le moindre sentiment,  
Que la nature envoyé ou que l'amour inspire,  
Surpasse de beaucoup tout ce que l'art fait dire.

DORINE.

Trop de feu vous séduit, Madame, entendons-nous :  
Vous parlez d'un Amant, je parlez d'un Epoux.  
Et Clitandre. . . . .

LUCILE.

Fort bien, si mon amour t'écoute,  
Il va se déclarer pour Valere, sans doute ;  
Je le rappellerai.

DORINE.

Bon Dieu ! que votre esprit. . . . .

LUCILE.

Tais-toi, sa seule idée allume mon dépit.

DORINE.

Vous êtes. . . . .

LUCILE.

C'est un fat, amoureux de lui-même,  
Plein d'un orgueil choquant, d'un amour - propre  
extrême.

Qui semble à tous propos se faire compliment,  
Et qui pour bel Esprit se donne effrontément.

DORINE.

Mais. . . . .

F ij

LUCILE.

Dès qu'il vous a fait trois ou quatre visites,  
De son mérite étroit vous touchez les limites.

DORINE.

La langue d'une fille est habile à trotter ;  
Quand elle prend l'effort, on ne peut l'arrêter.

LUCILE.

Tu voudrais. . . . .

DORINE.

Un moment, si vous pouviez vous taire,  
Que je parle à mon tour, ce n'est pas pour Valere ;  
Comme vous je le trouve indigne également,  
De se voir votre Epoux ; & d'être votre Amant.  
Reprenez vos esprits, c'est un parti plus sage,  
Un homme fait & mûr, que les bouillons de l'âge...  
Vous détournez la tête & froncez le sourcil,  
D'un choix si délicat connoissez le péril.  
Croyez-en mes conseils, je suis Parisienne,  
Connoisseuse, en un mot, de plus, votre ancienne.  
On élit un Amant par inclination ;  
D'un Epoux, au contraire, on fait choix par raison.  
L'un est pour l'agréable, & l'autre pour l'utile.

LUCILE, *remuant la tête.*

Non, non.

DORINE.

Vous tairez-vous ? Quelle fille indocile !  
L'Amant doit être vif, jeune, aimable, galant ;  
. . . . .

L'Epoux sexagenaire , imbécile , opulent.  
 Le premier empressé , le dernier doux , commode ,  
 Doit des Maris de Cour pratiquer la méthode.  
 On peut chérir l'Amant , & répondre à ses feux ;  
 Mais il faut que l'Epoux soit lui seul amoureux ,  
 Pour pouvoir profiter de toute sa tendresse ,  
 Et jouir du bonheur d'être femme & maîtresse.  
 Or , de là je conclu , qu'il faut pour votre bien ,  
 Prendre un Mari barbon , & né Parisien.  
 Paris est le séjour des femmes bienheureuses ;  
 Elles vivent sans soin , doucement , paresseuses ,  
 Et goûtent le repos voluptueusement ;  
 Le jour ne luit que tard dans leur appartement :  
 Souvent le soir arrive & les surprend couchées ;  
 Et des bras du sommeil à la fin arrachées ,  
 Elles passent la nuit dans le sein des plaisirs ,  
 Qui s'empressent en foule à servir leurs desirs.  
 Aujourd'hui l'Opéra , demain la Comédie ;  
 Au Jeu le Bal succede. O l'agréable vie !  
 On peut en liberté choisir plus d'un Amant ,  
 Et voir , quelle douceur ! son Mari rarement.  
 Selon les lieux on porte ou l'on donne des chaînes ;  
 Esclaves en Provinces , à Paris Souveraines.  
 A ce dernier état laissez-vous appeller ;  
 Pour vous d'un feu secret Damis se sent brûler.

L U C I L E.

Ce vieux fou qui s'habille en jeune Mousquetaire ,

Petit Maître barbon ?

DORINE.

Ce n'est que pour vous plaire.

LUCILE.

Il a sçu te payer pour en dire du bien.

DORINE.

Vous me faites affront, je suis fille de bien.

C'est moins mon intérêt, Madame, que le vôtre.

LUCILE.

Mais il s'est obligé d'en épouser une autre ;

Il a fait un dédit des trois quarts de son bien :

Un tel engagement est un puissant lien.

DORINE.

Sa prétendue est morte, il l'assure lui-même.

LUCILE.

En vain à le servir ton ardeur est extrême.

Ma main suivra toujours le penchant de mon cœur ;

Il suffit que mon Père approuve mon ardeur.

Ami depuis long-tems de celui de Clitandre,

Il regarde son fils déjà comme son Gendre.

Dans sa propre maison voulant qu'il soit logé,

Il paroît à ce choix s'être presqu'engagé.

DORINE.

Le plus ou moins de bien tournera votre Père.

LUCILE.

Clitandre attend un bien qui n'est pas ordinaire.

Par raison, par amour, il doit plaire à mes yeux.

Il est né Gentilhomme.

DORINE.

Un exmarchand vaut mieux.

LUCILE.

Il est jeune, bien fait.

DORINE.

Sa taille n'est pas grande,

Il n'a pas certain air de santé qu'on demande :

Et, pour moi, si par goût je prenois un Mari,  
Madame, je voudrois un gros brun bien nourri.

LUCILE.

Sçais-tu bien qu'à la fin tu deviens fatigante ?

DORINE.

Quoi ! vous êtes aussi d'humeur impatiente ?

LUCILE.

Ce n'est pas sans raison, tout m'ennuie aujourd'hui.

DORINE.

Clitandre vous occupe, & cause cet ennui :

Et vous laissez en partant sa vive impatience.

LUCILE.

A regret, il est vrai, je souffre son absence.

DORINE.

Votre cœur prend la chose un peu trop vivement ;

C'est depuis ce matin que Clitandre est absent.

Dieppe est le rendez-vous que lui prescrit Léandre,

Ancien débiteur d'un argent qu'il veut rendre.

Clitandre a pris la poste avant le point du jour :

Consolez-vous , demain il fera de retour :  
 Et du tempéramment dont le ciel l'a fait naître ;  
 Aujourd'hui dans une heure il reviendra peut-être.

L U C I L E.

Plût à Dieu ! ce discours semble adoucir mes soins ;  
 Parles toujours de même , & tu m'ennuieras moins.

D O R I N E.

L'effet à mes discours peut n'être pas contraire.  
 S'il alloit sur ses pas revenir sans rien faire ?  
 Ebaucher une affaire est son sort ; la finir ,  
 Demande trop de tems , il n'a pas le loisir.  
 L'incident après tout est dans la vraisemblance ,  
 Il vous aime , il ne faut qu'un trait d'impatience.

L U C I L E.

Ce qu'il m'a dit cent fois , maintenant je le sens ,  
 Le supplice d'attendre est l'enfer des Amans.  
 On vient , rentrons , je crains les visites cruelles.

D O R I N E.

C'est l'Épine. Arrêtez , en voici des nouvelles.



## SCENE II.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

LUCILE, L'ÉPINE, DORINE,

**O**Uf!

L'ÉPINE.

LUCILE.

Qu'est-ce donc ?

DORINE.

Qu'as-tu ?

L'ÉPINE.

Je suis tout effoufflé,

LUCILE.

Di nous.....

L'ÉPINE.

Et de douleur j'ai le cœur si gonflé... .

LUCILE.

Quoi ! qu'est-il arrivé ?

L'ÉPINE.

Le bon Monsieur Clitandre... .

Mon pauvre Maître... .

LUCILE.

Eh bien ?

L'ÉPINE.

Est obligé d'attendre.

DORINE.

Il attend ? oh ! pour lui l'état est violent.

L'ÉPINE.

Si vous sçaviez combien il souffre en ce moment ;

Quelles sont les horreurs dont son ame est faisie,  
 Vous en feriez, Madame, à coup sûr attendrie.

LUCILE.

Explique-toi, fini mon cruel embarras.

DORINE.

Répons donc ?

L'ÉPINE.

Vous sçavez, ou vous ne sçavez pas,  
 Qu'autrefois ce Monsieur que Léandre l'on nomme,  
 Lui fit certain Billet d'une certaine somme;  
 Or votre amant, Madame, a besoin maintenant  
 De ce même billet pour ravoir son argent.  
 On dit bien vrai que plus il a d'impatience,  
 Et plus il se dépêche, & moins un homme avance.  
 A peine étoit-il jour que mon Maître est venu  
 M'arracher de mon lit, criant comme un perdu;  
 Debout, maraut, debout; veux-tu dormir sans cesse?  
 Puis nous sommes partis avec tant de vitesse;  
 Il étoit si pressé, que dans son cabinet,  
 Il n'a pas eu le tems de prendre le billet,  
 Et ne s'est qu'en chemin aperçu de la chose.

DORINE.

Toujours à des écarts l'impatience expose.

LUCILE.

J'étois à la torture, & respire à présent.

DORINE veut donner une gourmade en riant à Lépine,  
 qui esquive le coup.

Donnons une gourmade à ce mauvais plaisant.

COMÉDIE.

91

LUCILE.

Di, faudra-t-il long-tems supporter son absence?

LÉPINE.

Nous reviendrons plutôt que votre amour ne pense.

LUCILE.

Et plus tard qu'il ne veut.

LÉPINE.

Mais je m'amuse ici,

Et c'est le retarder que m'amuser ainsi.

Adieu ; je cours chercher le billet sur sa table.

LUCILE, *le retenant.*

Attends : fais-moi, Lépine, un aveu véritable.

Clitandre ce matin t'a-t-il parlé de moi ?

Suis-je dans son esprit ?

LÉPINE.

Madame, je le croi.

Il vous aime à tel point que la poste est trop lente,

Et ne sçautoit répondre à son ardeur bouillante.

Agité sans relâche, il crie au postillon :

Fouette donc, morbleu, fais sentir l'éperon.

J'arriverai trop tard, quelle lenteur extrême !

Ah ! je serai deux jours sans revoir ce que j'aime.

Redouble, allons ; de l'air dont il le presse enfin,

Je crains que les chevaux ne crevent en chemin ;

Mais excusez, je pars ; chaque instant que je tarde,

Madame, en vous parlant, le perce, le poignarde.

D'ailleurs, dans sa douleur me mettant de moitié,  
Il pourroit m'accueillir de trente coups de pié.

*(à Dorine.)*

Adieu. Toi, si tu peux, sois-moi toujours fidelle.

DORINE.

Reviens vite, crois-moi, car mon amour chancelle.

LUCILE, *arrétant Lépine.*

Ecoute, donne-lui le bon jour de ma part,  
Qu'il presse son retour. J'ai depuis son départ,  
Ne va pas l'oublier, cent choses à lui dire,  
Qui nous touchent tous deux, dont je voudrois  
l'instruire.

LÉPINE, *en s'en allant.*

Suffit. Que les amans ont de peine à finir!

### SCENE III.

LUCILE; DORINE.

DORINE.

**R**eposez-vous sur lui du soin de revenir.

LUCILE.

Je rentre, & mon amour veut être solitaire.

*(Elle sort.)*



## SCÈNE IV.

DORINE, seule.

**J**E n'ai plus désormais d'espérance qu'au pere.  
 Lucile aime Clitandre, & déjà le poison  
 A fait trop de progrès sur sa foible raison.  
 Amour, fripon d'amour, qu'aisément ta malice  
 Surprend le tendre cœur d'une beauté novice !  
 Qui se laisse enivrer de tes fausses douceurs,  
 Et que Paris n'a pas guéri de tes erreurs !  
 J'aime Lépine, moi, mais d'une ardeur moins  
 folle :

Est-il long-tems absent ? eh bien ! je m'en console.  
 Dorine dans l'humeur n'a pas moins de gaieté,  
 Et dort également d'un & d'autre côté.  
 Revenons cependant ; Damis a mon suffrage,  
 Et trois cent mille écus ; il aura l'avantage.  
 Je sens quelques remords ; mais Clitandre aujourd'hui

A tort, & ce bijou me parle contre lui ;  
 Je pourrois bien pourtant en faveur de Lépine,  
 Pour peu..... mais j'apperçois Damis.



## SCENE V.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

**B**on jour, Dorine.

DORINE.

Que vous êtes brillant!

DAMIS.

Je suis beau, n'est-ce pas?

DORINE.

Adorable!

DAMIS.

Je viens avec tous mes appas

Attaquer aujourd'hui la fierté de Lucile.

DORINE.

Elle résistera, l'attaque est inutile.

M'en croirez-vous? au pere expliquez votre amour;

Ce soir de la campagne il fera de retour.

DAMIS.

Dorine, que sçais-tu? je la rendrai traitable;

Mon rival est absent, le tems est favorable;

Laisse-moi profiter de ces heureux momens;

Quoiqu'un peu suranné l'on a des agrémens.

Vieux routier en amour, j'en connois les finesse;

Et sçais l'art de changer les rigueurs en tendresses;

Pour fléchir la plus fiere on a certain talent.

DORINE.

Le plus jeune est, Monsieur, toujours le plus sçavant;

Et puisqu'il faut tout dire, apprenez que Clitandre,  
 De Geron au plutôt doit être l'heureux gendre ;  
 Et sçachez que pour voir son amour triomphant,  
 L'agrément de son pere est tout ce qu'il attend ;  
 Que s'il aime Lucile, il est fort chéri d'elle ,  
 Et qu'à toute autre ardeur elle sera rébelle.  
 En un mot son esprit est si fort prévenu ,  
 Qu'à lui parler d'amour vous seriez mal venu ,  
 Et de vaincre la fille enfin je désespere ,  
 Si dans vos intérêts vous ne mettez le pere.

D A M I S.

La chose est presque faite, & j'ai si bien parlé,  
 Qu'il hésite déjà, qu'il est fort ébranlé ;  
 Même à se déclarer si son esprit balance,  
 C'est qu'il doute, entre nous, de la mort de Constance.

D O R I N E.

Votre or, vos biens accrus par le gain d'un procès,  
 Pour lui gagner le cœur, ont de puissans attraits :  
 Mais, Monsieur, pardonnez à l'ardeur qui m'em-  
 porte ;

Peut-on vous demander si Constance est bien morte ?  
 En êtes vous bien sûr ?

D A M I S.

Je te l'ai déjà dit,

Je la laissai fort mal ; on m'a depuis écrit  
 Qu'à mourir dans trois jours elle étoit condamnée,  
 Et que les Médecins l'avoient abandonnée.  
 Je la regretterois comme j'ai le cœur bon ;

Mais depuis mon dédit c'étoit un vrai démon.  
 Elle parloit toujours pour me faire querelle ;  
 C'étoit mon gouverneur & je fors de tutelle.

D O R I N E.

Doutez de son trépas, Monsieur : pour vous punir,  
 Et par noire malice, elle en peut revenir ;  
 Notre sexe d'ailleurs tient beaucoup à la vie.

D A M I S.

Un tel discours est bon pour la plaisanterie.  
 Tout me dit le contraire & ton doute est détruit ;  
 De sa mort au plutôt je dois me voir instruit ;  
 Peut-être en ce moment qu'à mes ordres fidele,  
 Un courier est venu m'en donner la nouvelle.

D O R I N E.

Allez donc, sans tenter des efforts superflus,  
 Réprimez vos transports ; ne vous occupez plus  
 Qu'à convaincre Geron que votre main est libre ;  
 C'est le plus sûr moyen d'emporter l'équilibre.  
 Je vais de mon côté, pour seconder vos vœux,  
 Tâcher de ramener Lucile où je la veux.

D A M I S.

Dorine, je te crois, & laisse à ton adresse  
 Ménager mon bonheur & régler ma tendresse.

*Fin du premier Acte.*

ACTE



## ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CLITANDRE, L'ÉPINE, *bottés*;

CLITANDRE.

J'Ébrûle de la voir... toi, cours chez mon Tailleur;  
Qu'il me fasse un habit dans trois heures.

L'ÉPINE.

Monsieur;

Vous voulez m'éprouver, &amp; vous prétendez rire.

CLITANDRE.

Comment rire, faquin? Fais ce que je desire.

L'ÉPINE.

Mais en si peu de tems!

CLITANDRE.

Dis qu'il mette plutôt

Trente garçons après, cinquante s'il le faut.

L'ÉPINE.

La chose. . . . .

CLITANDRE.

A ta lenteur tout paroît difficile;

Vole, dépêche, &amp; crains de m'échauffer la bile.

Tome I.

G

## SCENE II.

CLITANDRE, DORINE.

DORINE.

QUoi! déjà de retour? Monsieur, peut-on sçavoir  
D'où vient qu'on a si-tôt l'honneur de vous revoir?

CLITANDRE.

Ma chaise. . . . . Je n'ai pas le tems de te le dire.  
Ne me demande rien, c'est à toi de m'instruire.

DORINE.

Mais. . . . .

CLITANDRE.

Depuis mon départ qu'a-t-on dit, qu'a-t-on fait?  
N'a-tu pas découvert quelque rival secret?  
Lucile m'attend - elle avec impatiencé?  
A-t-elle sans ennui supporté mon absence?  
Geron, dis-moi, Geron n'est-il pas revenu?  
Aucun paquet pour moi t'a-t-il été rendu?  
M'écrit-on de Bretagne, & dois-tu me remettre  
De la part de mon pere une importante lettre?  
Répons, je souffre trop à rester incertain.

DORINE.

Quel torrent!

CLITANDRE.

Rompras-tu ce silence malin?

D O R I N E.

Vous ne déparlez pas , le moyen qu'on réponde ?  
 Et de cent questions vous fatiguez le monde ,  
 Pour vous être un matin éloigné de Rouen ,  
 Comme si vous l'aviez quitté depuis un an.  
 Je ne puis vous ouïr ni vous parler sans rire ;  
 Et dans vos prompts accès, Monsieur, je vous admire.

C L I T A N D R E.

Satisfait - on ainsi mon amour empressé ?

D O R I N E.

Tout est au même état où vous l'avez laissé.  
 Vous sçavez seulement pour unique nouvelle ,  
 Que Lucile devient votre image fidelle ;  
 Qu'elle hérite déjà de vos vivacités ;  
 Qu'elle n'est plus la même , & que vous la gâtez.

C L I T A N D R E.

A l'Épine tantôt Lucile a fait entendre  
 Qu'elle avoit sur nos feux des secrets à m'apprendre.  
 Je connois ton humeur , & je vois tes détours ;  
 Tu veux m'inquieter par tous ces vains discours :  
 Mais cesse d'employer une feinte inutile ,  
 Quand je vais de ce pas sçavoir tout de Lucile.

D O R I N E.

Vous ne sçauriez, Monsieur, la voir présentement,  
 Elle est en compagnie, attendez un moment.

C L I T A N D R E.

Que j'attende un moment ?

## L'IMPATIENT,

DORINE.

Elle est avec des femmes :  
 Entrez-vous crotté, botté, devant des Dames.  
 Vous n'oseriez.

CLITANDRE.

L'amour est au-dessus de tout.

DORINE.

Oh ! vous n'entrerez pas.

CLITANDRE.

Tu me pouffes à bout.

DORINE.

Allez au moins quitter vos bottes.

CLITANDRE.

Tu m'irrites.

*( Par réflexion. )*

Maudits soient les égards & les fottes visites !  
 Du Roi pour quelque tems si j'avois le crédit ,  
 J'en défendrois, morbleu ! l'usage par Edit.  
 Un sot les inventa pour le tourment du monde.

DORINE.

Oh ! Monsieur, à la fin, il faut que je vous gronde :  
 Depuis le tems qu'ici vous disputez ,  
 Vous auriez déjà fait, vous seriez débotté.

CLITANDRE, *sortant avec peine.*

J'enrage ! elle a raison, il faut bien m'y résoudre.



## SCÈNE III.

DORINE *seule.*

**D**ans son tempéramment il entre de la poudre.  
 Comme je le connois facile à s'emporter ,  
 Je mets tout mon plaisir à l'impatienter ;  
 Je me plais à jouir de son inquiétude ,  
 Et m'en fais tous les jours une douce habitude ;  
 Mais j'apperçois Lucile : un retour aussi prompt  
 Va dissiper l'ennui qui paroît sur son front.

## SCÈNE IV.

LUCILE , DORINE.

LUCILE.

**L**E fâcheux entretien ! l'ennuyeuse visite !  
 On rencontre toujours tout ce que l'on évite.

DORINE.

Je vous l'avois bien dit que Clitandre , en ce jour ,  
 Reviendrait sur ses pas.

LUCILE.

Clitandre est de retour !

Mon plaisir est troublé d'une frayeur secrète ;  
 Je crains quelqu'accident. Ce doute m'inquiete.

G iij

DORINE.

Rassurez-vous, il est en fort bonne santé,  
 Et vouloit tout-à-l'heure entrer chez vous botté,  
 Sans respecter le tems, le lieu, la compagnie.  
 Pour ôter de son âme une si folle envie,  
 Il m'a fallu long-tems contre lui disputer ;  
 J'ai tant fait qu'à la fin il est allé quitter  
 Ses bottes seulement, ce n'est pas peu de chose.

LUCILE.

D'un si brusque retour t'a-t-il appris la cause ?

DORINE.

J'ai voulu le sçavoir si-tôt que je l'ai vu.  
 Ne me demande rien, a t'il interrompu.  
 De mille questions ensuite il m'assassine,  
 Comme un homme nouveau qui revient de la Chine.  
 Dorine, répons-moi, qu'a-t-on dit, qu'a-t-on fait ?  
 Lucile m'attend-elle ? ai-je un rival secret ?  
 L'original paroît, il jouera mieux lui-même.

LUCILE.

Ah ! mon cœur est ému !

DORINE.

Quelle foiblesse extrême !

( Elle sort. )



## SCÈNE V.

CLITANDRE, LUCILE.

CLITANDRE, *apercevant Lucile.*

SI trop plein de ma flamme en des instans si doux,  
 Dans ce dérangement je parois devant vous,  
 Pardonnez aux transports de mon âme éperdue ;  
 Depuis hier au soir je ne vous ai point vue.

LUCILE.

L'arrangement, Clitandre, un vain extérieur,  
 Frappent une coquette ; & moi, je vais au cœur.  
 Je veux des sentimens, une tendresse pure,  
 Et préféré un transport à toute la parure.

CLITANDRE.

Par un discours si tendre & des mots si flatteurs,  
 Qu'il m'est doux de vous voir excuser mes ardeurs !

LUCILE.

Malgré tout le plaisir de revoir ce que j'aime,  
 Ce retour m'inquiete ; & dans ce moment même,  
 Je cherche quel sujet a pu vous ramener.

CLITANDRE.

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer ?  
 C'est mon ardent amour, l'absence qui me tue,  
 A deux postes d'ici ma chaise s'est rompue ;  
 Et pressé du desir de revoir vos appas,

G iv

Je maudissois le fort qui retardoit mes pas ;  
 Lorsque je vois venir, pour me tirer de peine ,  
 Un Postillon suivi d'un cheval qu'il ramene :  
 Je l'arrête , & j'apprends qu'il revient en ces lieux ;  
 Rappellé par l'amour , entraîné par mes feux ,  
 Et las de m'être vu si long-tems en attente ,  
 J'embrasse avidement l'occasion présente.  
 A l'étrier à peine avois-je mis le pié ,  
 Qu'apportant le billet que j'avois oublié ,  
 L'Épine s'offre à moi , me fait d'abord entendre  
 Que votre amour avoit des secrets à m'apprendre.  
 A ce pressant discours , qui me sert d'aiguillon ,  
 Je répons aussi-tôt de trois coups d'éperon ;  
 Et sentant redoubler ma vive impatience ,  
 Pour en être informé j'arrive en diligence.

## LUCILE.

Que cette ardeur si prompte & cet empressement  
 Augmente la douceur de revoir mon Amant !  
 Mon plaisir seroit pur sans un point qui l'altère ;  
 Pour croire votre amour vous manquez votre affaire.

## CLITANDRE.

Mon affaire n'est rien, je la ferai toujours.  
 Mes premiers intérêts sont ceux de nos amours ;  
 Je sacrifierois tout à ma juste tendresse ,  
 Et ma plus grande affaire est de voir ma Maîtresse ;  
 Mais daignez contenter mes desirs inquiets.

Qu'avez-vous à me dire? & quels sont vos secrets?

LUCILE.

Ce matin loin de vous, je l'avouerais, Clitandre,  
 Mon cœur chargé d'ennui cherchoit à se répandre;  
 De cent secrets confus je voulois vous parler;  
 A l'Épine en un mot je n'ai pu le celer.  
 Je vous vois maintenant, j'ai ce que je desire,  
 Je ne sçai que sentir & n'ai plus rien à dire.

CLITANDRE.

Un silence pareil passe tout entretien,  
 Et vous me dites tout en ne me disant rien.  
 Le plaisir m'interdit & semble me confondre;  
 Je sens trop à mon tour pour pouvoir vous répondre.  
 Faut-il que le destin, jaloux de mes plaisirs,  
 Retarde notre hymen, traverse mes desirs!  
 En vain en ma faveur votre bouche prononce;  
 Si j'écris à mon pere il ne fait point réponse;  
 Si je presse le vôtre à faire mon bonheur,  
 Il balance, il hésite, & sa lente froideur  
 Irrite ma tendresse, à tout moment me gêne,  
 Quand son avare humeur redouble encor ma peine.  
 J'ai pour comble d'ennui l'embarras d'un procès;  
 La crainte d'un rival trouble mon espérance;  
 Toujours nouveaux sujets de soins d'impaticn ce.  
 Un valet, & Manceau le coquin le plus lent,  
 Qui s'amuse toujours & d'un pas négligent.....

Un si vain entretien peut-être vous ennuye;  
 Quel détail ! pardonnez si je vous le confie;  
 Mais à l'objet qu'on aime on ne peut rien cacher,  
 Et mon cœur n'a que vous devant qui s'épancher.  
 Tout me trahit d'ailleurs, tout conspire à me nuire;  
 Vous seule me restez & pouvez me suffire.

L U C I L E.

Votre discours m'offense, & pourtant il me plaît;  
 Eh ! qui doit mieux que moi chérir votre intérêt ?  
 De vos moindres chagrins mon ame est pénétrée,  
 Mais votre impatience est un peu trop outrée;  
 Tout flatte ici vos vœux, vous vous plaignez à tort;  
 Un Procès vous amène à Rouen, où d'abord  
 Sans peine vous trouvez le secret de me plaire;  
 Nos parens sont amis, vous logez chez mon pere;  
 Il permet que vos feux s'expliquent hautement,  
 Et le vôtre vous doit écrire incessamment.

C L I T A N D R E.

Le soin d'être au plutôt possesseur de vos charmes,  
 Est trop intéressant pour être sans allarmes.  
 Je crains à tout moment quelqu'obstacle fâcheux,  
 Si le Ciel m'opposoit un rival plus heureux.

L U C I L E.

A propos de rival ; je voulois vous apprendre,  
 On ouvre ; chez Cloris j'ai promis de me rendre.

C L I T A N D R E.

Toujours interrompu !

## LUCILE.

Vous pourrez y venir ;  
 Là nous aurons le tems de nous entretenir.  
 On vient ; n'oubliez pas qu'il faut gagner Dorine.  
 (*Elle sort.*)

## SCÈNE VI.

CLITANDRE, *feul.*

CE discours commencé m'allarme, m'affassine.  
 Que veut-elle me dire, à propos d'un rival ?  
 Ce nom feul dans mon cœur jette un trouble fatal.  
 Courrons nous éclaircir avant qu'on nous arrête.

## SCÈNE VII.

CLITANDRE, L'ÉPINE,  
UN MAITRE-CLERC.L'ÉPINE, *en se gratant la tête.*

Monsieur ?

CLITANDRE, *lui donnant un soufflet.*

Parle, maraut, sans te grater la tête.

L'ÉPINE.

Je ne sçai plus comment vous aborder, Monsieur ;

## L'IMPATIENT,

Au Diable soit le Clerc de votre Procureur.

LE MAITRE-CLERC.

Maître-Clerc, s'il vous plaît.

L'ÉPINE.

Maître ou non, peu m'importe.

CLITANDRE.

C'est mal prendre son tems.

L'ÉPINE.

Oui, regagnez la porte.

Vous nous importunez.

CLITANDRE.

Monsieur, je vais sortir.

LE MAITRE-CLERC.

Maître Plumeau m'envoie, & c'est pour vous servir;  
J'ai même de sa part un papier à vous rendre.

CLITANDRE.

(à part.)

(haut.)

J'aurois donc un rival... Donnez, c'est trop attendre.

LE MAITRE-CLERC.

Je vais vous le livrer & je viens tout exprès.

CLITANDRE.

J'aimerois mieux sortir & perdre mon procès.

LE MAITRE-CLERC.

Avec mesure & poids il faut qu'on examine,  
Voyons & revoyons.

CLITANDRE.

Que le Ciel t'extermine!

LE MAITRE-CLERC, *visitant deux sacs de papiers.*

Précédons lentement, ne nous emportons pas;

Je gage qu'il fera dans l'un de ces deux sacs.

L'ÉPINE, *à Clitandre.*

Le Ciel pour exercer toute votre colere,

Vous offre de pester une juste matiere,

Où plutôt vous punir d'éclatter sans raison,

CLITANDRE.

Faquin!

LE MAITRE-CLERC.

En attendant prenez-moi ce sac.

L'ÉPINE, *à part.*

Bon.

LE MAITRE-CLERC.

Amusez-vous, Monsieur.

CLITANDRE.

Hom! je creve.

L'ÉPINE, *bas au Maître-Clerc.*

Courage!

Monsieur le Maître-Clerc fait bien son personnage.

CLITANDRE.

Ce sang froid.....

LE MAITRE-CLERC.

Je le tiens; ce n'est pas lui, je crois!

CLITANDRE.

Ah! le traître!

L'ÉPINE, *à part.*

Fort bien.

## L'IMPATIENT,

LE MAITRE-CLERC.

On se trompe par fois.

CLITANDRE.

Qu'on dise après cela que j'ai l'ame bouillante ;  
 Quel phlegme si glacé, quelle humeur patiente  
 Ne s'échaufferoit pas contre un tel procédé ?  
 Ah ! déjà trop long-tems je me suis possédé ;  
 Il me vient dans les doigts une pressante envie . . .

LE MAITRE-CLERC.

Où courez-vous, Monsieur ? revenez, je vous prie.  
 Le voici pour le coup ; j'aime vos intérêts.

CLITANDRE, *prenant brusquement le papier des mains  
 du Clerc.*

On est bien malheureux quand on a des procès !  
 (*Jettant les yeux dessus.*)

Que vois-je ? juste Ciel ! trois pages d'écriture.

LE MAITRE-CLERC.

Oh ! rien n'est superflus ; voyez, je vous conjure.

CLITANDRE.

Je n'ai pas le loisir, je le lirai tantôt.

LE MAITRE-CLERC.

Mais . . .

CLITANDRE, *à l'Épine.*

De cet importun délivre-moi, maraut !

LE MAITRE-CLERC.

Lisez, Monsieur, la chose est nécessaire.

CLITANDRE.

Ventrebleu !

L'ÉPINE, *obligeant le Maître-Clerc de sortir.*

Sortez.

LE MAÎTRE-CLERC, *en sortant.*

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

Soit ; il perdra son affaire.

CLITANDRE.

Va voir si mon Tailleur... mais il vient le premier.

(*L'Épiné rentre.*)

## SCÈNE VI.

CLITANDRE, LE TAILLEUR,  
L'ÉPINE.

CLITANDRE.

**V**ous êtes un brave homme, & j'allois envoyer.  
Je suis content de vous dans cette conjoncture ;  
Entrons.

LE TAILLEUR.

Excusez-moi ; je crains que la doublure  
Ne vous convienne pas. Pour être sûr du fait....

CLITANDRE.

Le scrupule est plaisant quand mon habit est fait.  
Vite, car on m'attend.

LE TAILLEUR.

Monfieur, ce qui m'oblige....

CLITANDRE.

Que je m'habille, allons, je suis pressé, vous di-je.

112            L'IMPATIENT,  
                  LE TAILLEUR.

Mais, Monsieur, pardonnez.....

CLITANDRE.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

Je ne pardonne pas

Un bavart qui m'affomme & qui retient mes pas.

LE TAILLEUR.

Vous ne m'entendez point.

CLITANDRE.

C'est trop de verbiage,

Mon habit est tout prêt, en faut-il davantage ?

LE TAILLEUR.

Comment seroit-il prêt, je viens de le lever ;

Vous ne me dontez pas le loisir d'achever.

CLITANDRE.

Mon habit n'est pas prêt ? eh ! que viens-tu donc faire ?

LE TAILLEUR.

Vous montrer la doublure.

CLITANDRE.

A ces mots ma colere.....

LE TAILLEUR.

Un tel emportement me paroît singulier.

Vous arrivez, Monsieur, vous venez d'envoyer,

Et voulez qu'un habit soit fait en moins d'une heure ?

CLITANDRE.

Il s'en est passé trois, depuis qu'en ta demeure....

LE TAILLEUR.

Ah ! Monsieur.

CLITANDRE.

C O M É D I E.

113

CLITANDRE.

Ah ! Monsieur ! Ne t'avoit-on pas dit  
De mettre vingt garçons pour me faire un habit  
En trois heures de tems ?

L É T A I L L E U R.

Mais d'une ame calmée.

CLITANDRE.

Sors, ou. . . .

L É T A I L L E U R, *en s'en allant.*

J'aimerois mieux habiller une armée.

---

S C E N E V I I.

CLITANDRE, L'ÉPINE.

CLITANDRE.

L'Épine !

L'ÉPINE.

Me voici, Monsieur, point de courroux.

On vient de me donner une Lettre pour vous.

CLITANDRE.

Une Lettre pour moi ? J'ai l'ame transportée !

Est-ce mon Pere ?

L'ÉPINE.

On l'a tout-à-l'heure apportée.

CLITANDRE.

Répons droit.

Tome I.

H

## L'IMPATIENT.

L'ÉPINE.

Par votre air vous m'abafourdissez :  
 Je ne ſçais où j'en ſuis, & plus vous me preſſez,  
 Et plus je m'embarraſſe.

CLITANDRE.

Ah ! le ſang me bouillonne !

L'ÉPINE, *lui donnant la Lettre.*

La Lettre mieux que moi vous ſatisfera.

CLITANDRE.

Donne,  
 Donne, Bourreau ! J'ai tort, quand je puis lire & voir,  
 J'interroge un valet !

L'ÉPINE.

Que ſon regard eſt noir !

Rangeons-nous vers la porte.

*(Il ſort.)*

CLITANDRE.

Elle vient de mon Pere,

Je n'en ſcaurois douter, voilà ſon caractère.

*(Il lit.)*

*J'approuve votre choix, mon fils, & vous ne ſçaurez mieux faire que d'épouſer la fille de Monsieur Geron. J'y donne les mains avec plaſiſir, & je ſuis charmé que votre inclination ſe trouve conforme à mes deſſeins. Remerciez bien mon ami de ma part, & témoignez-lui combien je ſuis ſenſible à l'honneur qu'il vous fait de vous accepter pour Gendre.*

L'ÉPINE.

Approchons, il sourit.

CLITANDRE.

Ma joie est à l'excès !

L'ÉPINE.

J'en suis parbleu ravi.

CLITANDRE.

Que j'en baise les traits.

L'ÉPINE.

Que je les baise aussi. Votre ardeur est étrange ;  
Et c'est, Monsieur, sans doute une lettre de change ?

CLITANDRE.

Je vais changer d'habit, & dans ce jour heureux,  
Apprendre mon bonheur à l'objet de mes vœux.  
Il faut encore, il faut que Geron y consente ;  
Geron à sa campagne est allé voir Timante.  
J'y cours. . . . Mais qu'oi ! je manque au rendez-vous  
promis ;

Et je ne verrai point Lucile chez Cloris ! . . . .  
Envoyons à Geron la lettre de mon Père ;  
Écrivons-lui deux mots, puisqu'il est nécessaire.  
Et toi, qui du paquet dois être le porteur,  
Pour avoir plutôt fait ; va brider mon coureur,  
Et songe qu'il faudra revenir dans une heure.

L'ÉPINE.

Il en faut deux, Monsieur, pour aller, ou je meure.

Oui bien à des coquins aussi lambins que toi :  
C'est trop perdre de tems , dépêche , obéis-moi.

L'ÉPINE.

Mais vous pouvez, Monsieur, m'épargner ce voyage;  
Geron doit être ici ce soir : par quelle rage. . . .

CLITANDRE.

La paresse te tient , & je t'entens , fripon.  
Vole sans répliquer , ou gare le bâton.

L'ÉPINE.

Quel maître ! à fatiguer il est infatigable ,  
Et dans sa promptitude il laisseroit le diable.

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

DORINE seule.

**Q**uel plaisir pour mon cœur ! rions seule un moment ;

Monsieur Frison enfin tient notre impatient.

Un Amant tel que lui n'aime pas la toilette ;

Je viens de le quitter , il est sur la sellette ;

Et les mines qu'il fait , se voyant arrêté ,

M'obligent à sortir pour rire en liberté.

Etre assis un instant en un état paisible ,

Est pour Monsieur Clitandre un effort trop pénible :

On vient.



## SCENE II.

DORINE, JASMIN.

DORINE.

**C**'Est toi Jasmin ? A qui donc en veux-tu ?

JASMIN.

J'en voulois à Clitandre , & suis pour lui venu.

DORINE.

N'est-ce pas , entre nous , de la part de Lucile ?

JASMIN.

Tu l'as dit : mais j'ai fait un voyage inutile ;  
 Car notre homme est parti sans m'avoir écouté ;  
 Et n'étant seulement poudré que d'un côté.  
 Il fera sot : Cloris pour emplette est sortie ,  
 Et de suivre ses pas a prié son amie :  
 Puis elle doit ailleurs passer l'après-midi ;  
 Et Lucile de là doit revenir ici ,  
 Pour parler à Clitandre à quatre heures précises ;  
 Je venois lui dire en paroles concises ;  
 Mais il n'a pas voulu. J'ai rempli mon devoir ;  
 Et ce n'est pas ma faute. Adieu.

DORINE.

Jusqu'au revoir.

Clitandre va pester , j'en suis vraiment fort aise.  
 Quelqu'un vient : c'est Geron.

## SCÈNE III.

DORINE, GERON.

GERON.

**D**onne vite une chaise.

DORINE.

Soyez le bien venu, Monsieur.

GERON.

Etant absent,

Personne ne m'a-t-il apporté de l'argent?

DORINE.

Non, Monsieur.

GERON.

On a tort. Dis-moi, que fait Lucile?

DORINE.

Pour rendre une visite elle est allée en ville.

GERON.

A me donner un Gendre elle doit s'apprêter ;

Je reviens tout exprès, &amp; veux te consulter.

Pour fille de bon sens je t'ai toujours connue.

DORINE.

J'ai quelque peu d'acquit, je suis franche, ingénue,

GERON.

Je demande sur-tout de la discrétion.

H iv

DORINE.

C'est ma vertu, Monsieur.

www.libtool.org.cn GERON.

Et de l'attention,

L'affaire est sérieuse : il s'agit de Clitandre ;  
 Tu sçais que j'ai promis de le prendre pour Gendre.  
 J'étois avec son Pere autrefois fort uni,  
 Et voudrois préférer le fils de mon ami ;  
 Mais par d'autres partis ma fille est demandée.

DORINE.

Au plus riche elle doit, Monsieur, être accordée,  
 Du moins c'est mon avis, l'utile vaut le mieux.

GERON.

Voyons, examinons, il s'en présente deux.  
 Le premier, . . je ne sçais, . . c'est un certain Valere.  
 Je l'ai vu chez Timante, & connois peu son pere :  
 Ils n'ont pas l'air commode.

DORINE.

Ils sont gueux en effet,  
 Et Valere est un fat, un petit freluquet.  
 Qui prend des airs si faux, au sortir des Écoles,  
 Que le moins clair-voyant en hausse les épaules,  
 Qui tient certain langage, & qui parle d'un ton  
 A révolter l'oreille, à choquer la raison :  
 Qui, vuide de mérite & plein d'impertinence,  
 S'érige insolemment en homme d'importance,  
 Qui, pilier de Caffé, misérable joueur,

Sous de minces habits veut trancher du Seigneur :  
 Petit Maître manqué, ridicule pagode,  
 D'un sot original, n'en déplaît à la mode ;  
 Qui, pour l'affliction de mille honnêtes gens,  
 S'affiche bel esprit en dépit du bon sens :  
 Et qui n'a pour tout bien qu'un grand fond d'impu-  
 dence,  
 De sotte vanité, de frivole espérance.

GERON.

Parbleu ! mon jugement répond à ce portrait.  
 Sur l'étiquet hier, je l'ai refusé net ;  
 Et n'ai point balancé, contre mon ordinaire.

DORINE.

Vous préserve le ciel de vous voir son beau-père !  
 D'ailleurs, le mariage est un nœud sérieux,  
 qui veut un homme fait, j'ose dire, un peu vieux.

GERON.

Viens, pour un si bon mot il faut que je t'embrasse.

DORINE.

Vous me faites honneur.

GERON.

Et moi, je te rends grâce.  
 Écoute, je te veux consulter jusqu'au bout.  
 Je crois que le dernier sera fort de ton goût.  
 On le nomme Damis, fort riche, de mon âge ;  
 Il est vrai cependant qu'il n'en est pas plus sage.

D O R I N E.

Damis ! congédiez les autres au plutôt :  
Voilà ~~Mon~~ Monsieur, voilà le Gendre qu'il vous faut.  
Je lui donne ma voix.

G E R O N.

Il auroit mon suffrage ,  
Mais enfin , j'ai promis , ma parole m'engage ;  
Et je crains son dédit.

D O R I N E.

Ne craignez nullement ,  
Sa prétendue est morte ; & d'instan en instan ,  
Un courrier doit venir.

C E R O N.

Je peserai la chose ;  
Et tu m'as fait plaisir. Motus , je fors pour cause.

D O R I N E.

Du côté de Damis il panche sûrement :  
Mais on tape du pied , on ouvre brusquement ;  
C'est Clitandre , oui , lui-même.



## SCÈNE IV.

CLITANDRE, DORINE.

CLITANDRE.

AH! Dorine, j'enrage,  
 Les obstacles par tout m'attendent au passage.  
 Un embarras maudit, qu'exprès dans mon chemin,  
 A conduit pour me nuire un démon trop malin,  
 M'a près d'un gros quart d'heure arrêté dans la rue.  
 Impuissant à percer une telle cohue,  
 Et brûlant de me rendre où m'entraînoit l'Amour,  
 Je me suis vu contraint de faire un grand détour;  
 Et malgré le tourment que mon ame se donne,  
 Arrivé chez Cloris je ne trouve personne.  
 Ah! par ce dernier coup je viens d'être accablé.

DORINE.

Jasmin.....

CLITANDRE.

En revenant, il m'a vu, m'a parlé;  
 J'ai couru vainement, & ma peine est perdue;  
 Il faut encore attendre, & cet ordre me tue!

DORINE.

Si vous vouliez, Monsieur, vous asseoir un moment?

CLITANDRE.

M'asseoir!

## L'IMPATIENT,

DORINE, *lui présentant un siège.*

Vous seriez-là bien plus commodément.

CLITANDRE, *repoussant le siège.*

Je me sens trop ému pour rester si tranquille.

DORINE.

Lisez cet Opéra pour calmer votre bile.

CLITANDRE, *jettant le Livre, puis courant à la porte  
& retournant sur ses pas.*

Elle ne revient pas. Veut-elle m'éprouver?

Si je sçavois encore où la pouvoir trouver.

Depuis que j'ai reçu l'agrément de mon pere,

Je brûle de la voir, ce soin me désespere.

DORINE.

Un rien, Monsieur, un rien met votre ame en cour-  
roux ;

Le salpêtre allumé n'est pas plus prompt que vous.

CLITANDRE.

Quelle comparaison ! quelle injustice extrême !

Moi, du salpêtre, moi, la patience même ;

Moi, qui depuis une heure attends sans murmurer,

DORINE.

Vous pestez maintenant & vous venez d'entrer.

CLITANDRE.

Sçais-tu si mon coquin est de retour, Dorine ?

DORINE.

Non, Monsieur.

CLITANDRE.

Que de coups vont pleuvoir sur l'Épine !

DORINE.

Il est parti trop tard pour être revenu ;  
 D'ailleurs consolez-vous, Geron l'a prévenu ;  
 Et.....

CLITANDRE.

Je cours lui parler en attendant Lucile.

DORINE.

Il est parti ; c'est prendre une peine inutile.

CLITANDRE.

A m'impatienter tout conspire aujourd'hui ;  
 Je tremble qu'un rival n'agisse auprès de lui ;  
 Et ma frayeur est juste autant qu'elle est cruelle.  
 Tiens , je n'ai d'aucun don récompensé ton zèle ,  
 Que ce présent t'excite à t'employer pour nous.

DORINE.

Je le prends pour avoir quelque chose de vous ;  
 Et vous pouvez compter sur ma reconnoissance.

CLITANDRE.

Tu peux me le prouver par une confiance ;  
 N'ai-je pas un rival ? parle sans rien farder.

DORINE.

C'est un point qui n'est pas facile à décider.  
 Avant que de répondre à votre ardeur extrême ;  
 Permettez qu'un moment je me parle à moi-même.

( à part. )

Comparons ce Bijou.

( Elle compare ce Bijou avec celui de Damis. )

# L'IMPATIENT,

CLITANDRE.

Te moques-tu de moi ?

Quelqu'un monte, c'est elle.

*(Il court une seconde fois à la porte.)*

DORINE, *à part.*

Il est plus gros, ma foi,

Et son poids vers Clitandre empoînte la balance.

CLITANDRE, *revenant plus agité.*

Ah ! personne ne vient, & j'ai trop de constance.

DORINE, *à part.*

Servons le Maître enfin pour avoir le Valet.

CLITANDRE.

O Lucile, Lucile !... *(à Dorine.)* Auras-tu bien-tôt fait ?

DORINE.

Votre façon galante enfin me détermine.

*(D'un ton tragique.)*

L'Oracle va parler par la voix de Dorine.

CLITANDRE.

Cesse de plaisanter.

DORINE.

Tremblez pour votre amour ;

Un dangereux rival se déclare en ce jour.

CLITANDRE.

Et qui ?

DORINE.

Damis.

CLITANDRE.

Crois-tu qu'on lui soit favorable ?

DORINE.

Damis est riche, ergo, Damis est redoutable.

CLITANDRE.

Ah ! nous verrons beau jeu si la chose est ainsi ;

A quatre heures pourtant l'on devoit être ici :

Il en est cinq, je gage.

( Il tire sa montre. )

DORINE.

Il est, que je regarde,

Trois heures & trois quarts.

CLITANDRE.

Oh ! ma montre retarde.

DORINE.

Au gré de votre ardeur.

CLITANDRE.

De demi heure au moins.

DORINE.

Elle avance plutôt, je m'en fie à vos soins.

CLITANDRE.

Je ne puis plus rester dans ces tranfes cruelles.

Adieu, je fors & vais en sçavoir des nouvelles.



## SCÈNE V.

www.libtool.com.cn

DORINE, *seule.*

**Q**Uand elle doit venir il sort précisément ;  
 Et retarde ses vœux par trop d'empressement.  
 N'importe, tout m'invite à servir sa tendresse ;  
 L'intérêt, la raison, l'Épine, ma Maîtresse.  
 A Geron par malheur j'ai parlé contre lui ;  
 Je prétends réparer cette faute aujourd'hui,  
 Et veux agir si bien . . . . Mais j'aperçois Lucile :

## SCÈNE VI.

LUCILE, DORINE.

DORINE.

**V**ous revenez, Madame, un peu tard de la Ville.  
 LUCILE.

Comment donc ?

DORINE.

Votre Amant s'est impatienté,  
 Et fort tout maintenant.

LUCILE.

Dis-tu la vérité ?

DORINE.

Il n'est rien de plus vrai.

LUCILE.

LUCILE.

Mais tantôt vers Clitandre  
 J'ai dépêché Jafmin pour lui dire d'attendre.

DORINE.

Oui, mais d'impatience un accès violent  
 L'a pris & l'a contraint de sortir sur le champ.

LUCILE.

Il m'en voudra du mal ; ah ! que j'en suis fâchée !  
 De revenir pourtant je me suis dépêchée.

DORINE.

On ouvre, le voici..... J'ai tort, c'est son rival.

LUCILE.

Ah ! je joue aujourd'hui d'un malheur fans égal.  
 Viens, rentrons.

## SCÈNE VII.

DAMIS, LUCILE, DORINE.

DAMIS.

**A**Rrêtez, ne prenez point la fuite ;  
 Madame, c'est à vous à qui je rends visite.  
 Je serai bien-tôt libre, il n'est rien de plus sûr,  
 Et vous voyez en moi votre mari futur.  
 J'ai déjà, peu s'en faut, la voix de votre pere,  
 Et ne suis pas si vieux que je ne puisse plaire.

Tome I.

I

## L'IMPATIENT,

LUCILE.

Excusez-moi, Monsieur ; malgré tous vos appas ,  
Je vous parle un peu franc , vous ne me plaisez pas.

D A M I S.

Si l'aveu n'est pas doux , il est du moins sincère.  
Dorine , ton secours m'est ici nécessaire ;  
Seconde mes vœux , parle & pathétiquement.

D O R I N E , *touffant.*

Un mal de gorge affreux me tient en ce moment.

D A M I S.

Fais un effort sur toi , Dorine.

D O R I N E , *à Lucile.*

Quoi , Madame ,

Pouvez-vous vous montrer si contraire à sa flamme ?  
Monsieur , joint la badine à son ajustement ,  
Et des mouches encor pour surcroît d'agrément.

D A M I S.

Pour finir en deux mots mon éloge modeste ,  
J'ai trois cent mille écus sans compter tout le reste ,  
En bel or & de poids. A ces puissans appas ,  
Quelle belle aujourd'hui ne me tendroit les bras ?  
Je tiens encor du Ciel certaine bonté d'ame ,  
Qui me rendra toujours l'esclave de ma femme :  
Je n'eus jamais le cœur d'être Maître chez moi ,  
Constance étoit fort laide & m'imposoit la loi.  
Que fera-te de vous , ma belle Souveraine ?  
L'autre étoit mon Tyran , & vous serez ma Reine ;

Vous me verrez toujours soumis à vos beaux yeux,  
Et j'aurai pour devise : A l'Epoux gracieux.

www.DORINE.cn

Vous ne vous rendez pas à ce tendre langage ?

LUCILE.

J'aimerois fort Monsieur, s'il étoit de mon âge.

DAMIS.

Je suis encor de mise & n'ai pas fait mon tems ;  
Je suis plus vert, morbleu, qu'un homme de vingt ans.

La jeunesse à présent vieillit avant le terme ;

Elle ne jouit pas d'une santé si ferme ;

Vos Galans ne sont pas bâtis pour être Epoux.

LUCILE.

C'en est trop.

DORINE.

Les plus vieux, ma foi, sont les plus fous.

Quelqu'un vient, c'est Clitandre ; il est tout hors  
d'haleine.

## SCÈNE VIII.

CLITANDRE, DAMIS, LUCILE,  
DORINE.

CLITANDRE.

Je ne la trouve pas, & ma recherche est vaine.

LUCILE, *à part.*

Le cœur me bat.

## L'IMPATIENT,

D A M I S.

Quel trouble agite ses esprits ?

CLITANDRE, *apercevant Lucile.*

La voilà de retour, &amp; qui parle à Damis.

*(à Damis.)*

Depuis quel tems, Monsieur, est-il sorti des Pages ?

*(à Lucile.)*

Vous a-t-il assuré de ses tendres hommages ?

D A M I S.

Je ne vous croyois pas, Monsieur, si près de nous ;

Vous venez à propos, &amp; nous parlions de vous :

Je faisois maintenant votre éloge à Madame,

Et vous assure ici du meilleur de mon ame.....

CLITANDRE.

Je suis pressé, Monsieur, laissons les complimens ;

Instruisez-moi d'un point &amp; sans perdre de tems.

D A M I S.

A quel homme ai-je à faire ?

CLITANDRE

Un bruit court par la Ville

Que vous osez prétendre à la main de Lucile.

Dites, seroit-il vrai ? vous paroissez surpris.

Allons, expliquez-vous, vite, Monsieur Damis.

D A M I S.

Mais, Monsieur.....

CLITANDRE.

Répondez, la chose m'intéresse.

D A M I S.

Je ne sçaurois parler si-tôt que l'on me presse.

CLITANDRE.

Parbleu vous parlerez.

DAMIS.

Eh bien! je vous dirai.....

J'ai perdu la parole, &amp; je vous l'écrirai.

*( Il sort. )*

## SCENE IX.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE.

CLITANDRE.

**I**L fait bien de sortir, car ma bile est émue.

LUCILE.

Il a saisi l'instant où je suis revenue.

CLITANDRE.

Il faut en accuser votre seule tiédeur :

Si votre flamme étoit égale à mon ardeur,

Vous eussiez évité l'importune visite

De l'indigne rival dont je crains la poursuite;

Et m'épargnant l'horreur d'attendre si long-tems,

Vous n'eussiez point perdu de précieux momens.

LUCILE.

Mais ce n'est pas ma faute.

CLITANDRE.

Oh! point de vaine excuse,

Madame, ce n'est pas ainsi que l'on m'abuse.

LUCILE.

Mais vous ne sçavez point.....

L'IMPATIENT,

CLITANDRE.

Eh ! je le sçai trop bien.

www.libtool.com LU C I L E.

Comment le sçauriez-vous quand vous n'écoutez rien ?

CLITANDRE.

Je n'écoute que trop ! quoi l'on me fait attendre ;  
 Au logis au plutôt on promet de se rendre ,  
 Et l'on revient si tard. Cruelle , à mon amour ,  
 Parlez , pouviez-vous faire un plus sensible tour ?  
 Ce discours , je le vois , ne fait que vous confondre.

L U C I L E.

Vous ne me donnez pas le tems de vous répondre ;  
 Au premier mot qu'on dit d'abord vous prenez feu ,  
 Et vous êtes si prompt.

CLITANDRE.

Et vous l'êtes si peu ,

Que ma vive tendresse en est inquiétée ;  
 Oui , de votre lenteur mon ame est irritée.  
 Quand mon cœur amoureux rappelé par l'espoir ,  
 Vient se rassasier du plaisir de vous voir ;  
 Quand de vous posséder je fais ma seule affaire ,  
 Quand je reçois enfin l'agrément de mon pere ,  
 Vous vous plaisez , ingratta , à me faire souffrir ;  
 Trop prompte à me quitter , trop lente à revenir.

L U C I L E.

Cloris m'a retenue , &amp; malgré moi.....

CLITANDRE.

Madame ,

Il falloit tout quitter pour répondre à ma flamme,  
 Peut-être vous panchez du côté de Damis ;  
 Cette froideur glaçante où je lis le mépris,  
 Ce silence outrageant en sont des preuves sûres . . .  
 Ah ! Madame , plutôt dites-moi des injures,

L U C I L E.

Vous en mériteriez , mais j'ignore cet art  
 Que vous sçavez si bien,

C L I T A N D R E.

C'est que je suis sans fard,

L U C I L E.

Sçavez-vous à mon tour que je m'impatiente,  
 Et que votre colere est très-impertinente,  
 Puisqu'il faut vous parler, Monsieur, sans vous flatter,

C L I T A N D R E.

Sur un cœur si léger j'avois tort de compter,

L U C I L E.

Vous me piquez au vif, . . . .

C L I T A N D R E.

Le dépit me transporte ;

Je ne suis plus mon maître , il vaut mieux que je sorte.

(*Il sort.*)



---

 SCENE X.

LUCILE, DORINE.

LUCILE.

**D**Orine, qu'en dis-tu? quelle vivacité!

DORINE.

Vous ne l'aimeriez pas s'il n'étoit emporté.

LUCILE.

C'est bien le tems de rire.

DORINE.

Excusez-moi, Madame.

LUCILE.

Ce brusque procédé me perce jusqu'à l'ame;  
 Si j'avois tort encor, je m'en consolerois,  
 Mais mon amour soigneux envoie un homme exprès  
 Pour retenir ses pas, pour lui dire d'attendre,  
 Qu'à quatre heures chez moi j'aurois soin de me  
 rendre.

J'arrive avant le tems, il se trouve forti,  
 Est-ce ma faute à moi quand il est averti?  
 Devoit-il me punir de son impatience?  
 Passer en me voyant à cette violence?  
 Ne vouloir pas m'entendre & partir brusquement?  
 Je sens à ma bonté succéder ma colere,  
 Et je me veux du mal de ce qu'il m'a sçu plaire.

DORINE.

Vous pleurez.

LUCILE.

De dépit.

DORINE.

Dans une autre saison

Je vous dirois fort bien , Madame , tenez bon ;  
Mais les momens sont chers , nous avons à détruire....

LUCILE.

Tu ne tiens ce discours que pour me contredire.

DORINE.

Revenez sur mon compte , & sçachez qu'aujourd'hui  
Clitandre m'a changée , & que je suis pour lui.  
Vous devez pardonner une ardeur de jeunesse ,  
Que redouble pour vous son extrême tendresse.  
De l'amour de Damis je l'ai d'ailleurs instruit ;  
Il craint avec raison de se voir éconduit.

LUCILE.

Tu rassure mon cœur avec un tel langage ;  
Oui , je m'en doutois bien , Damis lui fait ombrage.  
Il a dû se fâcher en le trouvant ici ,  
Et je te sçais bon gré de l'excuser ainsi.

*(d'un air embarrassé.)*

Si ton art l'obligeoit. ....

DORINE.

A quoi ? Peut-on l'apprendre ?

LUCILE.

A revenir vers moi , je consens de l'entendre ,  
Dorine.

D O R I N E.

Amour, amour, que ton pouvoir est grand !  
 Tu tournes à ton gré les cœurs en un instant.  
 Reposez-vous sur moi ; je le rendrai traitable ;  
 Un autre point m'occupe, & plus considérable,  
 Damis libre ce soir, peut l'emporter demain ;  
 J'ai besoin d'un second pour rompre son dessein.

L U C I L E.

Mais Clitandre a reçu l'agrément de son pere.

D O R I N E.

Cela ne suffit pas.

L U C I L E.

En toi seule j'espere.

D O R I N E.

Je voudrois que l'Épine arrivât maintenant ,  
 Il n'a de son pays rien perdu que l'accent ;  
 Bref, il a de l'esprit presqu'autant que moi-même.

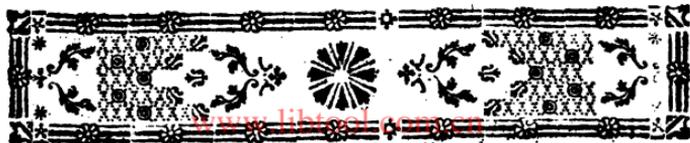
L U C I L E.

Fais ce que tu pourras en ce péril extrême ;  
 Et cours. . . . .

D O R I N E.

Je vous entends : bien-tot à vos genoux  
 Vous allez voir Clitandre expier son courroux.

*Fin du troisieme Acte.*



## ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

L'ÉPINE, DORINE.

L'ÉPINE.

**L**E crime est capital, j'ai tardé près d'une heure :  
Je te quitte, de peur qu'il ne vienne.

DORINE.

Demeure.

Après de ma Maîtresse il est présentement,  
Et goûte le plaisir du raccommodement ;  
D'ailleurs, il a besoin de notre ministère.  
On est bien-tôt absous quand on est nécessaire.  
Clitandre a sur les bras un rival très-puissant :  
Mais dis-moi le sujet de ton retardement :  
Geron est de retour, l'as-tu vu ?

L'ÉPINE.

Non. Sans doute

Le bon homme en venant a pris une autre route :  
Et moi, ne l'ayant pas trouvé chez son ami,  
Je reviens & rencontre un courrier avec qui

Fort long-tems autrefois j'ai couru la campagne,  
 Et qui s'est illustré sous le nom de Champagne.  
 Il me crie : Alte-là ! du plus loin qu'il me voit.  
 Je l'aborde, il m'embrasse & me conduit tout droit  
 Au premier cabaret ; & pour finir l'histoire ,  
 A l'heureuse rencontre il m'oblige de boire.

D O R I N E.

Quel est ce beau Courier ?

L'É P I N E.

Oh ! c'est un Cadedis ,  
 Qui prend la qualité d'Envoyé vers Damis.

D O R I N E.

Un Courier qu'on envoie à Damis ?

L'É P I N E.

Je le pense ,  
 Et vois que ce Courier est de sa connoissance.

D O R I N E.

Non ; mais sçais-tu , dis-moi , pour quel sujet il vient ?

L'É P I N E.

Pour apprendre à Damis , autant qu'il m'en souvient ,  
 Que Constance n'est plus.

D O R I N E.

Sa femme prétendue ?

Ah ! juste Ciel !

L'É P I N E.

D'où vient que tu parois émue ?

D O R I N E.

Ce n'est pas sans raison. Par un destin fatal ,

Du Maître que tu fers Damis est le rival ,  
 Et c'est-là le secret que j'avois à t'apprendre.  
 Geron , Geron enfin , pour le faire son Gendre ,  
 Attend par cette mort de le voir dégage :  
 Serviteur à Clitandre , il aura son congé.

L'ÉPINE.

Pour le coup , ma surprise est égale à la tienne :  
 Mais , ferme ! combattons la fortune inhumaine.  
 Je viens au cabaret de laisser le Gascon ;  
 Il y doit être encore , il est bon compagnon.  
 Je suis persuasif ; je vais trouver mon homme ;  
 Le sonder & sçavoir , moyennant une somme. . . .

DORINE.

Écoute ; auparavant grave dans ton esprit. . . .

L'ÉPINE.

Un homme tel que moi rougiroit d'être instruit :  
 J'ai formé le projet , je sçaurai l'entreprendre ,  
 Et mériter ma grace en couronnant Clitandre.

DORINE.

Agis donc sans tarder , le tems est précieux ,  
 Et ton Maître , à la fin , peut se rendre en ces lieux ;  
 Il est prompt.

L'ÉPINE.

Je le sçais ; sa phrase favorite ,  
 Est de dire à ses gens : Va , cours & reviens vite ;  
 Et qui le sert enfin , valet infortuné ,  
 Dès ce monde , à bon droit , peut se dire damné.

Va, rejoins le Courier, il partiroit peut-être.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn) L'ÉPINE.

J'y vole. Toi, remets ce paquet à mon Maître,  
Et jusqu'à mon retour commande à ton caquet.

## S C E N E I I.

DORINE *seule.*

**A**. Clitandre, sur-tout, taisons un tel secret.  
Il pourroit tout gâter dans l'ardeur qui le presse,  
J'entends du bruit; il vient suivi de ma Maîtresse.

## S C E N E I I I.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE.

LUCILE, à *Clitandre.*

**S**ongez une autre fois à réprimer vos sens;  
Et craignez d'écouter vos premiers mouvemens.  
Mais avez-vous la Lettre ?

CLITANDRE.

Ah! ce gueux de l'Épine!

DORINE.

Sans courrotz. Je la tiens.

## CLITANDRE.

Donne vite , Dorine.

( Il déchire le paquet , & tire la Lettre de son Pere. )

Voici , voici de quoi confondre les jaloux.

Un mot de votre pere , & je suis votre Époux.

Le mien consent à tout. Vous gardez le filenéé ?

Et m'écoutez , Madame , avec indifférence !

LUCILE.

Hélas ! je crains Damis : s'il rompt notre dessein.

CLITANDRE.

S'il avoit cette audace , il mourroit de ma main.

DORINE.

Employons l'artifice , & non la violence ;

L'Épiné est de retour , & j'ai son assistance.

CLITANDRE.

L'infâme !

DORINE.

Calmez-vous , il arrive aussi-tôt :

Et nous allons agir , mais agir comme il faut.

Quelqu'un vient.

CLITANDRE.

Quel objet ! mon Maître-Clerc encore !

Reverrai-je toujours un fâcheux que j'abhorre ?



## SCENE IV.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE,  
LE MAITRE-CLERC.

LE MAITRE-CLERC.

**J**E reviens malgré moi , pardon , si je déplaïs :  
Mais vous avez , Monsieur perdu votre procès ,  
Pour n'avoir pas tantôt voulu me croire & lire.  
De peur d'être importun , adieu , je me retire.

## SCENE V.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE.

LUCILE.

**Q**U'entends-je?

CLITANDRE.

Contre moi tout se déchaîne enfin ;

Ce vieux Clerc est venu m'apporter ce matin  
Un papier contenant trois pages & demie ,  
Dans le même moment que vous êtes sortie.  
Il m'a tant excédé , qu'effrayé de l'écrit ,  
Et pressé de me rendre au rendez-vous prescrit ,  
Je n'ai pu sur le champ en faire la lecture ;  
C'est ainsi que je perds une affaire très-sûre.

DORINE.

D O R I N E.

Ma foi ce nouveau trait orne bien le tableau ;  
Et voilà , je l'avoue , un grand coup de pinceau !

L U C I L E.

Je suis de ce malheur , moi , la cause innocente.

C L I T A N D R E.

Ah ! pour en murmurer la cause est trop charmante.

D O R I N E.

Puisque la chose est faite , il faut vous consoler ;  
Et vous pourrez , peut-être , Monsieur en rappeler.

C L I T A N D R E.

Le procès que je perds , n'est pas ce qui m'effraie ,

*(Se tournant vers Lucile.)*

Et j'aurai tout gagné , pourvû que je vous aye.

D O R I N E.

Je sçais bien que pour vous cet objet n'est pas grand ;  
Mais Geron est avare ; un pareil accident  
Pourroit le rendre encor à vos vœux plus contraire.  
Il faut soigneusement lui cacher cette affaire.

Contre votre rival , sans attendre plus tard ,  
Je vais tout mettre en œuvre , & signaler mon art.  
Vous , quand Geron viendra , tâchez de vous remettre ;  
Possédez-vous , sur-tout , & montrez-lui la lettre.  
Sur un simple discours n'osant croire Damis ,  
Il pourra vous tenir ce qu'il vous a promis.

L U C I L E.

Ta bonne volonté me surprend & m'enchanté.

## L'IMPATIENT;

CLITANDRE.

Sers vite nos amours, &amp; tu seras contente.

Je brûle de sçavoir le succès, hâte-toi.

DORINE, *en s'en allant.*

Vous l'apprendrez bien-tôt. . . Vous m'appellez, je crois?

CLITANDRE.

Tu n'es pas de retour?

*( Dorine sort. )*

## SCENE VI.

CLITANDRE, LUCILE.

CLITANDRE.

CE regard me rassure,  
 Me dit qu'on me pardonne.

LUCILE.

Il dit vrai, je vous jure.  
 Adieu, mon pere vient. Parlez-lui promptement.



## S C E N E V I I.

GERON, CLITANDRE.  
CLITANDRE.

**J'**Attends, pour être heureux, votre consentement ;  
Cette Lettre contient l'agrément de mon pere :  
En m'acceptant pour gendre, ainsi que je l'espere....  
Quoi ! vous montréz, Monsieur, un visage interdit ?

GERON.

Ce n'est rien. Pourroit-on sçavoir ce qu'il écrit ?

( Il lit. )

*J'approuve votre choix, mon fils, & vous ne sçau-  
riez mieux faire que d'épouser la fille de Monsieur Ge-  
ron. J'y donne les mains avec plaisir, & je suis char-  
mé que votre inclination se trouve conforme à mes des-  
seins. Remerciez bien mon ami de ma part, & témoi-  
gnez-lui combien je suis sensible à l'honneur qu'il vous  
fait de vous accepter pour Gendre.*

( Il tourné le feuillet. )

*Cependant ne précipitez rien. Comme je dois partir in-  
cessamment pour avoir moi-même l'œil à mon procès, je  
serai bien aise de me trouver à la nôce, & de signer le  
contrat.*

CLITANDRE.

L'ai-je bien entendu ? Juste Dieu !

GERON.

*Après tout, j'en laisse Geron le maître.*

K ij.

L'IMPATIENT;  
CLITANDRE, à part.

Que je voye.

GERON, continue.

*Et vous ferez tout ce qu'il jugera à propos.*

CLITANDRE.

Je n'avois pas tout lu tantôt, plein de ma joie.

GERON.

*Soyez sage, mon fils, & sur-tout modéré.*

ARGANTE.

Monsieur Argante écrit dans la droite raison.

(à part.)

Fort bien, je puis remettre.

CLITANDRE, à part.

Ah ! le maudit barbon !

GERON.

Il est juste, Monsieur, d'attendre votre pere.

CLITANDRE.

Il vous laisse le maître, il n'est pas nécessaire.

Et sans lui vous pouvez. . . . .

GERON.

Oh ! ce procédé. . . .

CLITANDRE.

Bon !

Vous vous moquez, Monsieur, mon pere est sans façon.

GERON.

J'excuse ce transport, la jeunesse est bouillante. . . .

CLITANDRE, à part.

Et par trop de lenteur la vieilleffe affommante.

(à Geron.) [www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

Monsieur.

GERON.

Modérez-vous, il doit venir dans peu.

CLITANDRE.

C'est me faire, Monsieur, mourir à petit feu.  
 Si vous avez dessein de m'accepter pour gendre,  
 Eh! de grace, pourquoi me faire encore attendre?  
 Pourquoi ne pas enfin, sans délai ni détour,  
 Terminer dès ce soir; plutôt qu'un autre jour?

GERON.

Qu'est-ce donc que ceci? la chose est singuliere;  
 Et vous pressez les gens d'une étrange maniere.

CLITANDRE.

Mais il dépend de vous de conclure aujourd'hui.  
 Dites un mot, Monsieur.

GERON.

Ouais!

CLITANDRE.

Prononcez un oui.

GERON, voulant sortir.

Il m'excede, à la fin, par son impatience.

CLITANDRE, l'arrêtant.

Sortir sans s'expliquer! que faut-il que je pense?

GERON, en s'en allant.

Oh! vous en penserez tout ce qu'il vous plaira.

K iij

CLITANDRE, *à part.*

Morbleu ! ce trait me pique.

[www.libtool.com](http://www.libtool.com) GERON.

Euh ! qu'ai-je entendu là ?

Il murmure , je crois ?

CLITANDRE, *sans voir Geron.*

Que le diable l'emporte.

GERON, *à part.*

Que le diable m'emporte ! Un discours de la sorte

Mérite attention. Ce petit mot d'avis

Va me déterminer en faveur de Damis.

## SCENE VIII.

CLITANDRE, *seul.*

AH ! je lis dans son cœur, Pour trahir ma tendresse,  
 Il temporise exprès , & retarde sans cesse.  
 Pour me désespérer , Dorine est trop long-tems ,  
 Dorine ne sent pas tout le prix des instans.  
 Aux obstacles cruels je fus toujours en butte ,  
 Et mon bonheur dépend d'une seule minute !  
 Je vois tout contre moi , les personnes , le tems ;  
 Et c'est ici sur - tout le lieu des incidens.  
 Tout marche à pas tardifs en cette affreuse ville !  
 Sans vous , qui m'arrêtez , adorable Lucile ,  
 Je fuirois un pays , séjour de la lenteur ,

Où le monde respire un air de pésanteur.  
 Dorine à la maison tarde trop à se rendre.  
 Sa longueur est étrange , & je suis las d'attendre.  
 Hom ! l'exécrable porte !

## SCENE IX.

CLITANDRE , LUCILE.

LUCILE.

**A**Rrêtez , doucement.

CLITANDRE.

Madame , pardonnez à mon empressement.

LUCILE.

Ah ; vous aurez poussé trop vivement mon pere ;  
 Car je l'ai vu sortir enflammé de colere.

CLITANDRE.

N'accusez que lui seul dans cette occasion ,  
 Et louez bien plutôt ma modération.  
 Le mien l'ayant laissé le maître par sa lettre ,  
 Il ne veut point conclure , & s'obstine à remettre.  
 J'insiste doucement , croyant qu'il se rendra ;  
 Mais il entre en courroux , puis il me plante là.  
 Vit-on jamais , vit-on vivacité plus grande ?  
 Qui de nous est plus prompt ? Hem ! je vous le de-  
 mande ?

Ai-je tort à présent ?

K iv

## L'IMPATIENT,

LUCILE.

En pouvez-vous douter ?

Presser à contre-tems, n'est-ce pas irriter ?

D'ailleurs, je vous connois ; dans votre promptitude

Vous aurez pu lâcher quelque mot un peu rude.

CLITANDRE.

Moi ! non. C'est Damis seul qui contre moi l'aigrit,

Et nous sommes perdus, si Dorine n'agit.

Je sors, pour la chercher, pardon, si je vous quitte.

LUCILE.

De tout ce que je vois j'appréhende la suite.

## SCENE X.

LUCILE, DORINE.

LUCILE.

C'Est toi ? Clitandre sort par un autre côté,  
Il te cherche,

DORINE.

Je l'ai tout exprès évité.

J'attends pour lui parler le retour de l'Épine.

LUCILE.

Tu ne sçais pas encore tous nos malheurs, Dorine ;  
Et mon pere. . . . .

DORINE.

Je sçais, &amp; je l'ai rencontré ;

Son feu se calmera, rien n'est désespéré ;  
 Il faut par conséquent l'éloigner au plus vite ;  
 J'y travaille , & l'Épine est sorti pour cela :  
 Vous sçavez le succès si-tôt qu'il reviendra.

LUCILE.

Je rentre. Puisses-tu détourner cet orage.

SCÈNE XI.

DORINE, *seule.*

**C**Litandre dans ce jour nous taille de l'ouvrage ;  
 Poussant trop à la roue il peut tout renverser,  
 Et recule la chose en voulant l'avancer.  
 Je crains la brusque ardeur d'un esprit de là forte,  
 Et par un de ses coups que mon dessein n'avorte.  
 L'Épine cependant s'amuse au cabaret ;  
 Mais je le vois.



## SCENE XII.

www.libtool.com.cn

L'ÉPINE, DORINE.

DORINE.

**T**Es pas ont-ils eu quelque effet ?

L'ÉPINE.

J'ai forcé les destins qui nous étoient contraires ;  
Morbleu ! c'est en buvant que se font les affaires ;  
Trouvant notre courrier au cabaret voisin. ....

DORINE.

Eh bien ?

L'ÉPINE.

J'ai bu d'abord quatre grands coups de vin ;  
Puis le vin m'inspirant toute son éloquence,  
Je lui dis que je viens pour chose d'importance ;  
Que s'il veut à Damis taire la vérité,  
L'assurer que Constance est en bonne fanté,  
Que grace à l'émétique, aidé de la saignée,  
Elle vient d'échapper à la fièvre obstinée,  
On va payer sa peine à beaux écus comptans.

DORINE.

Il a des coups d'esprit qui surprennent les gens !

L'ÉPINE.

Ne penfes pas railler, car sans autre sermone  
Le sensible courrier me fait cette réponse.

Je suis accommodant , j'atme à faire plaisir ;  
 Si la somme est honnête on peut y consentir .  
 L'engageant à m'attendre , aussi-tôt je le quitte ,  
 Et promets qu'il aura son argent au plus vite .  
 Je viens d'en informer ta Maîtresse en entrant ;  
 A Clitandre il nous faut l'apprendre maintenant ,  
 Et toucher au plutôt la somme nécessaire  
 Pour faire en sa faveur parler notre émissaire .  
 Dorine , en ce moment je crains de l'aborder ,  
 Et je te charge , toi , de la lui demander .

D O R I N E .

Va , je sçais avec lui comment il faut s'y prendre ;  
 Retourne au rendez-vous , j'aurai soin de m'y rendre  
 D'abord l'argent reçu .

L' É P I N E .

C'est lui , j'entends monter ,

( Il sort . )

Et gagne cette porte afin de l'éviter .

D O R I N E .

Que vois-je ! c'est Lucile ! elle répand des larmes !



## SCENE XIII.

DORINE, LUCILE.

DORINE.

**M** Adame, qu'avez-vous ? d'où viennent ces  
allarmes ?

LUCILE.

Ah ! Dorine, je tremble, & crains en ce moment  
De la part de Clitandre un coup d'impatient.

DORINE.

Encore ?

LUCILE.

J'ai voulu lui dire par avance  
L'incident du courrier & la mort de Constance,  
Dont l'Épine en passant a sçu me prévenir ;  
Mais au seul nom de mort, sans me laisser finir,  
Il sort ; & dans l'accès d'une aveugle colere,  
Il va trouver Damis & se faire une affaire.  
J'ai fait pour l'arrêter un inutile effort,  
Malgré ma résistance il a pris son effort.  
Hélas ! il se perdra ; la peur glace mon ame.

DORINE.

On auroit peur à moins, sur-tout, je crains, Madame,  
Qu'en insultant Damis il n'aille reveler  
Un secret qui le perd & qu'il falloit celer.

COMÉDIE.

177

LUCILE.

Ah!

DORINE.

Ce qui rend ma crainte & plus juste & plus grande,  
Damis étant instruit qu'un courrier le demande,  
Va le faire chercher pour se voir éclairci,  
Et sçavoir le motif qui le conduit ici.  
Si malheureusement on déterre notre homme,  
Avant que par mes mains il reçoive une somme,  
Le sot qui parlera sans aucun intérêt,  
avouera franchement l'affaire comme elle est.

LUCILE.

Ah! Ciel!

DORINE.

Une autre chose encore me chagrine,  
S'il s'ennuyoit d'attendre & plantoit-là l'Épine,  
S'il prévenoit Damis.

LUCILE.

Va, cours l'en empêcher.

DORINE.

Je voudrois le pouvoir, votre intérêt m'est cher.

LUCILE.

Tente un dernier effort, je te devrai la vie.

DORINE.

Mes pas seront perdus si ma main n'est garnie;  
C'est l'unique moyen.....

## L'IMPATIENT,

LUCILE.

Prends vite ce brillant;  
Cours, ma chere Dorine, & trouve de l'argent.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn) DORINE.

Je suis forte à présent ; l'espoir rentre en mon ame;  
Dorine va combattre & triompher, Madame.

LUCILE.

Je m'écarte peut-être & blesse mon devoir ;  
Mais on doit excuser l'amour au désespoir.

*Fin du quatrieme Acte.*





## ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLITANDRE, LUCILE.

LUCILE.

**Q**U'avez-vous fait? Hélas! quelle est votre imprudence!

Dangereuse colere, aveugle impatience,  
 Dans quels égaremens, dans quels tristes excès  
 Peuvent en un moment conduire tes accès?

CLITANDRE.

Pénétré de douleur & de reconnoissance,  
 Je rougis à vos pieds de mon extravagance,  
 Quand d'un esprit trop prompt écoutant la chaleur,  
 Je cours à mon rival apprendre son bonheur,  
 Quand ma fureur détruit l'ouvrage de l'Épine,  
 Quand je travaille enfin moi-même à ma ruine,  
 Lucile généreuse & tremblante d'effroi,  
 De ses propres bijoux se dépouille pour moi.  
 Ah! c'en est trop; après ce que je viens de faire;

Oubliez-moi, je suis indigne de vous plaire ;  
 Accablez-moi du poids de votre inimitié ,  
 Je ne mérite pas de vous faire pitié.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

LUCILE.

Non, avec tant d'amour vous n'êtes point coupable.

CLITANDRE.

Je vous perds par ma faute & suis inexcusable.

LUCILE.

Je vous accuse moins qu'un aveugle penchant ;  
 On n'est pas maître enfin d'un premier mouvement.

CLITANDRE.

Loin de me condamner vous daignez me défendre.

LUCILE.

Il n'est rien que n'efface un repentir si tendre ;  
 Mais qui vient d'éclairer votre esprit prévenu ?  
 Comment de votre erreur êtes-vous revenu ?  
 Et quel est ce brillant qui me frappe la vue ?  
 Auriez-vous rencontré Dorine dans la rue ?

CLITANDE.

Elle vient, mais trop tard, de me tirer d'erreur,  
 Heureux, pourtant heureux, après un tel malheur,  
 Que Dorine se soit sur mes pas rencontrée,  
 Qu'elle ait pu ramener ma raison égarée,  
 Et qu'elle m'ait enfin instruit de ses desseins  
 Avant que ce bijou passât en d'autres mains !

A vos

A vos premiers bienfaits ajoutez une grâce;  
Souffrez que je le garde , agréez qu'il retrace  
Par-tout à mon esprit ce trait de votre amour,  
Et qu'il m'en entretienne à chaque heure du jour.  
Permettez que ma main en soit toujours ornée ,  
Et qu'il soit le garant de votre foi donnée.

LUCILE.

Ah ! du peu que j'ai fait , c'est trop faire de cas.  
Sans l'austère devoir qui retenoit mes pas ,  
M'assurant sur moi seule en ce péril extrême ,  
Vers le courrier tantôt j'aurois volé moi-même.  
D'un honnête homme en vous je découvre le cœur ,  
Et toutes les vertus d'un ami plein d'ardeur.

CLITANDRE.

Mais Dorine s'oublie.

LUCILE.

Elle entre , je la vois.



---



---

 www.livrocc.com SCENE II.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE.

LUCILE.

Que nous annonce-tu ?

CLITANDRE.

Dorine , explique-toi ,

Prononce mon arrêt , dépêche , je te prie ;

Un mot va me donner le trépas ou la vie.

DORINE.

Courage , relevez votre esprit abattu.

CLITANDRE.

Eh bien ?

DORINE.

J'ai vu , Monsieur , j'ai parlé , j'ai vaincu.

CLITANDRE.

Instruis-nous en deux mots du bonheur qui m'en-  
chante ;

Satisfais au plutôt mon ame impatiente.

LUCILE.

Je brûle de sçavoir. . . .

DORINE.

Quelle vivacité !

Pressée en même tems d'un & d'autre côté ?

CLITANDRE.

Réponds donc ?

DORINE.

[www.librerie.com.cn](http://www.librerie.com.cn)

Pour calmer votre ardeur empressée ,  
 Vous sçavez qu'en mes mains votre bourse laissée ,  
 A fait parler notre homme au gré de vos souhaits,  
 Et de votre entreprise assure le succès.  
 Je fais donc appeler le courrier & l'Épine ;  
 Ce dernier n'attendoit. . . . .

CLITANDRE.

Point de détail , Dorine.

DORINE.

A peine à ses regards je fais briller l'argent ,  
 Qu'il se leve m'aborde , & puis s'en saisissant ;  
*Avec toi , Dieu me damne , & cette bourse ronde ;  
 Pour te plaire , dit-il , j'irois au bout du monde :  
 Viens , faisons déloger Damis sans perdre tems ;  
 Aussi-bien je ferai plaisir à ses parens.*  
 Nous allons chez Damis ; dans l'ardeur qui l'emporte ,  
 Eh bien ! dit-il , eh bien ! Constance est enfin morte ?  
 Le courrier lui répond qu'il est fort mal instruit ,  
 Que Constance est en vie , & que c'est un faux bruit.  
 Moi , je prends la parole , & j'aide au stratagème ,  
 Disant que de ce bruit je suis l'auteur moi-même ;  
 Que j'ai voulu donner l'allarme à son rival ;  
 Qu'au reste l'émétique avoit vaincu le mal .

Et sauvé du tombeau Constance abandonnée,  
 D'un dehors ingénu la fourbe accompagnée,  
 A séduit à tel point le crédule Damis,  
 Qu'il reprend aujourd'hui le chemin de Paris.

CLITANDRE.

Mon bonheur est si grand, que j'ai peine à le croire!

LUCILE.

Mon cœur de ce bienfait gardera la mémoire.

CLITANDRE.

Pourrai-je m'acquitter, quand je tiens tout de toi?

DORINE.

Vous devez à l'Épine encore plus qu'à moi.  
 Pardonnez-lui, Monsieur.

LUCILE.

C'est moi qui vous en prie,  
 Oubliez le passé.

CLITANDRE.

Madame, je l'oublie,  
 Et cours trouver Geron.

DORINE.

Monsieur, arrêtez-vous:  
 Attendez que son père ait calmé son courroux.  
 D'ailleurs, sur ce sujet Damis lui doit écrire,  
 Sa lettre fera plus que ce qu'on pourroit dire;  
 Nous agissons ensuite.

COMÉDIE.

165

CLITANDRE.

Eh bien, soit, j'obéis :

Mais on tarde à venir de la part de Damis.

DORINE.

Votre esprit veut trop tôt, Monsieur, ce qu'il desire.

(à Lucile.)

Madame, cependant j'aurois du vous instruire,  
Que votre père attend, & qu'il veut vous parler :  
Partez donc ; vous allez me faire quereller.

CLITANDRE, à Lucile.

Pressez par vos discours un hymen qu'il diffère.

LUCILE.

Heureuse si je puis appaiser sa colere !



---



---

 www.Istoc.com  
 SCÈNE III.

CLITANDRE, DORINE.

DORINE.

**D**E tout ceci, Monsieur, faites votre profit.  
 Aux plus honnêtes gens l'impatience nuit.  
 Vous n'en sçauriez douter, perdant sans moi Lucile.

CLITANDRE.

Le courroux de Geron a lieu de m'allarmer ;  
 Si mon pere arrivoit, il pourroit le calmer.

DORINE.

Quoi ! de la même ardeur être toujours la proie ?  
 Je ferai votre paix, livrez-vous à la joye.  
 Dès demain. . . . .

CLITANDRE.

Dès demain ! ah ! tu me fais trembler !  
 Songe-tu bien qu'un jour est long à s'écouler ?



## SCÈNE IV.

CLITANDRE, L'ÉPINE, DORINE.

L'ÉPINE.

**G**Race, grace, Monsieur, j'ai couru comme quatre.

CLITANDRE.

Va, coquin, je n'ai pas le loisir de te battre.

L'ÉPINE.

Votre pere, Monsieur, arrive en ce moment ;  
Je viens de le conduire en votre appartement.

CLITANDRE.

*( à l'Épine. )*

Je te pardonne. Cours, fais venir le Notaire.

*( à Dorine. )*

Toi, tandis que je fors pour embrasser mon pere,  
Profite de ce tems pour appaiser Geron,  
Et fais si bien enfin, qu'il entende raison.

DORINE.

Allons, . . . . mais quelqu'un vient. C'est Lucile  
& son pere.



---

 SCENE V.
 

---

GERON, LUCILE, DORINE.

GERON, à *Lucile*.

IL m'a parlé lui-même, & je sçai le contraire ;  
Il sera votre époux.

DORINE.

Et moi, je dis que non.

GERON.

Comment ! rù me parlois tantôt d'un autre ton ?

DORINE.

N'en soyez point surpris, car la mort de Constance  
N'est qu'un faux bruit, Monsieur, & c'est moi. . . .

GERON.

L'apparence ?

DORINE.

Damis doit vous écrire, il vous en convaincra :  
Comme j'ai devers moi cette assurance-là,  
Je parle pour Clitandre.

GERON.

Il n'aura point ma fille ;  
J'aimerois autant mettre un diable en ma famille.

LUCILE.

Mon pere . . . . .

GERON.

Taisez-vous, & songez aujourd'hui  
 A vaincre tout l'amour que vous avez pour lui :  
 Une juste raison contre lui m'indispose ;  
 Son affaire est perdue & lui-même en est cause.

DORINE.

Qui vous l'a dit ?

GERON.

Son Clerc.

DORINE.

Quinze ou vingt mille francs  
 Sont un petit objet.

GERON.

C'est beaucoup pour le tems ;  
 Et je crains les effets d'une humeur si bouillante ;  
 la scene de tantôt m'est encore présente.

DORINE.

Je voudrois à vingt ans vous avoir vu , Monsieur.

GERON.

Il est vrai que j'étois un démon ; sur le cœur  
 J'ai certain mot pourtant.

DORINE.

C'est une bagatelle ;  
 Il plaît à votre fille , il n'est épris que d'elle ;  
 Point d'autre passion ; il n'aime pas le jeu ;  
 Et quoiqu'il soit Breton , Monsieur , il boit fort peu.

Tout vous invite à faire une telle alliance ;  
 Clitandre a de l'esprit , du bien , de la naissance ;  
 Il possède en un mot cent bonnes qualités ,  
 Et n'a d'autres défauts que ses vivacités :  
 Il est logé chez vous , il a votre promesse ,  
 Son pere est votre ami . . . . .

GERON , à part.

Certain remors me presse.

DORINE.

Et lui-même , Monsieur , en ces mêmes instans  
 Pour cet hymen arrive.

GERON.

Ah ! qu'est-ce que j'entens ?

DORINE.

Et pour convaincre enfin votre esprit incrédule ,  
 Le laquais de Damis vient lever tout scrupule.



## SCENE VI.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

GERON, LUCILE, DORINE,  
LA FLEUR.  
LA FLEUR.

**C'**Est Damis qui m'envoie, & je viens de sa part  
Vous rendre cette lettre ; il est sur son départ.  
Monsieur, pardon, je dois le rejoindre au plus vite.

(Il sort.)

## SCENE VII.

GERON, LUCILE, DORINE.

GERON lit la lettre de Damis.

*Je vous écris, Monsieur, les larmes aux yeux. Ma femme prétendue n'est pas morte, & qui pis est, elle se porte bien. Je vous avois tantôt assuré le contraire ; mais je ne vous ai trompé que parce que j'étois abusé moi-même par Clitandre, à qui Dorine avoit fait accroire la même chose pour rire à ses dépens. On vient de me tirer d'une erreur si charmante. Adieu, Monsieur, je pars confus & mortifié de n'avoir pas l'honneur de me voir votre gendre.*

DAMIS.

L'IMPATIENT,

LUCILE.

En termes fort touchans cette lettre est écrite.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

DORINE.

Vous le voyez , Monsieur , vous avois-je menti ?

GERON.

Pour le coup je me rends , &amp; suis tout ébahi !

DORINE.

Concluons au plutôt ; voici Monsieur Argante.

## SCENE VIII. &amp; dernière.

GERON , ARGANTE , CLITANDRE ,  
LUCILE , DORINE , UN NOTAIRE.

ARGANTE, à Geron.

**J**E vous embrasse enfin ; que mon ame est contente!

GERON.

Ah ! vous me surprenez bien agréablement.

CLITANDRE.

Me refuserez-vous encor votre agrément ?

GERON.

J'attendois votre pere &amp; veux ce qu'il fouhaite.

CLITANDRE.

Tous mes vœux sont remplis & ma joie est parfaite.  
Monsieur .....

GERON.

Remerciez votre pere aujourd'hui,  
Car vous aviez besoin, Monsieur, d'un tel appui.  
Croyez-moi, modérez vos fougues ordinaires  
Où vous risquez souvent de gêter vos affaires.

ARGANTE.

Profitez de l'avis, mon fils, corrigez-vous.

CLITANDRE, à Geron.

Daignez vite, Monsieur, former des nœuds si doux.  
( à Argante. )

Mon pere, à mon bonheur hâtez-vous de souscrire.

ARGANTE.

Je viens pour accomplir ce que ton cœur desire.  
Ma foi, je cours encor la poste galamment.

GERON.

Oh ! vous fîtes toujours d'un bon tempéramment.

ARGANTE.

Votre complexion ne doit rien à la nôtre.

CLITANDRE.

Eh ! mon pere. . . .

GERON.

Il est vrai que je vauz bien un autre,

CLITANDRE.

Eh ! Monsieur.

## L'IMPATIENT,

GERON.

J'ai l'œil vif &amp; le tein assez frais.

www.libtool.org ARGANTE.

Je vous trouve de même à quelques rides près.  
Et quelques cheveux blancs, c'est une minucie.

CLITANDRE.

Le Contrat est dressé, signez donc, je vous prie.

ARGANTE.

Tout-à-l'heure. Depuis l'an mil sept cent six,  
(C'étoit à mon dernier voyage de Paris.)

Nous ne nous sommes vus l'un ni l'autre, je pense ?

GERON.

Quel plaisir !

ARGANTE.

Quelle joye !

CLITANDRE.

Ah ! je perds patience !

ARGANTE & GERON *s'embrassant de nouveau.*  
De nous revoir tous deux.

CLITANDRE.

Eh ! daignez donc finir ;

Vous aurez tout le tems de vous entretenir.

ARGANTE.

Je reconnois mon fils à cette impatience.

DORINE.

Vous laissez trop aussi son amour en souffrance.

ARGANTE, à Geron.

Vous souvient-il du jour que nous vîmes Saint Cloud?  
Les Cascades jouoient ; je les aime sur tout.

GERON.

J'eus beaucoup de plaisir , & je me le rappelle.

CLITANDRE.

Je suis perdu ! tous deux commencent de plus belle.

GERON.

Et ce soir.... là....

ARGANTE.

Ce soir que nous fûmes au Cours ?

GERON.

Oui.

CLITANDRE, à Dorine.

Prends pitié de moi, j'implore ton secours.

DORINE, se mettant entre les deux Vieillards.

Ah ! que les vieilles gens ont de peine à se taire.

ARGANTE.

Et mon procès ?

GERON.

Il est.....

DORINE.

Ne parlons point d'affaires.

Signez.

( Argante & Geron signent. )

L'ÉPINE.

J'ai mis, Messieurs, à profit les instans ;  
Et vais vous régaler d'un concert agréable.

CLITANDRE.

Ce sera pour demain.

GERON.

Allons nous mettre à table.

L'ÉPINE, à Dorine.

Je m'en vais si tu veux t'épouser tout-à-fait ;  
Car l'exemple du Maître est suivi du Valet,  
Sur-tout quand il s'agit de faire une sottise.

DORINE.

Soit, au plutôt, de peur que je ne me ravise.

L'ÉPINE.

Toi, fille de Paris, & moi Valet manceau,  
Morbleu ! vit-on jamais assortiment plus beau !  
Il va naître de nous, Madame de l'Épine,  
Une postérité diablement libertine.

F I N.

LE BABILLARD.

L E

BABILLARD,

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

C O M É D I E

DE Monsieur DE BOISSY,  
de l'Académie Française.

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens Français, au mois de Juin 1725.

*Quatrième Edition, revue & corrigée.*

---

Le prix est de vingt-quatre sols.

---



A P A R I S,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques,  
au-dessous de la Fontaine Saint Benoît,  
au Temple du Goût.

---

M. DCC. LIX.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

---

---

## ACTEURS.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

**LÉANDRE**, Amant de Clarice.

**VALERE**, Parent de Léandre, & son Rival.

**CLARICE**, Veuve.

**CÉPHISE**, Tante de Clarice.

**DAPHNÉ**, Voisine de Clarice.

**HORTENSE**, Sœur de Daphné.

**ISMÉNIÉ**, Amie de Céphise.

**MÉLITE**, Babillarde.

**DORIS**, autre Babillarde.

**NÉRINE**, Suivante de Clarice.

**LA FLEUR**, Laquais.

*La Scène est à Paris chez Clarice.*



L E

# BABILLARD,

## COMÉDIE.

---

SCENE PREMIERE.

GLARICE, NÉRINE.

GLARICE.



E fors d'avec Léandre ; ah ! quel hom-  
me ennuyeux !

Je n'en puis plus, je sens un mal de  
tête affreux ;

Il n'a pas déparlé pendant une heure entière :  
Par bonheur, à la fin, je viens de m'en défaire,

A iij

LE BABILLARD,

Sous le prétexte heureux d'une commission  
Dont j'ai su le charger.

www.libtool.org.cn

NÉRINE.

Il falloit, sans façon,  
Lui donner son congé. Si j'avois été crue,  
Vous l'auriez fait, Madame, à la première vue,  
Sa langue est justement un claquet de moulin,  
Qu'on ne peut arrêter si-tôt qu'elle est en train;  
Qui babille, babille, & qui d'un flux rapide  
Suit indiscrettement la chaleur qui la guide;  
De guerre, de combats, cent fois vous étourdit;  
Parle contre lui-même, & souvent se trahir;  
Dit le bien & le mal sans voir la conséquence,  
Et de taire un secret ignore la science.

CLARICE.

Tu le peins assez bien.

NÉRINE.

Oui, j'ose mettre en fait,  
Madame, qu'un Bavard est toujours indiscret  
Et vain. Tel est l'esprit de notre Capitaine:  
Quoiqu'il ne vienne ici que de cette semaine,  
Ce temps me semble un siècle; & je tremble au-  
jourd'hui  
Que vous n'ayiez dessein de vous unir à lui,  
Étant si différens d'humeur, de caractère.  
Clarice, honneur du Sexe, a le don de se taire,  
Exempte du défaut qui nous est reproché,

## COMÉDIE.

Et dont Monsieur Léandre est si fort entiché.  
Pour moi je trouverois son parent préférable ;  
Valere est le plus jeune & le plus raisonnable ,  
Il a beaucoup d'esprit , parle peu comme vous.

CLARICE.

Nérine , je veux bien l'avouer entre nous ,  
Je pense comme toi : tout ce qui m'embarresse ,  
Je dépends de ma Tante.

NÉRINE.

Eh ! Madame , de grace ,  
N'êtes-vous pas veuve ?

CLARICE.

Oui ; mais je dois ménager ,  
Cette tante qui m'aime & veut m'avantager ;  
Tu sçais que j'en attends un fort gros héritage.  
Je ne puis faire un choix sans avoir son suffrage ;  
Et malheureusement , sans l'avoir jamais vû ,  
Céphise pour Léandre a l'esprit prévenu.  
Ismene son amie , avec grand étalage ,  
En a fait un portrait comme d'un personnage  
Distingué dans la Guerre , & qui pour sa valeur  
Doit bien-tôt d'une place être fait Gouverneur.

NÉRINE.

Valere est Officier , brigue la même Place ,  
Et peut également obtenir cette grace.  
Quand même le contraire arriveroit , enfin ,  
Pourrez-vous épouser ....

A iv

6 LE BABILLARD,

CLARICE.

Mon cœur est incertain,

www.libtooNÉRINE.

Et moi, si pour époux vous acceptez Léandre,  
Je quitte dès ce soir sans plus long-tems attendre,  
Quel maître ! Il voudroit seul parler dans le logis,  
Ce seroit un tyran, qui tout le jour assis  
Usurperoit nos droits, qui seroit notre office ;  
Et je mourrois plutôt que d'être à son service,  
Il me seroit trop dur de garder mes discours,  
De ne pouvoir rien dire, & d'écouter toujours,  
Un grand parleur, Madame, est un monstre en ménage.

Et ce n'est que pour nous qu'est fait le *babillage*,

CLARICE.

Que veux-tu que je fasse en cette occasion ?  
Dis.

NÉRINE.

Il faut vous armer de résolution,  
Sortir en même tems de votre létargie ;  
Agir, faire parler une commune amie ;  
Par exemple, Daphné, qui dans cette maison  
Occupe un logement.

CLARICE.

Sous un air assez bon  
Elle a l'esprit malin. J'ai plus de confiance

COMÉDIE.

7

Dans Hortense sa sœur.

[www.NEROLINE.com.cn](http://www.NEROLINE.com.cn)

L'une & l'autre s'avancent.

---

SCENE II.

CLARICE, DAPHNÉ,  
HORTENSE, NÉRINE.

DAPHNÉ, à Clarice.

**Q**Uoi ! vous vous mariez, & ne m'en dites rien,  
A moi votre voisine ! Oh ! cela n'est pas bien.

CLARICE.

Mais vous me surprenez avec cette nouvelle.

DAPHNÉ.

A quoi bon le cacher ? Soyez plus naturelle.  
Vous sortez de veuvage, il n'est rien de plus sûr.

CLARICE.

Qui peut vous l'avoir dit ?

DAPHNÉ.

Votre mari futur.

Dès demain au plûtard vous épousez Léandre.

[www.libtoul.com](http://www.libtoul.com) HORTENSE.

C'est un bruit que lui-même a grand soin de répandre.

Ce n'est plus un secret.

NÉRINE.

Il est bon là, ma foi.

CLARICE.

Vous êtes là-dessus plus savante que moi.

Je fai, pour m'obtenir, qu'il fait agir Ismene,

Mais je ne croyois pas la chose si prochaine.

Léandre, le premier, auroit dû m'avertir,

Et la seule raison m'y fera consentir.

Comme mon cœur rejette au fond cette alliance,

Vous devez l'une & l'autre excuser mon silence;

J'ai même appréhendé qu'avec juste raison,

Daphné ne badinât d'une telle union;

Et, pour preuve qu'ici j'agis avec franchise,

Je vous prie instamment d'en parler à Céphise,

Pour la faire changer de résolution;

Je ne vous aurai pas peu d'obligation.

HORTENSE.

Dès que je la verrai, fiez-vous à mon zèle;

Comptez que je ferai mon possible auprès d'elle.

CLARICE.

Ecoutez cependant , je dois vous avertir  
 Que Léandre chez moi va bien-tôt revenir.  
 S'il nous rencontre ensemble . . . . .

NÉRINE.

Eh ! vous n'avez que faire  
 De vous presser , sachant quel est son caractère.  
 Il est chargé pour vous d'une commission ,  
 Mais il ne quitte pas si-tôt une maison.  
 Il dit toujours , je fors , & toujours il demeure.  
 Ne parlât-il qu'au Suisse , il lui faut plus d'une  
 heure.

Ce remarquable trait , l'avez-vous oublié ?  
 A dîner l'autre jour quand vous l'aviez prié ,  
 Il fut voir le matin Doris grande parleuse ,  
 Puis Mélite survint , autre insigne causeuse.  
 Le trio de jaser fit si bien son devoir ,  
 Qu'il ne se sépara qu'à cinq heures du soir.  
 Il jaserait encor , si le discret Léandre  
 N'avoit appréhendé de se trop faire attendre :  
 Croyant se mettre à table , il vint ( j'en ai bien ri )  
 Une grosse heure après qu'on en étoit sorti.

DAPHNÉ.

Le trait est singulier.

HORTENSE.

S'il ne trouvoit personne.

10 LE BABILLARD,  
DAPHNÉ.

Pour plus de sûreté, dépêchons-nous, ma bonne:  
Partons.

HORTENSE.

Ma sœur & moi, nous allons au Palais ;  
Où nous avons affaire.

CLARICE.

Et moi, dans le Marais ;  
Voir ma Tante, & savoir au vrai ce qu'elle pense  
D'un hymen pour lequel j'ai de la répugnance.

DAPHNÉ.

Quelqu'un monte ; c'est lui, car j'entends parler  
haut.

Sortons par ce côté ; sauvons-nous au plutôt.

[Elles sortent.]

NÉRINE.

Il a de babiller une fureur extrême,  
Jusques-là, qu'étant seul il jase avec lui-même.



## S E C N E   I I I .

## LÉANDRE, NÉRINE.

LÉANDRE, *parlant tout seul sans voir Nérine;*

**N**On, rien n'est plus piquant que de courir,  
d'aller,

Sans rencontrer personne à qui pouvoir parler.

Quand on trouve les gens, on raisonne, l'on cause;

On s'informe, & toujours on apprend quelque  
chose;

Et ne dit-on qu'un mot au Portier du logis,

Cela vous satisfait; & comme le Marquis

Me disoit l'autre jour en allant chez Julie . . . .

NÉRINE.

A qui parle Monsieur?

LÉANDRE.

C'est toi! Bonjour, ma mie;

Comment te portes-tu? Fort bien, j'en suis ravi;

Ta Maîtresse de même, & moi fort bien aussi.

Elle m'avoit prié d'aller voir Isabelle

De sa part; mais morbleu, personne n'est chez elle;

Pas le moindre Laquais; j'ai trouvé tout forti,

Et je suis revenu comme j'étois parti.

Hier encor, hier, je courus comme un diable;

12 LE BABILLARD,

Secoué, cahoté dans un Fiacre exécration.

Au Fauxbourg saint Marceau j'allai premièrement :

Des Gobelins ensuite au Fauxbourg saint Laurent ;

Du Fauxbourg saint Laurent, sans presque perdre  
haleine,

Au Fauxbourg saint Antoine, & tout près de  
Vincenne ;

Du Fauxbourg saint Antoine au Fauxbourg saint  
Denis ;

Du Fauxbourg saint Denis dans le Marais, & puis

En cinq heures de tems faisant toute la Ville,

Je revins au Palais, & du Palais dans l'Isle :

De-là je vins tomber au Fauxbourg saint Germain ;

Du Fauxbourg saint Germain . . . . .

M É R I N E , *l'interrompant avec volubilité.*

J'ai couru ce matin,

Et de mon pied léger, jusqu'au bout de la rue :

De la rue au marché ; puis je suis revenue.

Il m'a fallu laver, frotter, ranger, plier ;

J'ai monté, descendu de la cave au grenier,

Du grenier à la cave, arpenté chaque étage.

J'ai tourné, tracassé, fini plus d'un ouvrage ;

Pour Madame & pour moi fait chauffer un bouil-  
lon :

J'ai plus de trente fois fait toute la maison,

Pendant qu'un Cavalier, que Léandre on appelle,

A causé , babillé , jafé tant auprès d'elle ,  
 Qu'elle en a la migraine , & que pour s'en guérir ,  
 Tout à l'heure , Monsieur , elle vient de sortir.

L É A N D R E .

Vous devenez , ma fille , un peu trop familiere ,  
 Et toutes ces façons ne me conviennent guere .  
 Si je ne respectois la maison où je suis ,  
 Parbleu , je saurois bien . . . . : Profitez de l'avis ;  
 Et , parlant à des gens qui passent votre sphere ;  
 Songer à mieux répondre , ou plutôt à vous taire .

N É R I N E .

Le silence est un art difficile pour nous ,  
 Et j'irai , pour l'apprendre , à l'école chez vous .

L É A N D R E .

A Clarice tantôt je dirai la maniere  
 Dont tu reçois ici ceux qu'elle confidere ;  
 Et tu devrois savoir qu'en la passe où je suis ,  
 On doit me ménager , & qu'en un mot je puis  
 Faire de ma Maîtresse une très-haute Dame ,  
 Et qu'aujourd'hui peut-être elle sera ma femme ;  
 Que je dois obtenir un important Emploi ,  
 Ayant avec honneur servi vingt ans le Roi ;  
 Que Clarice auroit tort de préférer Valere ,  
 Et qu'il est mon cadet de plus d'une maniere ;  
 Qu'un homme comme moi trouve plus d'un parti ,

14 LE BABILLARD;

Que de Julie enfin je ne suis pas hâi.  
Julie a du brillant & beaucoup de jeunesse :  
Ta Maîtresse a trente ans, & moins de gentillesse,  
Mais elle a des vertus dont je fais plus de cas,  
Elle est sage, économe, & ne babille pas.

N É R I N E.

La déclaration est tout-à-fait nouvelle,  
Et je vous dois, Monsieur, remercier pour elle.

L É A N D R E.

Adieu. Je vais agir pour mon Gouvernement.  
Oh ! Valere en fera la dupe sûrement :  
Mais je le vois qui vient.

N É R I N E.

Avec lui je vous laisse,

[ Elle sort. ]

L É A N D R E, à part.

Il m'aborde à regret, & son aspect me blesse.  
Il n'est, pour se haïr, que d'être un peu parent.



SCÈNE IV.

LÉANDRÉ, VALÈRE.

LÉANDRÉ.

**A** H ! Vous voilà , Monsieur ? j'en suis charmé ;  
vraiment.

C'est peu que de vouloir m'enlever ma Maîtresse ;  
J'apprends que vous avez encor la hardiesse  
De former des desseins sur le Gouvernement ,  
Qui , par la mort d'Enrique , est demeuré vacant ;  
Et que j'ai demandé pour prix de mon courage ,  
Sans respecter mes droits , mes services , mon âge ;  
Mais , mon petit cousin , je vous trouve plaisant ,  
D'oser , d'affecter d'être en tout mon concurrent.  
Vous vous taisez ?

VALÈRE.

J'attends le moment favorable ;  
Et vous trouve , Monsieur , parleur fort agréable.  
Vous avez tort , pourtant , de vous mettre en cour-  
roux ,  
Vous savez que je suis Officier comme vous :

LÉANDRÉ.

Officier comme moi ? Tu te moques : A d'autres !  
Oses-tu comparer tes services aux nôtres ?

16 LE BABIILLARD,

Dès l'âge de quinze ans j'ai porté le mousquet ;  
Quand j'étois Lieutenant, tu n'étois que Cadet.  
J'ai vu trente Combats, vingt Siéges, six Batailles ;  
J'ai brisé des remparts, j'ai forcé des murailles :  
J'ai plus de trente fois harangué nos Soldats,  
Et, Bourgeois, je me suis annobli par mon bras.  
Je n'oublierai jamais ma première Campagne.  
Je crois que nous faisions la Guerre en Allemagne.  
Dans un détachement . . . c'étoit en sept cent trois,  
A cinq heures du soir . . . quatorzième du mois . . .  
L'affaire fut tres-vive, & j'y fis des merveilles,  
Alidor y laissa l'une de ses oreilles.  
Il a joué depuis jusqu'à son Régiment,  
Autrefois Colonel, & Commis à présent.  
Connois-tu bien sa femme ? Elle est encore piquante :  
J'étois hier chez elle, où j'entretins Dorante.  
As-tu vû la maison qu'il a tout près de Caen ?  
Elle est belle. Je vais t'en faire ici le plan  
En deux mots.

V A L E R E.

Mais, Monsieur, vous battez la campagne,  
Et vous êtes déjà bien loin de l'Allemagne.  
Quant au Gouvernement, le succès montrera  
Si j'ai de bons amis.

L É A N D R E.

Oh ! je t'arrête-là.  
Des amis, des patrons, j'en ai de toute espèce.  
Fripons,

Fripons , honnêtes gens , tout pour moi s'intéresse.  
 Je fais agir sous-main le Chevalier Caquet ,  
 Lifimon l'intriguant , & Damon le furet ,  
 Qui se fourre par-tout , à l'Etat très-utile ,  
 Officier à la Cour , Espion à la Ville.  
 Un jeune Abbé qui fait & le bien & le mal ;  
 Du sexe fort aimé. J'aurai par son canal  
 Une Lettre aujourd'hui d'une certaine Dame ,  
 Qui connoît le Ministre , & peut tout sur son amie ;  
 Parente de Cloris : je ne dis pas son nom ,  
 Il faut avoir en tout de la discrétion.  
 Chez elle , ce matin , sans plus long-tems remettre ,  
 L'Abbé doit me mener pour avoir cette Lettre.

V A L E R E , à part.

Parente de Cloris ! C'est Constance , ma foi.  
 Elle est fort mon amie , & fera tout pour moi.  
 Il m'a très à propos rappelé son idée ;  
 Il faut la prévenir.

L É A N D R E.

La chose est décidée ,  
 Et quand même la Cour , par un coup de bonheur ;  
 De Quimper-Corentin vous feroit Gouverneur ,  
 Je n'en serois pas moins le mari de Clarice ,  
 Car sa Tante m'estime.

V A L E R E.

Elle vous rend justice.

Votre . . . . .

B

18 LE BABILLARD,

L É A N D R E.

Votre ? Ecoutez , car je parle le mieux.

www.libtool.com en  
V A L E R E.

Dites encore le plus.

L É A N D R E.

Tu n'es qu'un envieux.

N'ayant pas , comme moi , le don de la parole ,

Ton cœur en est jaloux , & cela te désole.

De ma complexion je parle peu pourtant ;

Et si j'avois voulu mettre au jour mon talent ,

Mieux que mon Avocat j'aurois plaidé moi-même

Mes causes , quoiqu'il soit d'une éloquence extrême ;

Car il dit ce qu'il veut , il est Orateur né.

Sur sa langue les mots s'arrangent à son gré ;

Sa volubilité , qui n'a point de pareille ,

Est un torrent qui part & ravage l'oreille ;

Et je ne vois personne au Palais aujourd'hui ,

Qui parle plus long-tems , ni plus vite que lui.

V A L E R E.

Oh ! sur lui vous auriez remporté la victoire ;

Je ne balance pas un moment à le croire.

L É A N D R E.

En vain tu pense rire , en vain tu crois railler.

Sois instruit que tout cede au talent de parler ;

Et fache qu'en amour aussi bien qu'en affaire ,

La langue fut toujours une arme nécessaire.  
 Par-là l'on persuade & l'on se fait aimer,  
 On méprise ces gens qui, lents à s'exprimer,  
 Hésitant sur un mot qui dans leur bouche expire,  
 Font souffrir l'Auditeur de ce qu'ils veulent dire.

V A L E R E.

Moi, je crois qu'en affaire aussi-bien qu'en amours,  
 Agir quand il le faut, vaut mieux que les discours;  
 Le trop parler, Monsieur, souvent nous est contraire.

L É A N D R E.

Vous jasez cependant plus qu'à votre ordinaire.  
 Pour moi, j'articulois mes mots avant le tems,  
 Et m'expliquois si bien à l'âge de trois ans,  
 Qu'entendant mes discours qui passioient ma portée.  
 Un jour, il m'en souvient, ma grand'mere enchan-  
 tée,  
 Me prit entre ses bras.

V A L E R E.

Quel est donc ce Laquais?



www.libtool.com.cn

## SCÈNE V.

LEANDRE, VALÈRE,  
LA FLEUR.

LA FLEUR, *bas à Léandre.*

**M**onsieur l'Abbé m'envoie, il vous attend.

LÉANDRE.

J'y vais.

[ *Continuant son discours.* ]

Puis me tint ce propos.

VALÈRE, *bas.*

Le voilà qui demeure.

LA FLEUR, *revenant sur ses pas.*

Monsieur, il va fortir, dépêchez.

LÉANDRE.

Tout à l'heure.

[ *La Fleur s'en va.* ]



## SCÈNE VI.

LEANDRE, VALERE.

L É A N D R E.

**L**A bonne femme donc, j'ai son discours présent,

Ce qu'on retient alors reste profondément.

C'est une cire molle, où tout ce qu'on applique,  
S'écrit.... Si comme moi vous saviez la Physique,  
Je vous mettrois au fait; car j'ai beaucoup de goût  
Pour un homme de guerre, & fais un peu de tout.  
J'aime les tourbillons, le sec & le liquide,  
Des atomes.....

V A L E R E, *à part.*

Il va se perdre dans le vuide.

L É A N D R E.

Le flux & le reflux exercent mon esprit,  
La matiere subtile, elle me réjouit.  
C'est une belle chose encore que l'Histoire:  
Je la cite à propos, car j'ai de la mémoire,  
Et n'ai rien oublié de tout ce que j'ai lu:  
La bataille d'Arbelle, où César fut vaincu,  
Et celle de Pharsale où périt Alexandre:

B ij

www.libtool.com.cn  
S C E N E V I I I.

V A L E R E , N É R I N E ,

V A L E R E .

Q U e croire ?

N É R I N E .

Allez , quoiqu'il en dise ,

Nous pourrons balancer le pouvoir de Céphise.

Monfieur , je vous protege , & cela vous fuffit.

V A L E R E .

Et ta Maîtrefle ?

N É R I N E .

Elle eft pour vous fans contredit ,

Si le Gouvernement . . . . .

V A L E R E .

Va , mon affaire eft bonne ,

Et je fors de ce pas pour voir une perfonne ,

Dont notre Babillard m'a fait reflouvenir ,

Et qui pour moi je crois , pourra tout obtenir ;

Dans le tems que lui-même entretiendra ces Dames ,

Et qu'il va tenir tête au caquet de fix femmes.

N É R I N E .

Rentrons , j'entends nos gens qui parlent en chorus.

## SCÈNE VII.

LÉANDRE, VALÈRE,  
NÉRINE,

NÉRINE.

**E**Xcusez, je vous prie ;  
Mais il entre, Messieurs, nombreuse compagnie :  
La Tante de Clarice arrive maintenant,  
Ismene l'accompagne : Hortense au même instant  
Rentre, & sa Sœur la suit, Doris avec Mélite  
Vient d'un autre côté pour nous rendre visite.

[ *S'adressant à Léandre.* ]

Vous les entretiendrez, elles ne font que fix.  
Et ferez, s'il vous plaît, les honneurs du logis,  
Monfieur, en attendant le retour de Clarice.

LÉANDRE.

Volontiers, je saisis l'occasion propice ;  
Je vole vers la Tante & je cours l'embrasser,  
Et lui donner la main. Je vous laisse y penser.  
Adieu, Monfieur.

26 LE BABILLARD;

L É A N D R E.

Cela vous donne un air fripon:

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

H O R T E N S E.

Je viens de rencontrer Lucile dans la rue :  
Et je vous avouerai que je l'ai méconnue.

I S M E N E.

Elle devient coquette en l'arrière saison.

M É L I T E.

Elle est toujours au Bal , c'est là sa passion.

C É P H I S E.

Mais à propos de Bal , on m'a fait une histoire.

L É A N D R E.

Bon. Racontez-nous-là : plus qu'on ne sauroit  
croire

J'ai l'esprit curieux.

C É P H I S E.

Je vais vous la conter.

D O R I S.

J'en fais une.

L É A N D R E.

Et moi deux.

C É P H I S E.

Voulez-vous m'écouter ?

COMÉDIE.

27

DAPHNÉ.

Oh ! vous parlez si bien , que je suis toute oreille.

[ *A part.* ] libtool.com.cn  
Son ton de voix m'endort , & déjà je sommeille.

LÉANDRE.

Je ne dis rien.

ISMÈNE & DORIS.

Paix.

LÉANDRE.

Paix.

CÉPHISE, *lentement.*

Conduite par l'Amour

Certaine Dame au Bal se rendit l'autre jour.

LÉANDRE.

Au Bal de l'Opéra ?

CÉPHISE.

Sans doute. Un Mousquetaire

L'attiroit en ces lieux.

LÉANDRE.

En amour comme en guerre ;

Ce sont de verds Messieurs.

CÉPHISE.

La Dame en question

Je ne la nomme point , & cela pour raison.

DORIS.

Je devine qui c'est.

28      **LE BABILLARD,**  
L É A N D R E.

C'est la jeune Marquise.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

I S M E N E, *à part.*

Il va, par son babil, indisposer Céphise.

C É P H I S E.

Un instant, attendez ; celle dont il s'agit  
A près de soixante ans, à ce que l'on m'a dit.

L É A N D R E.

Oh ! j'y suis pour le coup.

M É L I T E.

Je fais aussi l'affaire.

L É A N D R E.

C'est Cloé.

C É P H I S E.

Point du tout.

H O R T E N S E, *à part.*

L'étrange caractère.

M É L I T E.

C'est Clorinde.

L É A N D R E.

Ou Lucile.

C É P H I S E.

Eh ! d'un esprit moins prompt ...

LÉANDRE.

Mais, sans vous interrompre.

CÉPHISE.

Encore il m'interrompt !

LÉANDRE.

Permettez-moi . . . .

CÉPHISE.

Je prends le parti de me taire.

Puisqu'on n'écoute pas, qu'on me rompt en visière.

LÉANDRE.

Moi, Madame, j'en suis incapable.

CÉPHISE.

Il suffit.

DORIS.

Pour bien faire, parlons tour à tour.

LÉANDRE.

C'est bien dit.

La conversation doit être générale.

MÉLITE.

Le moyen, si Monsieur fait toujours la balle.

LÉANDRE.

Je n'ai pas entamé seulement un discours.

DAPHNÉ, *bas à Léandre.*

Allez, laissez-les dire, &amp; poursuivez toujours.

30 LE BABILLARD,

D O R I S.

Mesdames, irez-vous à la Piece nouvelle?

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

L É A N D R E.

Le Titre, s'il vous plaît?

I S M E N E.

Dit-on qu'elle soit belle?

M É L I T E.

*Le Babillard*, Monsieur.

L É A N D R E.

Oh! je veux voir cela;

Et je ferai ce soir faux-bon à l'Opéra.

C É P H I S E.

Pour moi, je ne saurois souffrir les Comédies:

D O R I S.

Je n'ai du goût aussi que pour les Tragédies!

L É A N D R E.

Parbleu, j'y veux mener le Chevalier Caquet;

Avec mon Avocat, pour y voir leur portrait.

A ce Théâtre-là pourtant je ne vais guere.

D A P H N É.

Je n'étonne, Monsieur, qu'ayant tant de lumière.

L É A N D R E.

Je pourrois, il est vrai, passer pour connoisseur ;  
Car je sai tout Pradon & Montfleury par cœur.  
Aurefois, j'ai joué dans les fureurs d'Oreste.  
Tien, tien, voilà le coup.

M É L I T E.

Nous vous quittons du reste.

D O R I S.

J'aime beaucoup la Foire.

L É A N D R E.

Oh ! j'y ris sur ma foi ;  
Du meilleur de mon amè, & sans savoir pourquoi.  
Madame ; avez-vous vû l'animal remarquable,  
Qui tient du char, du bœuf, presque au chameau  
semblable ?

Et le fameux Saxon n'est-il pas amusant ?

Polichinelle encor est fort divertissant.

Ma foi, vive Paris, c'est une grande Ville.

M É L I T E.

On ne peut dire un mot qu'il n'en réponde mille.

C É P H I S E.

Il interrompt toujours.

D O R I S.

Il fait tout l'entretien.

D A P H N É, *bas à Léandre.*

Ne vous relâchez pas.

32 LE BABILLARD,

L É A N R E.

Je ne dirai plus rien.

[www.libtool.com](http://www.libtool.com) C É P H I S E.

Pourriez-vous me donner des nouvelles d'Aminte ?

D O R I S E & M É L I T E.

Madame elle est . . .

L É A N D R E.

Elle est mariée à Philinte.

C É P H I S E.

Il tient bien sa parole.

M É L I T E.

Elle est veuvée.

L É A N D R E.

J'ai tort.

D O R I S.

Aminte est mon amie.

M É L I T E.

Et je suis sa voisine.

L É A N D R E.

Je lui tiens de plus près, car elle est ma cousine.

M É L I T E.

Elle n'est plus ici.

L É A N D R E.

Sans contestation.

D O R I S ; à Cephise.

Vous l'a-t-on dit ?

L É A N D R E.

COMÉDIE. 33

LÉANDRE.

Avec votre permission....

CÉPHISE.

Eh ! laissez donc parler !

DORIS.

Elle se remarie.....

DAPHNÉ, à Léandre.

Défendez-vous.

LÉANDRE.

Un mot.

MÉLITE.

Elle est en Picardie...

LÉANDRE,

Oh ! Je suis son cousin...

DORIS.

Par le dernier courrier...

LÉANDRE.

Au troisième degré.

MÉLITE,

Jusqu'au mois de Janvier...

LÉANDRE.

Je fors d'un sang Bourgeois.

DORIS.

Elle vient de m'écrire.

MÉLITE.

Je dois...

C

34 LE BABILLARD;

L É A N D R E.

Et je me fais un honneur de le dire,

[www.libtool.com/en](http://www.libtool.com/en)  
C É P H I S E.

Mais....:

M É L I T E.

Dans ce pays-là comme j'ai quelques biens...

L É A N D R E.

Je le fuis....

D O R I S.

Elle épouse un Conseiller d'Amiens...

M É L I T E.

Je dois aller bientôt....

L É A N D R E.

Du côté de ma mere....

D O R I S.

C'est un riche parti....

M É L I T E.

Je pars avec mon frere...

C É P H I S E.

Mesdames...

L É A N D R E.

Il est sûr...

C É P H I S E.

Mais, Monsieur...

D A P H N É, à Léandre.

Tenez bon!

C O M È D I E.

35

LÉANDRE, MÉLITE, DORIS.

Madame ...

D A P H N È , à Léandre.

Allons, poussez, car vous avez raison.

LÉANDRE, MÉLITE, DORIS, CÉPHISE,  
& ISMÈNE, parlent ensemble.

L É A N D R E.

On me conteste en vain ce que je certifie,  
On ne m'apprendra pas ma généalogie.  
Mieux qu'un autre, je crois, je dois en être instruit,  
Puisque, cent & cent fois, mon pere me l'a dit.

M É L I T E.

Comme je la connois dès la plus tendre enfance;  
Qu'elle eut toujours en moi beaucoup de confiance,  
Ne pouvant me parler, elle m'écrivit souvent,  
Et je lui fais aussi réponse exactement.

D O R I S.

A vous dire le vrai, la Province m'ennuie;  
Car je hais les façons & la tracasserie;  
Et si je n'espérois de bientôt revenir,  
Je ne pourrais jamais me résoudre à partir.

C É P H I S E.

Il ne se vit jamais une chose semblable!  
Il faut avoir l'esprit, l'humeur insupportable;  
Et c'est un procédé, Monsieur, des plus choquans,

C ij

36 LE BABILLARD;

Que de fermer ainsi toujours la bouche aux gens:

I S M E N E.

Je me joins à Madame, & ne puis plus me taire  
Sur vos façons d'agir, sur votre caractère.

J'en suis scandalisée, & par votre caquet

Vous détruisez, Monsieur, tout ce que j'avois fait.

M É L I T E.

Si vous voulez mander...

D O R I S.

Vous connoissez Chrisante.

L É A N D R E.

Quoique vous en disiez, Aminte est ma parente,

Mesdames; car Aminte est fille de Damon,

Gentilhomme servant, & petit fils d'Orgon :

Lequel Orgon étoit propre neveu d'Argante,

Célebre Partisan, & frere de Dorante :

Lequel Dorante avoit, en hymen clandestin;

Epousé par amour Guillemette Patin :

Laquelle Guillemette étoit, ne vous déplaît,

Fille du second lit d'Angélique la Chaise :

Et laquelle Angélique...

[ Il touffe. ]

M É L I T E.

Oh! laquelle, lequel,

Je n'y puis plus tenir.

[ Elle sort. ]

---

---

www.libtool.com.cn  
S C E N E X.

LEANDRE , CEPHISE , ISMENE ,  
DORIS , DAPHNÉ , HORTENSE ,

LÉANDRE , *continuant son discours.*

**D**U côté paternel ,  
Si j'ai bonne mémoire , étoit sœur d'Hipolite ,  
[ *Il crache.* ]

DORIS , *bas en s'en allant.*

Qu'une nazarde..... Mais il vaut mieux que je  
quitte.



---

 www.sibtyl.com  
 S C E N E X I.

LEANDRE, CÉPHISE, ISMENE,  
HORTENSE, DAPHNÉ.

L É A N D R E , *poursuivant toujours.*

**E**T ladite Hipolite étoit sœur, d'autre part,  
De l'Avocat Martin, dit Babilie ou Braillard,  
Qui mourut en parlant. Ledit Martin Babilie  
Étoit mon trisayeul.

H O R T E N S E .

C'est un mal de famille,  
Fuyons, fave qui peut.

[ *Elle s'en va.* ]



## SCÈNE XII.

LEANDRE , CÉPHISE , ISMENE ,  
DAPHNÉ.

LEANDRE , *reprenant son discours,*

J'Ai son portrait chez moi  
Et lui ressemble fort. On voit par-là , je croi ,  
Qu'Aminte..... Attendez , j'oublois de vous dire  
Que ce fameux Martin sortoit d'une Delphire :  
Laquelle descendoit du Vicomte de Querre ,  
Bas Bretón de naissance ; & Seigneur de Quimper :  
Ce Vicomté de Quer , remarquez bien de grace....

[ *Il étérnue.* ]

ISMENE , *bas.*

Que Monsieur est un sot. J'abandonne la place.

[ *Elle sort en colere.* ]



## SCÈNE XIII.

LEANDRE, CEPHISE, DAPHNÉ.

L É A N D R E, *continuant toujours.***F**UT grand homme de guerre, & de Mestre de  
Camp

Donna dans le Commerce, &amp; devint Trafiquant.

Or donc, pour revenir, pour être laconique,

Martin Braillard Babilé étoit oncle d'Enrique,

Major &amp; Gouverneur de Quimper-Corentin.

Je dois avoir sa place, &amp; le dis à dessein.

Enrique donc, neveu de Martin . . . .

[ *Il se mouche.* ]

C É P H I S E.

Ah! j'expire;

J'étouffe, &amp; je m'en vaïs.

[ *Elle sort.* ]

D A P H N É.

Moi, je creve de rire.

[ *Elle suit Céphise.* ]

## SCÈNE XIV.

LEANDRE, *poursuivant seul.*

**H**erita de ses biens ; car ce Martin Braillard  
N'avoit , à son décès , laissé qu'un fils bâtard ,  
Mort depuis en Espagne ; & pour toute famille ;  
De son Epouse Alix , n'avoit eu qu'une fille ,  
Trépassée , enterrée un an avant sa mort ,  
Qui promettoit beaucoup , & qu'il chérissoit fort ;



www.libtool.com.cn

S C E N E X V.

LEANDRE, NERINE, *qui vient en tapinois & se met derriere lui pour l'écouter.*

LÉANDRE, *sans apperoir Nérine.*

**E**Nrique combattit & sur Mer & sur Terre,  
Et laissa les trois quarts de son corps à la guerre;  
Car il perdit un œil à Gand, le fait est sûr;  
La cuisse droite à Mons, le bras gauche à Namur,  
Il n'aimoit pas le vin, & haïssoit les femmes;  
Je le dis à regret; excusez-moi, Mesdames,  
De vous fâcher en rien. . .

NÉRINE, *derriere la chaise.*

Vous êtes bien poli.

LÉANDRE.

Ah! Nérine, c'est toi! Mais je suis seul ici!  
Je m'en serois douté. Peste soit des femelles,  
Dans tous leurs entretiens elles sont éternelles;  
Veulent parler, parler, & n'écouter jamais.  
Ces bavardes, sur-tout, bon Dieu que je les hais!  
Le talent le plus rare & le plus nécessaire,  
Sur-tout dans une femme, est celui de se taire.

NÉRINE.

Ah! Monsieur, quel exploit! Avoir ainsi défait,  
 Su vaincre, surpasser en babil, en caquet,  
 Six femmes à la fois, & leur donner la fuite!  
 Quelles femmes encor! La braillarde Mélite,  
 L'éternelle Céphise, & la rogue Doris,  
 Causeuses par état, s'il en est dans Paris.  
 Après être sorti vainqueur de cette affaire,  
 Qui peut vous refuser le surnom de Commere?

LÉANDRE.

Voyez la médifance. A peine ai-je eu le tems  
 De dire quatre mots, de desserrer les dents.  
 Mais je fors.

NÉRINE.

Attendez, voici certaine Lettre  
 Qu'on vient de me donner, Monsieur, pour vous  
 remettre.

LÉANDRE.

Elle vient de l'Abbé; voyons ce qu'elle dit.

[ Il lit tout haut. ]

*Comme on ne sauroit vous parler, Monsieur, je prends  
 le parti de vous écrire. Vous venez d'échouer dans l'affaire  
 en question, pour avoir trop parlé & n'avoir pas assez agi,  
 & faute de vous être rendu chez moi, quand je vous ai en-  
 voyé mon Laquais; vous n'en sauriez douter, puisque Valere*

**44 LE BABILLARD;**

*vient d'obtenir le Gouvernement par l'entremise de la personne chez qui je devois vous mener ce matin.*

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn) L'Abbé BRIFFART.

**N É R I N E.**

**J'approuve cette Lettre, & c'est fort bien écrit.**

**L É A N D R E.**

**L'injustice est criante, & je devois peu craindre...  
Mais j'aurai le plaisir d'aller par-tout m'en plaindre;  
Et Clarice vaut mieux que cent Gouvernemens.**



## SCÈNE DERNIÈRE.

LEANDRE, VALERE, CEPHISE,  
CLARICE, NERINE.

C É P H I S E, *parlant à Valere.*

**V**ous saurez devant lui quels sont mes senti-  
mens,  
Et je vais m'expliquer sans tarder davantage.

L É A N D R E.

Madame, en ce moment, j'attends votre suffrage.

N É R I N E, *à Céphise.*

De Quimper-Corentin, Valere est Gouverneur.

C É P H I S E, *s'adressant à Valere*

Je viens d'en être instruite, & fais choix de Mon-  
sieur.

L É A N D R E.

Contre les sentimens que vous faisiez paroître?

C É P H I S E.

Je n'avois pas alors l'honneur de vous connoître!

46 LE BABILLARD, COMÉDIE.

Et Je ne savois pas que vous étiez enfin  
Arriere petit-fils du célèbre Martin.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn) V A L E R E.

Vous ferez de ma nôce.

C L A R I C E.

Ami, Maîtresse, affaire,  
Vous perdez tout, Monsieur, pour n'avoir su vous  
taire.

N É R I N E.

Monsieur le Gouverneur, je vous baise les mains.

L É A N D R E.

Je n'ai rien à répondre à ces discours malins ;  
Mais, pour me consoler de ce qui les fait rire,  
Allons chercher quelqu'un à qui pouvoir le dire.

*Au Parterre, en revenant sur ses pas.*

Messieurs, un mot avant què de fortir ;  
Je ferai court contre mon ordinaire.  
Si, par bonheur, j'ai pu vous divertir,  
Si mon babil a su vous plaire,  
Daignez le témoigner tout haut.  
Si je vous déplais, au contraire,  
Retirez-vous sans dire mot.  
N'imitiez pas mon caractère.

F I N.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

# ADMETE

ET

# ALCESTE,

TRAGÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

*De M. DE BOISSY, de l'Académie  
Françoise :*

Représentée pour la première fois par les  
Comédiens François le 25 Janvier 1727.

*Tome I.*

A

---

[www.libtool.com](http://www.libtool.com)  
**A C T E U R S .**

**ADMETE**, Roi de Thessalie.

**ALCESTE**, Femme d'Admete.

**POLIDECTE**, Grand-Prêtre, Frere  
d'Admete.

**HERCULE**.

**CLÉONE**, Confidente d'Alceste.

**LICAS**, Confident d'Hercule.

**ADRASTE**, Confident de Polidecte.

**TIMOCRATE**.

**IRCAS**, Esclave.

**IPHICRATE**, autre Esclave.

Chœur du Peuple.

Suite.

*La Scène est dans la Ville d'Yolcos en Thessalie,  
dans le Palais d'Admete.*



ADMETE  
ET  
ALCESTE,  
TRAGÉDIE.



ACTE I.

---

SCENE PREMIERE.

POLIDECTE, ADRASTE.

POLIDECTE.



On frere va périr. Voici le jour terrible  
Qu'il doit être frappé d'une main in-  
visible.

Les feux contagieux n'embrâsent plus  
ce bord,

Le salut de son Peuple est l'Arrêt de sa mort :

A ij

4    **ADMETE ET ALCESTE,**

Il doit seul expirer pour toute la Patrie.  
Au Ciel impunément, on n'offre point sa vie.

**A D R A S T E.**

Seigneur, dès que la Parque aura fermé ses yeux ;  
Reprenez tous vos droits, commandez en ces lieux.  
Ne perdez point de tems, que rien ne vous étonne ;  
Et du pied des Autels, osez monter au Trône.  
Pour en chasser Alceste, & vous y faire asseoir,  
Je suis prêt à combattre, & m'en fais un devoir.

**P O L I D E C T E.**

As-tu vu nos guerriers ? & leur troupe fidelle  
Est-elle disposée à seconder ton zèle ?  
Car, c'est peu de Larisse, & que mes dons secrets  
De tous ses Citoyens me fassent des Sujets :  
C'est peu que Timocrate y conduise mes brigues,  
Si le soldat ici ne soutient mes intrigues.  
Puis-je attendre? . . .

**A D R A S T E.**

Oui, Seigneur, nos soldats sont tous prêts :  
Honteux de s'avilir dans une indigne paix,  
Chargés du vil emploi de cultiver la terre,  
Ils n'attendent qu'un Chef, & respirent la guerre :  
Du soin de les armer, Prince, honorez mon bras,  
Et souffrez que, pour vous, ils marchent sur mes pas.

TRAGÉDIE.

5

POLIDECTE.

Oui, fois leur Chef, ami; sur toi je me repose.

A D R A S T E.

Après un tel suffrage, il n'est rien que je n'ose.  
Avant la fin du jour, vous serez élu Roi,  
Et verrez tous nos Grecs fléchir sous votre loi;  
A moins qu'à nos desseins le Ciel ne mette obstacle;  
Que pour sauver Admète, il ne rende l'Oracle,  
Et que, trompant nos vœux, cet Oracle aujourd'hui  
Ne détourne le trait qui doit tourner sur lui.

P O L I D E C T E.

Ah! chasse de ton ame un effroi ridicule:  
Se peut-il qu'à ce point un guerrier soit crédule?  
Graces à mon pouvoir, je ne crains rien des Cieux;  
Réponds-moi des soldats, je te réponds des Dieux.  
Si la Reine & le Peuple attendent leur réponse,  
Rassure tes esprits; c'est moi qui la prononce.

A D R A S T E,

Mais ces Dieux ont d'Admète entendu les regrets;  
Ils ont chassé la mort du sein de ses Sujets;  
Une seconde fois; ils peuvent faire grace,  
Prince, & ne point frapper le coup qui le menace.

A iij

## 6 ADMETE ET ALCESTE,

### P O L I D E C T E.

Le lien dont je veux m'attacher à ton sang,  
Ta prudence éprouvée, & ton zèle constant,  
Veulent qu'à tes regards je dévoile un mystère  
Que j'ai sçu renfermer au fond du Sanctuaire.  
Je puis t'ouvrir mon cœur. Ces lieux remplis d'effroi  
Ne sont tout occupés que du péril du Roi.  
Tu te souviens qu'Alceste, en cette même Ville  
Où mon pere regnoit, vint chercher un asyle,  
Trop sensible à son sort, faussement ébloui,  
Tu sçais qu'il déclara, par un ordre inoui,  
Que celui de nous deux qu'elle voudroit élire,  
Et nommer son époux, posséderoit l'Empire,  
La perfide trahit mon espoir orgueilleux,  
Elle fit choix d'Admete, & couronna ses feux.  
Ce qui redouble encor ma fureur vengeresse,  
Le Sceptre m'échappa, malgré le droit d'aînesse.  
Ce droit sacré, par moi, fut en vain attesté;  
Mon pere, par ce frein, ne fut point arrêté;  
Ce titre ne servit qu'à combler ma misere.  
Le jour que sur le Trône il fit asseoir mon frere,  
Ce jour, sans consulter mon cœur ambitieux,  
Il consacra ma vie au culte de nos Dieux.  
Il craignoit le dépit que je faisois paroître,  
Et, proscriit de la Cour, je fus élu Grand-Prêtre,  
Ce n'étoit pas assez : à tout ce que j'aimois,

Son barbare pouvoir m'arracha pour jamais :  
Il bannit de ces lieux ta fille que j'adore ,  
Et pour qui j'entreprends un projet qu'on ignore.  
Pères dénaturés ! Parens pleins de rigueurs !  
Qui disposez de nous sans l'aveu de nos cœurs ,  
Votre main nous conduit au bord des précipices ,  
Et de tous nos forfaits vous êtes les complices.  
Je suis né pour l'éclat , non pour l'obscurité ,  
Et j'exerce à regret ma triste dignité.  
Je n'ai point oublié l'injure qu'on m'a faite ;  
Méditant chaque jour ma vengeance secrète ,  
A l'ombre des Autels , au centre de la paix ,  
J'ai mis mes plus grands soins à bien choisir mes traits.  
Pour Alceste , toujours ma haine s'est accrûe ;  
Sur mon malheureux frere elle s'est étendue ;  
Et , déguisant le piège où j'ai sçu l'engager ,  
J'ai , des Dieux que je sers , appris à me venger :  
Eux-mêmes ont fourni des armes à ma rage ,  
Et , pour cacher mon bras , m'ont prêté leur nuage.  
J'ai long-tems attendu , deux ans se sont passés ,  
Sans pouvoir satisfaire à mes vœux offensés.  
La Thessalie heureuse , & trop bien gouvernée ,  
Ne laissoit aucun jour à ma haine obstinée.  
Admete pacifique , & borné dans ses vœux ,  
Tendre envers ses Sujets , & zélé pour les Dieux ;  
Portant même souvent jusques à la foiblesse ,  
on zèle trop timide & sa folle tendresse ,

## 8 ADMETE ET ALCESTE,

Se voyoit adoré d'un Peuple qu'il aimoit.  
Contraint de dévorer l'ardeur qui m'enflammoit,  
Craignant à découvert de commettre le crime,  
De hasarder le prix de l'orgueil qui m'anime,  
Par des détours cachés, par des sentiers secrets,  
J'ai voulu parvenir à d'utiles forfaits.  
J'ai paru détaché d'une Cour que j'adore,  
Et me suis renfermé dans des lieux que j'abhorre.  
De mon cœur, en public, cachant l'ambition,  
J'ai saisi, pour frapper, l'heure & l'occasion.  
La fortune se livre à qui la sçait attendre.  
Un feu contagieux & prompt à se répandre,  
Dans ces tristes climats, vient d'apporter la mort :  
Je lui devrai le Sceptre, & j'en rends grace au Sort,  
Le Roi, pour arrêter ces ravages funestes,  
Est venu conjurer les Puissances célestes,  
D'entendre ses soupirs, d'épargner ses Sujets,  
Et de lancer sur lui leurs redoutables traits.  
Des Cieux, heureusement, la colere épuisée,  
S'est, peu de jours après, d'elle-même apaisée ;  
Et, selon mes desirs, chacun a, comme toi,  
Cru devoir son salut à l'amour de son Roi.

### A D R A S T E.

Mais, Seigneur, je l'ai cru sur la foi du Ciel même,  
Adraste a pour garant sa parole suprême,  
Et dans le Temple, hier, aux Peuples d'Yolços,

Sa redoutable voix fit entendre ces mots :

- » Peuple, rends à ton Roi grace de la lumière.
- » Et toi, Prince; demain, quand l'Astre qui t'éclaire,
- » Aura fait la moitié de son rapide cours ,
- » Ma fureur te prendra pour victime dernière ;
- » Un invisible trait doit terminer tes jours.

P O L I D E C T E.

Ton esprit trop crédule a, dans son trouble extrême,  
 Pris la voix d'un mortel pour la voix des Dieux  
 même.

Apprends qu'elle a parlé par un trait de mon art,  
 Et que j'ai profité des bienfaits du hasard.  
 Le Sort a le premier commencé le prodige,  
 Et je dois l'achever.

A D R A S T E.

Vous, Seigneur ?

P O L I D E C T E.

Moi, te dis-je.

Avant que le soleil, qui luit sur ces Etats,  
 Ait amené l'instant marqué pour son trépas,  
 Dans le Temple des Dieux Admète doit se rendre,  
 Pour bénir leur bonté du coup qu'il vient attendre,  
 Et leur renouveler son ferment solennel.  
 Conduit par mes conseils, comme il doit à l'Autel

10 ADMETE ET ALCESTE ;

Venir seul , dépouillé de la grandeur suprême ,  
J'ai d'un venin subtil , plus prompt que le fer même ,  
Empoisonné l'encens que sa main va brûler :  
C'est l'invisible trait qui le doit immoler.  
Avec l'odeur fatale , il va , dans son offrande ,  
Respirer à longs traits la mort qu'il leur demande.  
Sous mes coups , par ce piège , il tombera frappé ,  
Et mon crime sera dans l'ombre enveloppé.  
Je veux qu'il soit couvert d'un voile qu'on adore ,  
Que du nom de prodige un Peuple entier l'honore ,  
Et qu'une heureuse erreur fasse croire en tous lieux ,  
Que l'œuvre de ma main est l'ouvrage des Dieux.

A D R A S T E.

Mon cœur est partagé , par cette confiance ,  
Entre l'étonnement & la reconnoissance.  
Des mêmes intérêts à votre sort lié ,  
Puis-je trop signaler pour vous mon amitié ?  
Tout mon sang répandu ne sçauroit reconnoître  
Les bontés qu'aujourd'hui vous me faites paroître.

P O L I D E C T E.

Amour , dépit , orgueil , que je fers à la fois ,  
Heureux si mon cœur peut vous contenter tous trois ;  
Si je puis me venger , rappeler ce que j'aime ,  
Regner , & , comme moi , l'orner du diadème !

TRAGÉDIE.

II

ADRASTE.

Ah ! Seigneur, [www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

POLIDECTE.

Qu'à toi seul ce secret confié,  
Demeure entre nous deux, & soit comme oublié.



www.ibtool.com.cn  
S C E N E II.

POLIDECTE, ADRASTE, TIMOCRATE.

P O L I D E C T E.

**T**imocrate, est-ce toi? Ciel! Que viens-tu  
m'apprendre?

Ton retour en ces lieux a droit de me surprendre.

T I M O C R A T E.

Du prix de tous vos soins le Sort vous a privé,  
Et dans nos murs, Seigneur, Hercule est arrivé.  
Comme il a vu pour vous Larisse déclarée,  
La mort de votre frere étant presque assurée,  
Il a blâmé ce choix, & ses discours vainqueurs,  
Du côté de la Reine, ont tourné tous les cœurs.  
Bientôt, dans Yolcos, il doit venir lui-même,  
Affermir sur son front le sacré Diadème.  
Le crime, à son aspect, s'épouvahte & s'enfuit;  
La terreur l'environne, & la gloire le suit.

P O L I D E C T E.

Hercule est dans Larisse? Ah! que viens-je d'en-  
tendre?

Timocrate, il suffit, on pourroit nous surprendre,  
Sortez.

SCÈNE III.

POLIDECTE, ADRASTE.

POLIDECTE.

**D** Evant toi seul, que je m'épanche,  
ami.

Il n'est, de mes secrets, informé qu'à demi.

Hercule arrive enfin, & ma fureur s'arrête :

Il enchaîne ma main à frapper toute prête.

ADRASTE.

Oui, ce revers, Seigneur, est d'autant plus affreux,  
Que deux ans n'auront point sans doute éteint ses feux:  
Si vous privez le Roi de la clarté céleste,  
Hercule, dans l'espoir de posséder Alceste,  
Contre tous vos desseins armera son amour,  
Et lui-même viendra regner dans ce séjour.  
Ce Guerrier sans Etats, sans Cour, sans Diadème,  
Est Souverain par-tout, & commande aux Rois  
même.

Au seul bruit de son nom, nos Peuples éperdus,  
Recevront, à genoux, ses ordres absolus.

POLIDECTE.

C'est ce nom que je crains, non sa force indomptable;  
Et de mes ennemis, c'est le plus redoutable.

14 ADMETE ET ALCESTE,

Je sens que je ne puis le combattre aujourd'hui,  
Si le Ciel ne me sert de rempart contre lui.  
L'Oracle qu'on attend, & qu'Alceste demande,  
M'offre un nouveau moyen... Il faut que je le rende;  
Il faut que dans le Temple, elle perde le jour.

A D R A S T E.

Et qui vous répondra de sa mort ?

P O L I D E C T E.

Son amour.

Suis-moi. Pour achever de résoudre mon ame,  
Viens prêter tes conseils au dépit qui m'enflamme.  
Je la vois qui paroît : je la veux éviter.  
Ses plaintes, ses soupirs, ne font que m'irriter.



SCÈNE IV.

ALCESTE, POLIDECTE, ADRASTE.

ALCESTE, arrêtant Polidecte.

**A**H! sauvez mon époux, secourez votre frère :  
 A mes larmes, Seigneur, joignez votre prière ;  
 Courez vous prosterner au pied de nos Autels ;  
 Faites, dans ce péril, parler les Immortels :  
 Que pour eux, sans délai, votre bouche prononce ;  
 J'enverrai dans le Temple, apprendre leur réponse.

POLIDECTE,

Madame, de ce soin reposez-vous sur nous ;  
 J'y suis intéressé, sans doute, autant que vous.

( Il sort avec Adraste. )



## SCENE V.

ALCESTE *seule.*

**T** On monarque bien-tôt va fortir de la vie :  
 Remplis l'air de tes cris , Peuple de Theffalie ;  
 Joins tes soupirs aux miens , tu le dois aujourd'hui.  
 Si je perds un époux , tu perds un pere en lui :  
 Mais un pere si tendre , un Roi si magnanime ,  
 Que , pour toi , de la Parque il devient la victime.  
 Tu descendois en foule au ténébreux séjour ;  
 Il s'est offert aux Dieux pour te sauver le jour.  
 Ces Dieux l'ont exaucé dans toute sa priere :  
 Mon époux va périr , & tu vois la lumiere !  
 Toi , qui dois amener l'heure de son trépas ,  
 Soleil , arrête-toi , retourne sur tes pas ;  
 Crains d'éclairer la mort du plus grand Roi du  
 monde ,  
 Et plonge ses Etats dans une nuit profonde.



SCENE VI.

SCÈNE VI.

ALCESTE, IRCAS.

IRCAS.

**M** Adame, votre Epoux, couronnant ce grand jour,  
 Veut parler à son Peuple, & combler son amour.  
 Il doit se rendre ici, paré du Diadème :  
 Mais avant de paroître, il vous mande vous-même,  
 Ce Roi veut partager, mourant avec éclat,  
 Tous ses derniers instans entre vous & l'Etat.

ALCESTE.

Je ne puis soutenir cette image terrible :  
 A force de douleur, je demeure insensible.

IRCAS.

Rappelez vos esprits,

ALCESTE.

Non ; je veux aujourd'hui,  
 Accompagner ses pas, & mourir après lui.

IRCAS.

Calmez le désespoir dont votre ame est saisie ;

10 ADMÈTE ET ALCESTE,

Vivez pour votre Fils, vivez pour la Patrie :  
Vous êtes à tous deux comptable de vos jours.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

A L C E S T E.

Polidecte à mon fils prêtera son secours ;  
Il régira pour lui cet Empire paisible :  
Le Trône avec l'Autel n'est pas incompatible.

I R C A S.

Si ce Prince, exerçant le pouvoir souverain,  
De l'Etat une fois prend les rênes en main,  
Il pourra dès Autels sentir la servitude,  
Se faire de régner une douce habitude,  
Et retenir un bien qui lui semblera dû,  
Et dont, par votre choix, il fut jadis exclu.

A L C E S T E.

Le Peuple d'un tel joug vengeroit l'esclavage.

I R C A S.

Ne vous reposez point sur un Peuple volage,  
Qui court avec fureur après la nouveauté,  
Et des grands changemens est toujours enchanté ;  
Insensible aux bienfaits, qu'aussi-tôt il oublie :  
Eh ! du Thessalien c'est sur-tout le génie.

A L C E S T E.

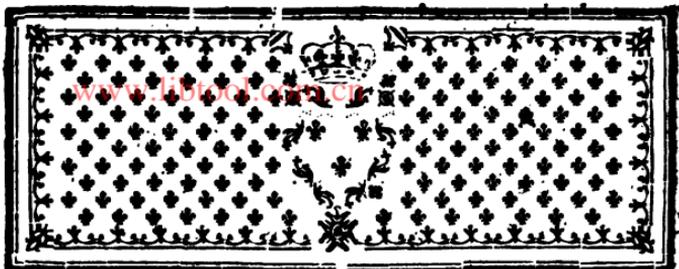
Dieux ! j'ai recours à vous ; décidez de mon sort :

TRAGÉDIE. 19

J'attends de votre Oracle, ou la vie, ou la mort.  
Cours parler au Grand-Prêtre, & quoi qu'il nous  
annonce,  
A ta Reine expirante apporte sa réponse.  
Le danger est pressant, hâte-toi d'obéir :  
Sois ardent à prier, & prompt à revenir.

*F I N du premier Acte.*





## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

ADMETE, ALCESTE, CLÉONE,  
CHŒUR DU PEUPLE.

ADMETE.

**O** ! Qu'il m'est doux de voir mon Peuple qui respire !  
 Qu'il m'est doux de le voir tel que je le desire ,  
 Trembler uniquement pour les jours de son Roi ,  
 Jouir de la lumière , & la tenir de moi !  
 J'aime à voir de vos cœurs l'empressement fidèle ;  
 Mon sang est trop payé par ces marques de zèle.  
 Je goûte , avant ma mort , témoin de vos regrets ,  
 Le prix le plus flatteur de mes heureux bienfaits.  
 Mériter vos soupirs , vivre en votre mémoire ,  
 Quel plus beau monument peut assurer ma gloire ?

Avant qu'aux Immortels j'aie offert mon trépas,  
 Et me soumettre au coup d'un invisible bras,  
 Écoutez, chers Sujets, un Prince qui vous aime  
 Comme ses propres fils, & bien plus que lui-même ;  
 Il est juste qu'un Roi, mourant le Sceptre en main,  
 Rende compte à son Peuple, & règle son destin.  
 Depuis près de deux ans que je suis sur le Trône,  
 J'ai toujours dépouillé l'orgueil qui l'environne ;  
 Sensible à tous vos maux, prévenant vos besoins,  
 A regner sur vos cœurs j'ai consacré mes soins ;  
 J'ai préféré la paix aux horreurs de la guerre,  
 Et jamais votre sang n'a rougi cette terre :  
 Ce sang, pour l'exposer, m'étoit trop précieux ;  
 J'ai beaucoup mieux aimé vous rendre tous heureux,  
 Renfermant mes desirs dans les bornes prescrites,  
 Que de cette contrée étendre les limites :  
 Ce qui doit encor plus me flatter aujourd'hui,  
 J'ai vécu pour mon Peuple, & j'expire pour lui.  
 Vous voyez devant vous votre Reine éperdue,  
 Qui vous cache ses pleurs, & détourne la vue ;  
 Qui va perdre un Epoux aimé si tendrement,  
 Et qui n'a pour support, qu'un fils encore enfant,  
 Vous êtes trop instruits combien elle m'est chère,  
 Qu'elle eut toujours pour vous des entrailles de mère,  
 Et qu'enfin sa tendresse égale mon amour.  
 Je vous la recommande, & j'exige en ce jour,

## 11 ADMÈTE ET ALCESTE,

Que pour prix de ma mort, & par reconnoissance,  
Vous lui juriez ici la même obéissance  
Que, jusqu'à ce moment, vous me rendez à moi,  
Et que, mes jours remplis, tout respecte la loi.  
Vous ne rougirez point d'être sous sa puissance:  
Aux charmes de son sexe, elle joint la prudence;  
Elle vous est connue; & pour dire encor plus,  
Alceste d'un grand Roi possède les vertus.

### A L C E S T E,

Révoque, juste Ciel, ta sentence inhumaine.

### Un C H E F D U P E U P L E.

Nous jurons tous, Seigneur, d'obéir à la Reine:  
Puisse éprouver soudain un châtiment cruel,  
Le premier qui rompra ce serment solennel.

### A D M È T E.

Et toi qui de mon fils dois conduire l'enfance,  
Veille pour conserver cette unique espérance:  
Elevé son esprit aux grandes actions,  
Et sur l'humanité donne-lui des leçons:  
Dès qu'il pourra marcher au chemin de la gloire,  
Du Fils de Jupiter raconte-lui l'Histoire;  
A bien combattre, à vaincre, elle doit l'enseigner,  
Et que de mon Epouse il apprenne à régner.  
Parle-lui de ma mort, qu'elle soit son modèle;

Que, Pere de son Peuple, il imite mon zèle ;  
 Qu'il s'applique sur-tout, redoutant les plaisirs,  
 A vaincre sa jeunesse, a dompter ses desirs ;  
 Car ce n'est point assez pour lui, pour ses semblables,  
 D'affronter, d'enchaîner des monstres formidables ;  
 Il faut d'autres vertus à qui doit être Roi,  
 Et pour bien gouverner, être maître de soi.

( *Se tournant vers Alceste.* )

Madame, en attendant que ce fils vous succède,  
 Où puisse vous prêter, & son bras, & son aide,  
 Occupez tout mon Trône, augmentez-en l'éclat,  
 Et faites le bonheur de ce paisible Etat.

## A L C E S T E.

Je ne puis renfermer la douleur qui me tue ;  
 Je la voulois en vain cacher à votre vue :  
 Au nom de votre épouse, au nom de votre fils,  
 Au nom de tout ce Peuple à vos ordres soumis,  
 Par les feux mutuels de l'amour le plus tendre,  
 Et par les pleurs qu'ici vous me voyez répandre,  
 Osez tout esperer de l'équité des Dieux ;  
 Votre frere, au plutôt, va prononcer pour eux.  
 J'entends au fond du cœur une voix qui me crie,  
 Que la Parque prolonge une si belle vie,  
 Et que le Ciel enfin, favorable à nos vœux,  
 Vous accorde des jours plus longs & plus heureux,  
 Dignes de vos vertus.

24 ADMETE ET ALCESTE,

ADMETE.

[www.libtool.cn](http://www.libtool.cn) Non ; il faut que je meure,  
Le Soleil , à grands pas , presse ma dernière heure,  
Recevant mes adieux , en des instans si doux ,  
Pour la dernière fois , embrassez votre Epoux ,  
Et soumettant votre ame. . . .

ALCESTE.

Ah ! si le Ciel sévère  
Exécute sur vous son arrêt sanguinaire ,  
Je ne survivrai point d'un moment à mon Roi :  
La lumière , sans vous , est affreuse pour moi.  
Dans le même tombeau , je veux être enfermée ;  
Et , pour nous séparer , vous m'avez trop aimée.

ADMETE.

Non ; je vous le défends , & par tout le pouvoir. . . .

ALCESTE.

Cher Admete, le puis-je ? Et dans mon désespoir. . . .

ADMETE , *en regardant son Peuple & la Reine.*

Je ne puis résister à leurs pleurs , à ses plaintes ;  
Ils portent à mon cœur de nouvelles atteintes.  
Otons-nous de leurs yeux.

( *Le Roi sort suivi de son Peuple.* )

SCÈNE I.

ALCESTE, CLÉONE,

ALCESTE.

**C**Her Prince, cher Epoux,  
 Je veux par-tout vous suivre, & mourir avec vous.  
 Mais hélas! malgré moi, mes genoux me trahissent;  
 Cléone, soutiens-moi, mes esprits s'affoiblissent;  
 Du poids de mes douleurs je me sens accabler.

CLÉONE.

Madame, en ce moment, si j'osois vous parler.....

ALCESTE.

Ne me console point. Alceste, en ses allarmes,  
 Ne veut plus se nourrir que de plaintes, de larmes.  
 Mais Ircas à mes yeux ne se présente pas:  
 Le tems presse, cours, vole au-devant de ses pas,



## SCÈNE III.

ALCESTE *seule.*

**L'**Attente accroît l'horreur où mon ame est plongée :

Par la crainte & l'espoir , je me sens partagée :

Et si près de sçavoir l'Oracle prononcé ,

Mon cœur. . . Je vois Ircas. Son front embarrassé ,

Et ses yeux incertains sont d'un funeste augure.

Ah ! le Ciel , de nos maux a comblé la mesure.



SCÈNE IV.

ALCESTE, IRCAS.

ALCESTE.

Qu'ont répondu les Dieux ?

IRCAS.

Suspendez votre effroi ;  
Leur réponse , Madame , est favorable au Roi.

ALCESTE.

Quoi ! le Ciel est sensible ? Il me rendroit Admete ?  
Satisfais au plutôt ma tendresse inquiète :  
Parle , acheve un récit qui flatte mes souhaits.

IRCAS.

Par votre ordre , Madame , en quittant ce Palais ,  
Je vole vers le Temple , où je vois tous nos Prêtres ,  
Implorant , pour le Roi , les Dieux nos premiers  
Maîtres ,  
Présenter de concert , leur encens & leurs vœux ,  
Et des Vieillards plus loin , qui prioient avec eux.  
D'un pas respectueux , perçant le Sanctuaire ,  
J'approche de l'Autel , j'interromps leur priere.

28 ADMETE ET ALCESTE;

Le Grand-Prêtre me voit , & lisant dans mes yeux  
Se prosterne , se tait , & consulte les Cieux ;  
Tandis qu'avec ardeur , à genoux , je les prie  
De sauver votre Epoux aux dépens de ma vie,  
Cependant d'un feu saint le Pontife est pressé ;  
Il se leve , & voici ce qu'il a prononcé :

» S'il se trouve un ami fidèle ,  
» Qui , né dans ces climats , & poussé d'un beau zèle ,  
» A mourir sur l'Autel ose engager sa foi ,  
» Des Dieux la puissance immortelle  
» Va consoler Alceste , & délivrer le Roi.

A L C E S T E.

Je respire , Grands Dieux ! & sur votre parole ,  
Déjà pleine d'espoir , Alceste se console.

I R C A S.

Je voudrais être né dans la Grèce aujourd'hui ,  
Et Sujet de mon Roi , pour expirer pour lui.  
Le privilège heureux de lui sauver la vie ,  
Madame , à votre Peuple est tout ce que j'envie.

A L C E S T E.

Mille se font déjà sans doute présentés ?

I R C A S.

Ils l'auroient dû , Madame , après tant de bontés ;

Mais ils ont gardé tous un coupable silence,  
 Et de ceux que j'ai vus, le plus ferme balance :  
 Il craint de se résoudre, & ne mérite pas  
 Le bonheur de subir un si noble trépas.

A L C E S T E.

Ai-je bien entendu ? Quelle reconnoissance !  
 O Ciel ! de tant d'amour est-ce la récompense ?  
 Un Peuple si cruel, si plein de lâcheté,  
 Qu'un Esclave surmonte en générosité,  
 Au jour qu'il craint de perdre indigne de paroître,  
 Avec la liberté méritoit-il de naître ?

I R C A S.

Reine, tel est souvent le destin des Etats :  
 Pour Sujets, un Roi juste a des Peuples ingrats ;  
 Et des Peuples zélés ont un Tyran pour Maître.  
 Quant au Theffalien, vous devez le connoître :  
 Il n'est pas sans valeur, mais il manque de foi ;  
 Son intérêt le touche, & non celui du Roi.  
 Mais Cléone revient. Dieux ! quel trouble l'inspire !



www.litton.com  
S C E N E V.

ALCESTE, IRCAS, CLÉONE.

CLÉONE.

**U**Ne terreur soudaine.....

ALCESTE.

Ah ! mon Epoux expire !

CLÉONE.

Non ; mais tout fuit sa vue , en ce moment fatal ,  
Et je ne sçais d'où naît cet effroi général ;  
Surpris & consterné , le Courtisan s'écoyle ;  
Et chaque instant , Madame , en éclaircit la foule.  
Les cœurs & les esprits sont changés en ce jour ,  
Et vos Esclaves seuls vont remplir votre Cour.  
On lit dans tous les yeux , l'effroi , l'incertitude ;  
Et bien-tôt ce Palais n'est qu'une solitude.

ALCESTE.

Les lâches , les ingrats , qui craignent de s'offrir ,  
Abandonnent leur Maître , & le laissent périr.  
L'Oracle les effraye , & la mort les étonne.  
Voilà , voilà quel est le faux éclat du Trône.

Tant que du Sort riant nous avons la faveur ,  
Nous sommes assiégés du Courtisan flatteur :  
Mais quand le destin change , & qu'il nous est funeste,  
Notre Cour disparoît , le Sceptre seul nous reste.  
Laissez-moi ; ma douleur ne veut plus de témoins ;  
Alceste désormais vous quitte de vos soins.

*F I N du second Acte.*





## A C T E III.

## SCENE PREMIERE.

ADMETE, IPHICRATE.

A D M E T E.

**A**H! j'ai beau parcourir ce Palais solitaire,  
 Je ne vois devant moi, qu'une troupe étrangere  
 D'Esclaves effrayés, errans de toutes parts :  
 Tout, jusqu'à mon Epouse, évite mes regards.  
 Mon frere, en même tems, retarde mon offrande ;  
 Au lieu d'aller au Temple, il veut qu'ici j'attende.  
 Le Soleil de son cours a rempli la moitié,  
 Et vers moi, de sa part, aucun n'est envoyé.  
 L'heure de mon trépas, par les Dieux annoncée,  
 Cette heure que j'attends, est maintenant passée.  
 Toutefois, je respire, & le trait suspendu.....

Ah !

Ah ! c'est le prompt effet de l'Oracle rendu ;  
 Il n'en faut pas douter : un Sujet se signale ,  
 Et désarme la main de la Parque fatale.  
 Ircas va m'éclaircir bien-tôt par son retour.

I P H I C R A T E.

Tout semble conspirer à signaler ce jour :  
 Seigneur, en ce moment, le grand Hercule arrive ;  
 Moi-même je l'ai vu descendre sur la rive.

A D M E T E.

Le fils de Jupiter !

I P H I C R A T E.

Lui-même ; & ce Héros ,  
 Qu'un heureux sort conduit dans les murs d'Yolcos ,  
 M'a bien plus étonné que le bruit de sa gloire.  
 Ce n'est point un vainqueur enflé par la victoire ,  
 Qui d'un ceil dédaigneux regarde les mortels ;  
 Mais un guerrier modeste & digne des Autels ;  
 Par sa seule vertu , formidable à la terre :  
 Tout montre en lui le fils du Maître du tonnerre ,  
 Et son aspect auguste annoncé à tous les yeux ,  
 Le protecteur des Rois & le rival des Dieux.

A D M E T E.

Son retour met le comble à mon bonheur suprême,  
 Et je vais de ce pas le recevoir moi-même.

Tome I.

C

www.libtcol.com.cn  
S C E N E I I.

ADMETE, IRCAS, IPHICRATE.

A D M E T E.

**J**E te revois, Ircas. Que j'apprenne de toi  
Quel fidèle Sujet vient de s'offrir pour moi.  
Je brûle. . . . Tu pâlis & tu baisses la vue.  
Moi-même, en te voyant, je sens mon ame émue.  
Parle, éclaircis mon doute, &, sans plus différer,  
Nomme-moi. . . .

I R C A S.

Seigneur, c'est. . . Puis-je le proférer ?

A D M E T E.

Ta lenteur met le comble à mon trouble funeste.  
Acheve, je le veux. . . .

I R C A S.

C'est votre Epouse.

A D M E T E.

Alceste !

I R C A S.

Prompt à vous obéir, j'abandonnois ces lieux,

Quand Cléone m'arrêre, &, les larmes aux yeux,  
M'informe que la Reine..... Elle vient elle-même.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

SCENE III.

ADMETE, ALCESTE.

ADMETE.

AH! Madame.

ALCESTE.

Ah! Seigneur, que ma joie est extrême!  
Et quel ravissement succède à mon effroi,  
De voir hors de péril mon Epoux & mon Roi!  
De mes justes transports je ne suis point maitresse.

ADMETE.

Votre funeste joie augmente ma tristesse,  
Et me rend plus affreux le jour dont je jouis.  
Je sçais que votre sang doit en être le prix.

ALCESTE.

Ce discours me surprend.

ADMETE.

Il n'est plus tems de feindre

36 ADMETE ET ALCESTE,

Ce que de votre amour j'avois trop lieu de craindre.  
Vous vous êtes offerte, & Cléone a tout dit.  
Par la bouche d'Ircas, je viens d'en être instruit.

A L C E S T E.

Cléone a révélé ce qu'elle auroit dû taire :  
Seigneur, vous lui devez l'aveu que je vais faire.  
Voyant que vós Sujets, aussi lâches qu'ingrats,  
Restoient dans le silence & craignoient le trépas,  
Pour vos jours en péril, votre Epouse tremblante,  
Court au premier Autel que ce lieu lui présente,  
Et pour vous à la mort vient de se dévouer.  
Heureuse que le Ciel ait daigné m'avouer,  
Et qu'il ait révoqué l'arrêt de sa colere,  
Sur la foi du ferment qu'Alceste vient de faire ?  
Je ne pouvois le croire, &, dans mes tendres soins,  
J'ai voulu que mes yeux en fussent les témoins.  
Vous vivez, il suffit ; me voilà consolée :  
Il ne me reste plus qu'à me voir immolée.  
D'Alceste, de son nom, souvenez-vous toujours,  
Qu'il vive en votre cœur, qu'il regne en vos discours.  
Adieu, Prince.

A D M E T E.

Arrêtez ; quel esprit vous anime !  
Faut-il que de mon sort vous soyez la victime ?

En générosité vous m'auriez donc vaincu ?  
 Non, non, votre courage offense ma vertu.  
 Je ne permettrai point, que dans cette journée,  
 De festons odieux vous soyez couronnée ;  
 Ni, pour sauver mes jours, que, sous un fer cruel,  
 Votre sang généreux coule sur un Autel.  
 Que ton premier Arrêt, juste Ciel ! s'accomplisse :  
 Frappe ; la mort d'Alceste est mon plus grand sup-  
 plice.

A L C E S T E.

Seigneur. . . . .

A D M E T E.

Obéissez, rendez-vous à mes vœux.

A L C E S T E.

Je ne suis plus à vous, Prince, je suis aux Dieux :  
 Ils tiennent leur parole, & je tiendrai la mienne.

A D M E T E.

Non, vous ne mourrez point, la résistance est vaine.

A L C E S T E.

J'en ai fait la promesse.

A D M E T E.

Et j'en fais le serment.

C iij.

38 ADMETE ET ALCESTE,

ALCESTE.

Ah! mon devoir le veut.

ADMETE.

Le mien vous le défend,

ALCESTE.

Ma mort fera ma gloire.

ADMETE.

Elle feroit ma honte.

Il n'est point de périls que plutôt je n'affronte;  
Et si vous ne quittez ce dessein odieux,  
Je serai la victime & le Prêtre, à vos yeux.

ALCESTE.

Où s'emporte, Seigneur, votre douleur extrême!

ADMETE.

Hercule va paroître. Ah! le voici lui-même.  
Il sçaura, malgré vous, vous ravir à la mort.



## S C E N E I V.

HERCULE , ADMETE , ALCESTE.  
S U I T E .

H E R C U L E .

**P**Rince , je vous revois , & dans mon doux  
transport. . . . .

Mais , quoi ! vous soupirez & vous versez des larmes !

A D M E T E .

Pardonnez cet accueil à mes justes allarmes.

Mon Epouse , pour moi , s'est offerte au trépas ;

On la doit immoler : j'implore votre bras .

Ne souffrez point , Seigneur , qu'elle me soit ravie ;

Mes jours , qu'elle a sauvés , dépendent de sa vie .

Combattez la rigueur d'un oracle odieux :

Hercule peut lui seul lutter contre les Dieux .

H E R C U L E .

Quel discours ! juste Ciel ! & quel abord funeste !

Le sang qu'on doit verser , est donc le sang d'Alceste ?

Se peut-il que le Ciel proscrive tant d'appas ?

Mais non , pour la sauver , il guide ici mes pas .

Je défendrai sa vie , il y va de ma gloire :

C iv

40 ADMETE ET ALCESTE ;

Son trépas à jamais flétriroit ma mémoire.  
Il ne fera point dir , Seigneur , qu'en votre Cour ,  
Le sang de votre Epouse ait marqué mon retour.

A L C E S T E .

N'allez pas sur le Roi ; par votre résistance ,  
Attirer de nouveau la céleste vengeance ;  
Redoutez-la vous-même , & respectez ses jours.

H E R C U L E .

En vous laissant périr , j'en trancherois le cours.  
Si vous mouriez pour lui , pourroit-il vous survivre ?  
Son amour lui feroit un devoir de vous suivre .  
Je dois parer le trait qui nous menace tous ;  
Je suis inébranlable , & je l'apprends de vous .  
Pardonnez-moi , Grands Dieux ! en un jour si funeste ,  
Si je ne puis souscrire au supplice d'Alceste ;  
Mais je ne sçaurois voir , sans opposer mon bras ,  
L'Innocence éprouver un barbare trépas .  
Et si je le souffrois , je me croirois coupable ,  
Et de ma lâche crainte à vous-mêmes comptable .  
Pour prix de mes travaux , accordez-moi ses jours ;  
Que l'on n'ait pas en vain imploré mon secours .  
C'est l'unique faveur qu'Hercule vous demande ;  
Il n'envisage point une gloire plus grande ;  
Et sauver la vertu , m'est un bien aussi doux

Que l'honneur immortel d'être assis parmi vous.

www.libtool.com.cn  
A D M E T E.

Puisse, dans ce moment, votre auguste prière,  
Pénétrer jusqu'aux Cieux, & fléchir leur colere.

H E R C U L E.

L'Olimpe cependant, en cette extrémité,  
Une seconde fois doit être consulté.  
Mais ce soin, par malheur, regarde Polidecte ;  
Il préside aux Autels, & sa voix m'est suspecte.

A D M E T E.

Vous redoutez mon frere ?

H E R C U L E.

Oui, je crains, entre nous,  
Que s'il forme des vœux, ils ne soient contre vous.  
Ce n'est pas sans raison que mon cœur le soupçonne :  
Larisse, d'où je viens, le plaçoit sur le Trône.

A D M E T E.

Le plaçoit sur le Trône ?

A L C E S T E.

Ah ! quel affreux projet !

42    ADMETE ET ALCESTE,  
          H E R C U L E .

Je ne puis, en ce jour, le convaincre, en effet ;  
Mais ce coup part, Seigneur, d'une brigue ennemie ;  
Et je suis sûr qu'il trempe en cette perfidie.  
Je sçaurai de si près l'observer aujourd'hui . . . . .  
Il vient. Daignez tous deux me laisser vec lui.

          A D M E T E .

Pour dévoiler le crime & sauver l'innocence ,  
Je vous arme , Seigneur , de toute ma puissance.



SCÈNE V.

HERCULE , POLIDECTE , ADRASTE ,  
LICAS.

P O L I D E C T E .

**C**omme frere du Roi , Polidecte à vos yeux....

H E R C U L E .

Arrêtez , parlez-moi. Comme organe des Dieux ,  
Comme frere du Roi , vous pourriez faire naître  
Des soupçons qui seroient trop bien fondés peut-être.

P O L I D E C T E .

Moi !

H E R C U L E .

Larisse aujourd'hui vous avoir élu Roi ,  
Et ce choix au soupçon me porte malgré moi.

P O L I D E C T E .

Qu'osez-vous m'avouer ? Ma vertu s'en offense.

H E R C U L E .

A vous croire , Seigneur , souffrez que je balance ;  
Le tems dévoilera l'obscurité ,  
Et d'un soin plus pressant mon cœur est agité.

44 ADMETE ET ALCESTE,

La Reine voit la mort qui pour elle s'apprête ,  
Et je ne dois songer qu'à garantir sa tête.  
Puisqu'Admete jouit de la clarté des Cieux ,  
Je crois que votre Oracle est inspiré par eux :  
Polideкте les sert , mais si je le soupçonne ,  
C'est d'être ambitieux & d'aspirer au Trône ,  
Non d'ôser abuser du pouvoir des Autels ,  
Jusqu'à faire à son gré parler les Immortels.  
Au sang dont vous sortez je ferois trop d'injure ,  
Et votre ame, est sans doute, exempte d'imposture.  
Prince , je sçais d'ailleurs la force de vos droits ,  
Et qu'il n'est point permis d'emprunter d'autre voix.  
Remplissez les devoirs de votre ministère ;  
Le défenseur des Loix ne veut point s'y soustraire :  
Mais du sentier prescrit ne vous écartez pas ,  
Et que le zèle seul dirige tous vos pas.  
Pour y porter nos vœux , retournez dans le Temple ;  
D'une douleur sincère allez donner l'exemple :  
Pressez , n'oubliez rien pour faire rendre aux Dieux  
Un oracle plus juste , & qui soit digne d'eux.  
Aux jours de votre Reine Hercule s'intéresse ;  
Il dévoile les cœurs , pensez-y : je vous laisse.



SCÈNE VI.

POLIDECTE, ADRASTE.

POLIDECTE.

**J**E n'ai pas cru si-tôt qu'il dût être en ces lieux ;  
 Mais qu'ai-je à redouter , quand j'ai pour moi les  
 Cieux ?

Je vois , selon mes vœux , réussir mon audace ,  
 Et ce coup de mon art répare ma disgrâce.

L'oracle a son effet , mon piège a réussi ;

Je tiens en mon pouvoir ce que j'ai tant haï :

Il ne peut éviter la mort qui l'environne ,

Et je vais me venger , pour arriver au Trône.

J'ai changé de victime ainsi que de projet ,

Mais pour mieux assurer le prix de mon forfait.

ADRASTE.

Mais , Seigneur , (excusez le zèle qui m'entraîne ;)

Pourquoi , dans ce péril , ne pas nommer la Reine ?

Et pourquoi hasarder.....

POLIDECTE.

Pour bannir tout soupçon ,  
 Et d'une sombre nuit voiler ma trahison.

46 ADMETE ET ALCESTE,

Les attentats grossiers , les crimes ordinaires ,  
 Ne sont que les exploits des assassins vulgaires.  
 S'ils ne sont déguilés , j'abhorre les forfaits ;  
 Je veux qu'ils soient cachés sous des voiles épais.  
 L'objet n'excuse point , sans l'art de les conduire,  
 Et de couvrir l'horreur que leur noirceur inspire.  
 Il faut , ami , qu'un crime ait l'éclat des vertus ,  
 Ou qu'à jamais ses traits demeurent inconnus.

A D R A S T E.

Mais un Sujet pouvoit braver la mort sévère.

P O L I D E C T E.

Ah ! connois mieux du Grec quel est le caractère.  
 Au milieu des combats , & le fer à la main ,  
 Il affronte en aveugle un trépas incertain :  
 Mais voyant la mort sûre , il manque de courage ;  
 Son appareil l'étonne , il tremble à cette image ;  
 L'extrême amour lui seul , lorsqu'il en est épris ,  
 A vaincre cette horreur , peut porter ses esprits.  
 Il n'est crainte , péril , qu'un tel amour n'efface ;  
 Au sexe né timide il donne de l'audace.  
 Quand la religion , excitant sa ferveur ,  
 Dans son ame sur-tout se mêle à cette ardeur ,  
 Il brave tout alors , dans sa pieuse ivresse ,  
 Et l'on le voit courir au trépas par foiblesse.

De l'étude des cœurs mon esprit occupé,  
En fit toujours sa règle, & ne s'est point trompé.  
Admete aime la Reine, & la Reine l'adore.  
J'ai prévu dans ce jour ce que tout autre ignore,  
Que si quelqu'un pour lui se livroit à la mort,  
Elle seule oseroit tenter un tel effort.  
Il est vrai qu'un esclave a fait trembler mon ame;  
J'ai lu dans ses regards, le zèle qui l'enflamme:  
Il brûloit de s'offrir. J'ai connu le danger,  
Et j'ai du sacrifice exclu tout étranger.  
Le Roi croit qu'elle meurt pour lui, pour la Patrie,  
Et c'est à ma fureur que je la sacrifie.  
Pour hâter ma vengeance, abandonnons ce lieu,  
Et soyons, à la fois, le Ministre & le Dieu.  
Mais non; jusques au bout, je veux remplir ma haine.  
Hercule prend en main l'intérêt de la Reine;  
Son ame brûle encor de sa première ardeur,  
Et la simple amitié montre moins de chaleur.  
Il prétend l'arracher au trépas que j'ordonne;  
Je sçaurai l'en punir, & quoiqu'il me soupçonne,  
Je lui prépare un coup qui le doit accabler,  
Et j'aurai trouvé l'art de le faire trembler.  
Orgueilleux de sa force, enivré de sa gloire,  
En vain à l'Univers il ose faire croire  
Que du Dieu du Tonnerre il a reçu le jour,  
Et qu'il doit être admis au céleste séjour;

48 ADMETE ET ALCESTE,

Il peut, par ce discours, séduire le Vulgaire :  
 Mais Hercule, à mes yeux, est un homme ordinaire,  
 Dépendant du Destin, & sujet à ses coups ;  
 Soumis à la Nature, & mortel comme nous.  
 Il a cent fois des Cieux éprouvé le colere ;  
 Et si, comme on le dit, Jupiter est son père,  
 Il recevra son ordre avec soumission,  
 Quand je lui parlerai de sa part, en son nom.  
 S'il est né d'un mortel, affectant plus de crainte,  
 Le fourbe obéira, pour mieux voiler sa feinte.

A D R A S T E.

S'il résiste ?

P O L I D E C T E.

Ah ! mon cœur le souhaite aujourd'hui.  
 Je mettrai tout le Peuple & le Ciel contre lui ;  
 Son amour servira de prétexte à ma haine ;  
 Je le rendrai suspect à mon frere, à la Reine :  
 Des vengeances du Ciel le déclarant auteur,  
 Je veux que tous nos Grecs accusent son ardeur,  
 Et que ce demi-Dieu, quelque feu qui l'anime,  
 Succombe sous le nombre, & meure ma victime.  
 Malgré tous ses efforts, Alceste, tu mourras ;  
 Et toi, crédule Epoux, tu vas suivre ses pas.  
 Je sçaurai r'affranchir d'une trop longue vie,  
 Et r'aider à rejoindre une ombre si chérie :  
 Un esclave gagné, secondant mon dessein,

Doit

Doit plonger , cette nuit , ton épée en ton sein.  
 Ton trouble , ta douleur , les ombres , la surprise ,  
 Tout doit cacher le bras , & servir l'entreprise.  
 La conjecture enfin , qu'appuieront mes regrets ,  
 Fera croire demain & dire à tes Sujets ,  
 Que , dans ton désespoir , tu t'es percé toi-même ,  
 Et qu'Admete n'a pu survivre à ce qu'il aime.  
 Ainsi , ma main frappant tous ces coups à la fois ,  
 Au lieu d'une victime , en immolera trois ;  
 Et d'un crime ignoré , ma politique prompte  
 Cueillera tout le fruit , sans en avoir la honte.

A D R A S T E.

Songez.....

P O L I D E C T E.

Rien désormais ne peut m'intimider.  
 Dans l'état où je suis , je dois tout hasarder.  
 Pardonne , cher objet de l'amour qui m'anime ;  
 Mais on ne m'a laissé que le chemin du crime.  
 Je ne puis t'élever que par un coup affreux ,  
 Et te perds pour jamais , si je suis vertueux.

A D R A S T E.

Prévenez donc Hercule , & que sa résistance.....

P O L I D E C T E.

Ecoute ; à ses efforts opposons la prudence.

Tome I.

D

50 ADMETE ET ALCESTE,

Tandis que de ces lieux je fors plein de fureur ,  
Pour revenir bien-tôt y porter la terreur ,  
Assemble nos amis, fais-leur prendre les armes ;  
Peins-leur pour les Autels mon zèle & mes allarmes ;  
Sous le voile sacré de la Religion ,  
Va semer l'épouvante & la rébellion ,  
Et fais , si l'on se porte à quelque violence ,  
Qu'un Peuple tout entier s'arme pour ma défense.

*F I N du troisieme Acte.*





## ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

HERCULE, LICAS.

HERCULE.

**A**H! de mon cœur, ami, j'ai sçu mal triompher ;  
 Ma tendresse renaît, je n'ai pu l'étrouffer.  
 Mon feu s'étoit caché sous le nom de l'estime ;  
 Je le croyois éteint, le péril le ranime.  
 D'une simple pitié je ne suis point ému :  
 Je tremble, je frémis en amant éperdu.  
 Hercule défend moins, dans l'ardeur qui le presse,  
 L'épouse d'un ami, que sa propre maitresse.  
 Nul monstre jusqu'ici ne m'a sçu résister,  
 Et l'amour est le seul que je n'ai pu dompter.  
 Je rougis de moi-même & du trait qui me blesse ;

D ij

52 ADMETE ET ALCESTE,

Je voudrois me cacher ma honteuse foiblesse.  
 Depuis mon arrivée, agité, furieux,  
 C'est peu que je poursuiue un Pontife odieux,  
 Ma flamme sacrilége attaque les Dieux même;  
 Elle ose soupçonner leur justice suprême;  
 Elle allume en mon sein mille projets cruels,  
 Immole leur Ministre & brise leurs Autels.  
 Elle seule combat, balançant la victoire,  
 Ma vertu, ma raison, mon devoir & ma gloire.

L I C A S.

Je reconnois Hercule à ces nobles transports,  
 Et tout est grand en lui, jusques à ses remords.  
 Il juge son amour avec un œil sévère,  
 Et s'accuse d'un feu qui n'est qu'involontaire.

H E R C U L E.

Loin de m'empoisonner par tes discours flatteurs,  
 Peins-moi plutôt ce feu des plus noires couleurs.  
 Je ne suis point de ceux dont le front téméraire  
 S'applaudit de montrer une flamme adultère,  
 Qui mettent lâchement leur bonheur souverain  
 A séduire un objet dont un autre a la main;  
 Et prompts à publier leur indigne victoire,  
 Du déshonneur d'autrui, s'osent faire une gloire.  
 D'un triomphe si bas mon cœur n'est point flatté,  
 Et le crime jamais ne fit ma vanité.

L I C A S.

Mais, quoi ! laisserez-vous immoler l'innocence ?

H E R C U L E.

Non ; mon devoir m'oblige à prendre sa défense,  
 Et je dois protéger deux époux malheureux  
 Qui s'aiment tendrement, & rassemblent en eux,  
 Tout ce que la vertu peut avoir d'estimable.  
 Dans Alceste, je vois une épouse adorable,  
 Dont l'amour, le courage, égalent les attraits :  
 Dans Admete, un grand Roi, pere de ses Sujets.  
 De quelque part ici que mon œil se promene,  
 Tout condamne l'Oracle, & parle pour la Reine.

L I C A S.

Si quelqu'un doit calmer le céleste courroux,  
 Fils du Maître des Dieux, qui le peut mieux que vous ?  
 Vous qui devant, Seigneur, dans le Ciel prendre  
 place,  
 Entre ces Dieux & vous, voyez si peu d'espace.

H E R C U L E.

Viens, suis-moi dans le Temple où je vais les prier ;  
 Je connois polidecte, & dois m'en défier.



[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

## S C E N E II.

HERCULE , ADMETE , LICAS.

H E R C U L E .

**O**U courez-vous , Seigneur , plein d'un trouble funeste ?

A D M E T E .

Expirer sur l'Autel , & prévenir Alceste.  
 Je viens de la quitter , percé de ses douleurs.  
*Cessez , m'a-t-elle dit , me baignant de ses pleurs ,  
 Cessez de disputer à ma tendresse extrême ,  
 La gloire de sauver le jour à ce que j'aime ;  
 Et ne me forcez pas , par de plus longs délais ,  
 A répandre mon sang moi-même en ce Palais.*  
 Je ne puis plus tenir contre de telles armes ;  
 Il faut , par mon trépas , terminer tant d'allarmes ,  
 Et , sans lasser le Ciel par d'inutiles vœux ,  
 Je cours.....

H E R C U L E .

Prince , arrêtez , ne quittez point ces lieux :  
 Que , par votre vertu , votre ame rassurée  
 Calme le désespoir où je la vois livrée :

Attendant que par moi le Ciel soit consulté,  
 Et que j'aye aux Autels, percé la vérité.  
 Souvenez-vous qu'en tout, les Dieux justes & sages  
 N'ont fait les grands revers que pour les grands cou-  
 rages.

Notre vertu languit dans la prospérité,  
 Et ne brille jamais que par l'adversité.  
 Les traverses toujours nous font ce que nous sommes,  
 Et sans elles, Seigneur, il n'est plus de grands hommes;  
 Et ma force, en un mot, puisqu'il faut me citer,  
 C'est, grace à leur secours, qu'elle vient d'éclater.  
 Sans les ordres cruels du tyran Euristhée,  
 Sans l'effort redoublé de Junon irritée,  
 Je n'aurois point livré tant de combats divers,  
 Et serois inconnu peut-être à l'Univers.  
 Mais vous-même, Seigneur, en des tems si funestes,  
 Sans les traits rigoureux des vengeances célestes,  
 Pour vos Peuples mourans vous seriez-vous offert?  
 Et d'un honneur nouveau vous seriez-vous couvert?

## A D M E T E.

Seigneur, quelle vertu seroit inébranlable,  
 Et pourroit résister au revers qui m'accable?  
 Mon Epouse, pour moi, veut courir au trépas,  
 Et moi je le verrai, sans prévenir ses pas!  
 Non, vous allez au Temple, & je prétends vous  
 suivre,

56 ADMETE ET ALCESTE,

Fléchir les Dieux pour elle, ou bien cesser de vivre.

[www.libHERCULE.com](http://www.libHERCULE.com)

Ah! Prince, autant que vous je me sens attendrir,  
Et moi-même je veux la sauver ou périr.  
Je fors sans plus attendre, & d'une voix pressante.....

A D M E T E.

Mon frere nous prévient, & son front m'épouvante.



SCÈNE III.

HERCULE, ADMÈTE, POLIDÈCTE,  
SUITE, LICAS.

HERCULE.

**Q**ue vient nous annoncer ce regard plein d'effroi ?  
Qui vous ramène ici ? Parlez, répondez-moi.

POLIDÈCTE.

Que ne puis-je garder un éternel silence ?  
Tous les Dieux ont fermé l'oreille à la clémence ;  
De vous le déclarer ils m'ont prescrit la loi.  
Prince, pour prix du jour qu'ils accordent au Roi,  
Ils veulent qu'en leur Temple on sacrifie Alceste :  
Tout autre sang déplaît à la fureur céleste.  
Admète, s'il s'offroit, se verroit refusé.  
Tel est l'ordre du Ciel.

ADMÈTE.

A-t-il tout épuisé ?

POLIDÈCTE.

Rien n'a pu le calmer, encens, larmes, prière.

ADMÈTE.

Si j'étois criminel, seroit-il plus sévère ?

58 ADMETE ET ALCESTE,

( *A Hercule.* )

Seigneur , je vous implore une seconde fois :  
Qu'Hercule soit l'arbitre & des Dieux & des Rois.  
Pour ne plus la quitter , je vole vers la Reine ,  
Et j'attends qu'aux Autels vous désarmiez leur haine.  
Satisfaits de ma mort , qu'ils se laissent fléchir ,  
Ou je jure par eux de leur désobéir.

( *Il sort.* )



SCÈNE IV.

POLIDECTE, HERCULE,  
SUI TE.

POLIDECTE.

**J**E frémis du serment qu'Admete vient de faire.  
Malheureux ! Il ne fait qu'enflammer leur colere :  
Il a recours à vous , mais vos efforts sont vains.  
Que peut contre les Dieux la force des Humains ?

HERCULE.

Autant que leur rigueur , votre retour m'étonne.  
Avez-vous oublié qu'Hercule vous soupçonne ?  
Songez-vous que le Ciel , quand il est irrité ,  
Avec mesure & poids , doit être consulté ?  
Soyez prompt , quand il faut annoncer sa clémence ;  
Mais lent , quand vous devez confirmer sa vengeance.  
Je ne sçais quel motif vous règle & vous conduit ;  
Mais mon soupçon sur vous s'accroît & s'affermit.

POLIDECTE.

L'intérêt des Autels est le seul qui m'attire ,  
Et j'obéis au Ciel qui me presse & m'inspire.  
Vous ne devez , Seigneur , vous en prendre qu'à lui.

60 ADMETE ET ALCESTE,

Mais que dis-je ? Plutôt, se montrant notre appui,  
Le Fils de Jupiter devrait donner l'exemple,  
Et respecter en nous la majesté du Temple,  
Les Dieux que nous servons, & dont il est sorti.

HERCULE.

Je connois mon devoir sans en être averti,  
Et loin de m'effrayer de vos regards sinistres,  
Je sçais d'avec les Dieux distinguer leurs Ministres.  
J'adore les premiers, sans rien examiner;  
Quant aux autres, j'attends pour me déterminer.  
S'ils font voir les vertus de leurs Maîtres suprêmes,  
S'ils en ont la clémence, ils sont des Dieux eux-mêmes.

Osent-ils s'écarter de cet étroit chemin :  
Ils semblent dépouillés de ce titre divin.  
Un Prêtre, en les servant, alors les déshonore :  
Il vante leur pouvoir, sa bouche les implore ;  
Mais son cœur la dément, & par ses actions,  
Plus qu'aux Dieux qu'il invoque, immole aux passions.

Votre ame ambitieuse usurpe leur puissance,  
Partage leur encens, fait taire leur clémence ;  
Et vous osez vous rendre, abusant de vos droits,  
Les idoles du Peuple & les tyrans des Rois.  
Polideкте m'oblige à tenir ce langage,  
Et force ma raison à percer le nuage.

Son reproche est injuste , il mérite le mien ;  
Je suis dans mon devoir , il est sorti du sien.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

## P O L I D E C T E.

Quel que soit le soupçon que vous faites paroître ,  
Polidecte , à ces traits , doit peu se reconnoître ;  
Et quoi que contre moi vous puissiez publier ,  
Ma conduite suffit pour me justifier.

A décider des cœurs , votre ame est un peu prompte.

Non que je veuille ici , Seigneur , vous rendre compte.

Le Ciel est mon seul maître ; il seroit offensé ,

Si jusques à ce point je m'étois abaissé.

Je soutiens mieux ses droits : ainsi vous devez croire.

Que , si je vous répons , ce n'est que pour sa gloire.

Eh ! sur quels fondemens , & par quelles raisons

Formez-vous contre moi ces indignes soupçons ?

Eh ! que m'importe à moi le trépas de la Reine ?

Si jécoutois l'orgueil , si je suivois la haine ,

De la soif de regner si j'étois embrasé ,

A voir périr le Roi me serois-je opposé ?

N'aurois-je pas plutôt , pour occuper sa place ,

Laiissé tomber sur lui le coup qui le menace ?

## H E R C U L E.

Je ne puis démêler vos détours captieux ;

Votre main sçait cacher la lumière à mes yeux :

62 ADMETE ET ALCESTE,

Mais quoiqu'un art profond voile votre conduite,  
J'ai vu que, par vos dons une troupe séduite,  
Dans Larisse aujourd'hui, vous avoit élu Roi :  
Pour former des soupçons, c'en est assez pour moi.

P O L I D E C T E.

Ah ! ce n'est pas, Seigneur, sur une conjecture  
Qu'on fait à mes pareils cette mortelle injure.  
Mais parlez : est-ce à vous de soupçonner mon cœur,  
Vous, malheureux, brûlant d'une coupable ardeur ;  
Et de qui les desirs allument le tonnerre  
Qui, tout prêt d'éclater, gronde sur cette terre ;  
Vous, que l'intérêt seul d'un adultère amour  
Pour l'Épouse d'Admete anime dans ce jour ?  
N'accusez que vous seul de son sort déplorable ;  
Vous en êtes la cause, & la cause coupable.  
Le Ciel vous en punit dans toute sa rigueur,  
Et ce n'est pas ma main qui doit percer son cœur.  
Pour cet emploi funeste, il a fait choix d'une autre.

H E R C U L E.

Eh ! quel bras l'osera sacrifier ?

P O L I D E C T E.

Le vôtre.

H E R C U L E.

Mon bras ! Ah ! malheureux ! qu'osez-vous m'annoncer ?

POLIDECTE.

Ce que les Immortels viennent de prononcer.  
Ils parlent par ma voix.

HERCULE.

Non, je ne sçaurois croire  
Que le Ciel, à ce point, veuille flétrir ma gloire;  
Que sur la Vertu même il veuille se venger.  
Grands Dieux ! de tant d'horreurs je n'ose vous charger.

Votre organe, sans doute, en est lui seul coupable,  
Et grossit à mes yeux votre haine implacable.  
Il se remet sur moi du soin de la servir,  
Et ma juste fureur ne peut se contenir.  
Je ne verse du sang que pour punir le crime :  
Si je suis le Ministre, il sera la victime.  
Malgré la dignité dont il est revêtu,  
On verra sur l'Autel tout son sang répandu :  
Il servira d'exemple à tout Prêtre perfide,  
Qui de meurtre & de sang montre son cœur avide,  
Et qui la foudre en main peignant toujours les  
Dieux,  
Rend leur pouvoir injuste & leur culte odieux.

POLIDECTE.

Duffiez-vous m'immoler, sans plus long-tems attendre,  
Au nom de Jupiter, je dois vous faire entendre

64 ADMETE ET ALCESTE ;

Que votre résistance allume son courroux ,  
Et j'étends ma pitié jusqu'à trembler pour vous.  
Une sainte fureur s'empare de mon ame :  
Votre pere lui-même & m'agite & m'enflamme.  
D'attendre si long-tems , le Ciel est indigné.  
Avant que par la nuit le jour soit terminé ,  
Si la Reine n'expire , & par la main d'Hercule ,  
S'il n'éteint dans son sang la flamme dont il brûle ,  
Tremblez. Le Ciel vengeur , sur ces funestes lieux ,  
Fera bien-tôt pleuvoir un déluge de feux ;  
Et les mers , franchissant leurs digues inutiles ,  
Inonderont nos champs , submergeront nos villes.  
Quel spectacle ! Je vois , sous ce mur embrasé ,  
Le Fils de Jupiter par la foudre écrasé.  
Il est exclu des Cieux , privé de sépulture ,  
Jouet des Immortels , rebut de la Nature.  
Admete , alors , Admete aura beau les prier ,  
Il verra notre perte , & mourra le dernier.  
( *Il sort avec sa suite.* )

H E R C U L E .

Retenez le Grand-Prêtre ; il peut , dans sa furie ,  
Soulever contre nous toute la Thessalie.



SCENE

---

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

## SCÈNE V.

HERCULE *seul.*

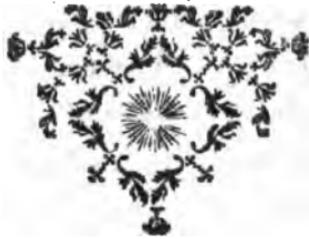
QUel coup il m'a porté ! Par quels secrets avis  
A-t-il pu de mon cœur pénétrer les replis ?  
Dieux ! auriez-vous parlé par sa voix redoutable ?  
Et serois-je l'auteur.... Ah ! ce doute maccable.  
Quand il est criminel , malgré tous ses efforts ,  
Qu'un cœur né vertueux éprouve de remords !  
Mais quoi ! le Ciel est juste ; il sçait , fuyant la Reine,  
Que j'ai tout fait pour rompre une funeste chaîne.  
Le jour même où l'hymen me l'ôta sans retour ,  
Sans pouvoir le dompter , j'enchaînai mon amour.  
Je soumis au devoir mon ame trop sensible ,  
Et de tous mes travaux , ce fut le plus pénible.  
Ah ! la raison m'éclaire & chasse ma terreur :  
J'ai défendu la Reine avec trop de chaleur ;  
Et m'ayant soupçonné , le fourbe , avec adresse ,  
A sçu , par ses discours , pénétrer ma tendresse.  
Mon trouble, mes regards, l'ont sans doute éclairé ,

Tome I.

E

66 ADMETE ET ALGESTE ;

Et ce font là les Dieux qui l'auront inspiré.  
Qui , c'est trop m'effrayer des menaces d'un traître.  
Par une impression dont on n'est pas le maître ,  
Leur voix, au fond des cœurs, porte un frémissement  
Qui naît de la surprise , & que l'esprit dément.



## SCÈNE VI.

HERCULE, IRCAS.

IRCAS.

**T**ous les Theffaliens , Seigneur , ont pris les  
armes.

Adraсте est à leur tête , il accroît leurs allarmes ;  
Leur peint , dans ce Palais , le Grand-Prêtre en-  
chaîné ,

Les Dieux défobéis , leur culte abandonné ,  
Et , pour les écraser , la foudre toute prête ,  
Si , mourant sur l'Autel , Alceste nè l'arrête.

Il vous nomme l'auteur des vengeances des Cieux ;  
Et le Peuple qui croit ce Chef séditieux ,  
Veut , la force à la main , dans l'effroi qui l'entraîne ,  
Arracher de ces lieux le Pontife & la Reine.

HERCULE.

Les traîtres méritoient un Tyran , non un Roi :  
Mais je cours les combattre , & je ne veux que  
moi.

E ij

68 ADMETE ET ALCESTE;

Peuple lâche & trop prompt à se laisser séduire;  
Qui punit les Tyrans, sçaura bien te réduire.

*F I N* du quatrième Acte.





A C T E V.

---

SCENE PREMIERE.

POLIDECTE, ALCESTE.

A L C E S T E.

**Q**uel spectacle, Seigneur, offre-t-on à mes yeux ?

On vous retient captif dans ces profanes lieux !

De douleur & d'effroi vous m'en voyez saisie.

Vous seriez libre , hélas ! si j'étois obéie ,

Et mon sang , par vos mains , répandu sur l'Autel ,

Laverait au plutôt cet outrage mortel.

Du plus sanglant trépas l'appareil redoutable

N'a rien qui m'épouvante , & qui soit comparable

E iij

70 ADMETE ET ALCESTE,

A l'horreur d'une vie exécration à mes yeux,  
Que poursuit tout l'Etat & qu'attendent les Dieux,  
Que je dois aux efforts d'un attentat impie,  
Et qui, contre son Prince, arme la Thessalie.

P O L I D E C T E.

Madame, je vous plains. Si je suis outragé,  
Avant la fin du jour, je serai trop vengé :  
Déjà le bras des Dieux à frapper se dispose.

A L C E S T E.

Ah ! de tant de malheurs, c'est moi qui suis la cause :  
J'irrite leur colere, & le jour que je voi  
Remplit le Ciel d'horreur, & la Terre d'effroi.  
Je dois seule assouvir sa vengeance suprême,  
Et je sens qu'il me porte à m'immoler moi-même.  
Le Fils de Jupiter résiste, mais en vain ;  
Au défaut de son bras, je puis armer ma main.  
Pour me rendre aux Autels, l'instant me favorise ;  
On voit regner par-tout le trouble, la surprise ;  
Et repoussant l'effort du Peuple furieux,  
Hercule & mon Epoux sont absens de ces lieux.  
Je cours exécuter ce que mon cœur projette,

Vous mettre en liberté, sauver les jours d'Admete;  
Terminer, par ma mort, un combat odieux,  
Et calmer, d'un seul coup, nos Peuples & nos Dieux.  
( Elle sort. )



[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

## S C E N E I I,

POLIDECTE *seul.*

**D**Ans le piège fatal , au gré de mon envie ,  
Je vois courir enfin ma mortelle ennemie.  
Seconde mes projets , Fortune ! exauce-moi,  
Mon sort est dans tes mains , je n'implore que toi ;  
Fais qu'Hercule accablé succombe sous le nombre ,  
Qu'Admete , en combattant , accompagne son ombre ;  
Qu'il me soit immolé par ses propres Sujets ,  
Et que l'évènement couronne mes forfaits.  
Mais dussé-je éprouver ta fatale inconstance ,  
Dût Hercule des Grecs vaincre la résistance ,  
Dût mon frere avec lui , désarmant leur fureur ,  
Echapper à leurs coups , & revenir vainqueur ,  
En cet instant propice , Alceste qui s'immole ,  
Répare ma disgrâce , & de tout me console,  
Au Trône désiré sa mort m'ouvre un chemin ,  
Et la nuit que j'attends , sert mon premier dessein.

Opposons mon courage au péril qui me presse,  
 Et chassons les remords enfans de la foiblesse.  
 Forcé par mon malheur ; j'ai fait ce que j'ai dû :  
 Le crime a ses héros ainsi que la vertu.  
 Je sçaurois..... Mais on vient : Justes Dieux ! c'est  
 mon frere :  
 Ah ! je lis dans ses yeux , que le sort m'est contraire.



[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

S C E N E III.

ADMETE, POLIDECTE, GARDES.

ADMETE, *sans voir Polidecte.*

**L**A paix regne par-tout , & succède à l'effroi ,  
Mon lâche Peuple a fui devant Hercule & moi.

POLIDECTE, *à part.*

Qu'entends-je ? Mais cachons ma douleur à sa vue.

ADMETE.

Rassurons au plutôt mon épouse éperdue.

POLIDECTE.

Eh ! bien, avez-vous mis le comble à vos forfaits ?  
Revenez-vous couvert du sang de vos Sujets ?  
Armé contre les Dieux & contre la Patrie ,  
Vous applaudissez-vous d'une victoire impie ?  
Il ne vous reste plus qu'à briser leurs Autels ,  
Qu'à livrer leur Ministre à des tourmens cruels ,  
Qu'à renverser leur Temple , attendant que leur  
foudre  
Embrase ce Palais & vous réduise en poudre.

A force d'attentats ; méritez leur courroux ,  
 Et par votre fureur , justifiez leurs coups.

A D M E T E.

Quel est donc ce discours ? M'osez - vous faire un  
 crime

D'avoir sçu me servir d'un pouvoir légitime ?

Et d'avoir repoussé d'infidèles Sujets

Qui venoient m'attaquer jusques dans mon Palais ?

Je me suis vu par eux contraint de me défendre ,

Et , sans blesser les Dieux , mon bras eût pu ré-  
 pandre

Le sang d'un Peuple ingrat qui méconnoît son  
 Roi ,

Et qui vouloit m'ôter le jour qu'il tient de moi.

Mais je n'ai consulté que ma seule clémence ;

Content de mettre un frein à sa lâche insolence ,

Sans répandre son sang ; j'ai désarmé sa main.

Qui s'immole pour lui , n'est pas son assassin.

P O L I D E C T E.

Le Peuple est désarmé ; mais du Ciel invincible

Avez-vous enchaîné la colere terrible ?

Hercule , signalant ses efforts criminels ,

Croit-il avoir en eux dompté les Immortels ?

Vous n'avez fait tous deux que grossir sa vengeance,

76 ADMETE ET ALCESTE,

Et vous avez manqué vous seul d'obéissance.  
N'accusez point les Grecs d'être séditions ,  
Nos premiers Souverains , sont les maîtres des  
Cieux.

Ce Peuple a dû s'armer pour leur cause immor-  
telle ;

Vous , qui l'avez vaincu , vous êtes le rebelle.

Les Rois sont, comme nous, soumis à leurs décrets,

Et vous n'êtes, des Dieux, que les premiers Sujets.

Ces Dieux veulent qu'en vous l'Univers les con-  
temple ,

Et s'ils vous font regner , c'est pour donner l'exem-  
ple.

A D M E T E.

Ah ! c'est trop m'éblouir par de fausses couleurs ,

Et trop m'épouvanter des célestes fureurs :

J'ai long-tems combattu , mais vous forcez mon  
ame

A soupçonner enfin l'ardeur qui vous enflamme.

Quiconque est innocent , quiconque est vertueux ,

Dans le fond de son cœur , peut consulter les Cieux.

Je le suis , & leur voix me dit que leur vengeance

Poursuit toujours le crime , & jamais l'innocence.

J'ai lieu d'appréhender que, sous le nom des Dieux,

Vous n'avez pour vous-même armé les factieux.

Vous prenez leur défense avec trop d'artifice,  
Et peut-être leur Chef n'est que votre complice,  
Quoi qu'il en soit, le traître est puni maintenant,  
Et sous le bras d'Hercule, expire en ce moment.  
Ce Héros doit, au Temple, interroger son pere,  
Et pénétrer l'horreur de ce sombre mystère.  
J'attends de voir par lui le voile déchiré,  
Et je tremble, sur vous, d'être trop éclairé.



SCENE IV.

ADMETE, POLIDECTE, IRCAS.

IRCAS.

**A**H! pardonnez, Seigneur, à mon désordre extrême;

Mais la Reine est au Temple, & s'immole elle-même.

ADMETE.

Ah! Ciel!

IRCAS.

J'ai vu courir Hercule à son secours ;  
Mais je crains qu'elle n'ait déjà tranché ses jours.

POLIDECTE.

Rendez grace à sa mort.

ADMETE.

Je suivrai son exemple ;  
Mon sang, après le sien, va couler dans le Temple.  
Vous n'avez aujourd'hui demandé, justes Dieux !  
Qu'une seule victime, & vous en aurez deux.

IRCAS.

On vient. Ah! c'est Hercule; il a sauvé la Reine :  
Je la vois qui le suit.

POLIDECTE, *à part.*

O Fortune inhumaine !

SCÈNE V & dernière.

HERCULE, ADMÈTE, ALCESTE,  
POLIDECTE, SUITE.

HERCULE, *d Admète.*

**J'**Ai, pour sauver ses jours, heureusement volé,  
Et le crime, Seigneur, est enfin dévoilé.  
Son ame est détrompée.

ADMÈTE.

En croirai-je ma vue ?

Alceste ! . . . .

ALCESTE.

Cher Epoux ! . . . .

ADMÈTE.

Vous m'êtes donc rendue !

HERCULE, *appercevant Polidecte.*  
Perfide ! oses-tu bien te montrer à mes yeux ?  
Et peux-tu soutenir la lumière des Cieux ?  
Adraste n'a rien fait qu'inspiré par ta rage,  
Et de tant de fureurs, ton oracle est l'ouvrage.  
Expirant sous mes coups, le perfide a parlé,  
Et pressé de remords, il m'a tout révélé.

80 ADMETE ET ALCÈSTE.

Ton crime est découvert par ton propre complice.  
Malheureux ! de ton Roi redoute la justice.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

P O L I D E C T E.

Il suffit ; je n'attends ni grace , ni pitié ,  
Et je suis convaincu , mais non pas effrayé.  
Prévoyant mon Arrêt , sans qu'on me le prononce ,

( *Il se tue.* )

J'en brave la rigueur , & voilà ma réponse.  
Au Trône paternel je n'ai pu parvenir ;  
C'est-là mon plus grand crime , & je sçais m'en punir.

A L C E S T E.

Quelle fureur !

( *On emporte Polidecte.* )

A D M E T E.

Après une action si noire ,  
Périsse avec son nom , son affreuse mémoire.

H E R C U L E.

Dieux ! avec tant de force & d'intrépidité ,  
Que n'avoit-il un cœur à la vertu porté ?

F I N.

*(Signature)*

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)



[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

NOV 5 - 1932

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

